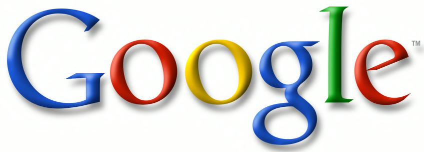
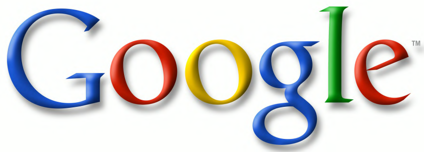
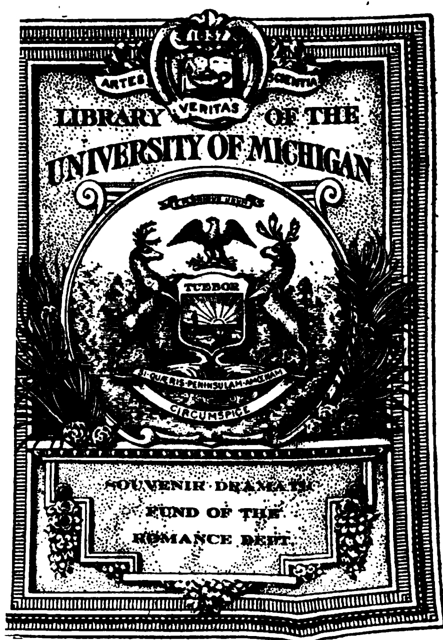


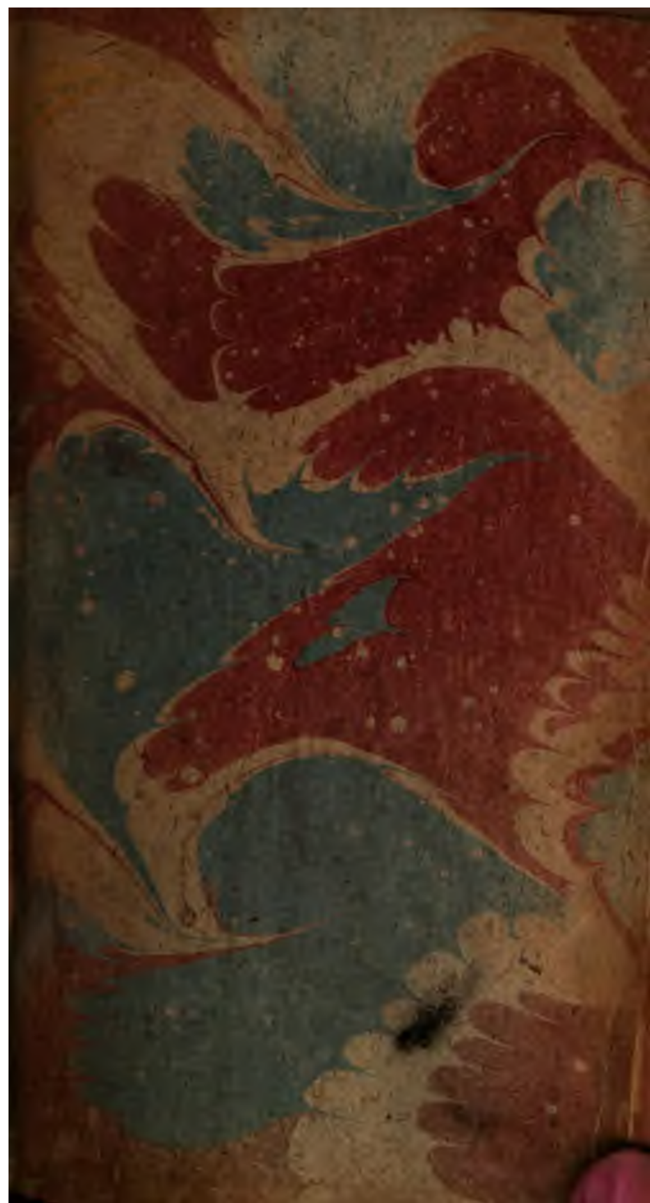






ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE
FUND OF THE
ROMANCE DEPT.



# NOUVEAU THEATRE ITALIEN.

## TOME CINQUIE'ME.

## *TOME CINQUIE'ME.*

# LE NOUVEAU THEATRE ITALIEN

OU

# RECUEIL GENERAL DES COME'DIES

Representées par les COME'DIENS ITALIENS Ordinaires du Roi.

Augmenté des Piéces nouvelles, des Argumens de plusieurs autres qui n'ont point été imprimées, & d'un Catalogue de toutes les Comédies representées depuis le rétablissement des Comédiens Italiens.

*NOUVELLE E'DITION,*

*Corrigée & très-augmentée, & à laquelle on a joint les Airs des Vaudevilles gravez à la fin de chaque Volume.*

*TOME CINQUIE'ME.*



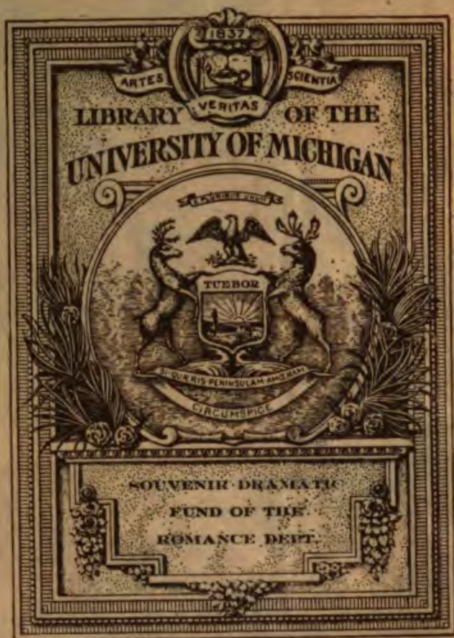
A PARIS,

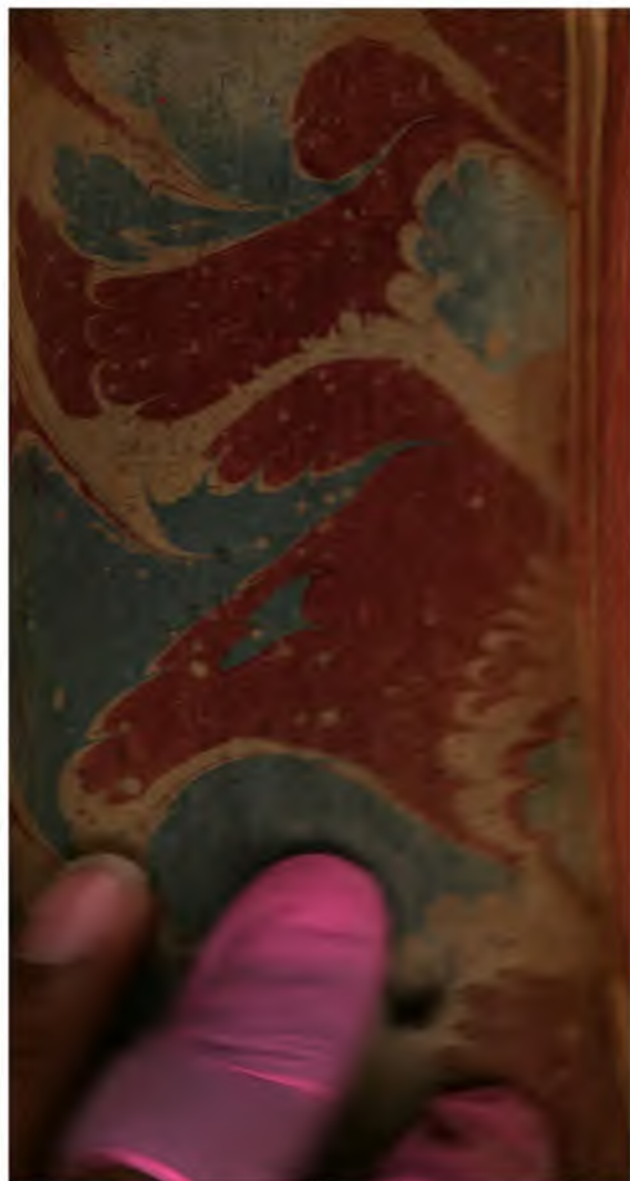
Chez BRIASSON, ruë Saint Jacques, à la Science.

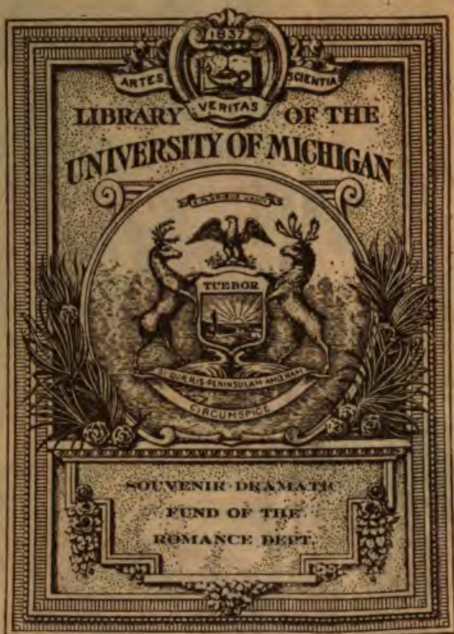
M. DCC. XXXIII.

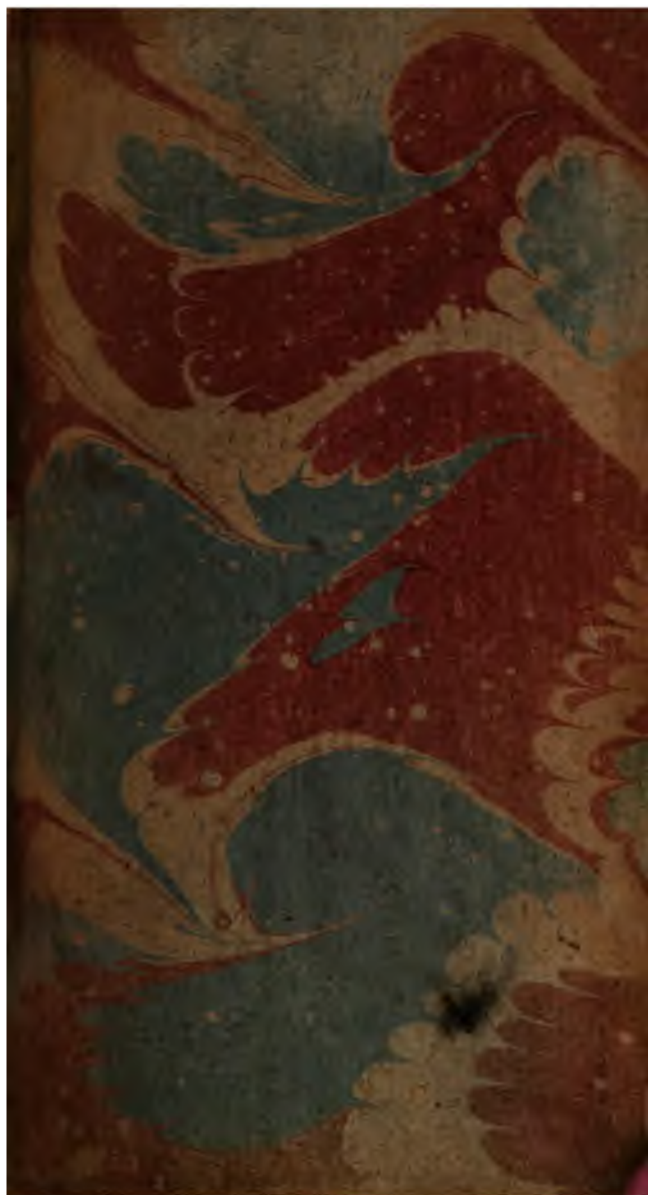
*Avec Approbation & Privilege du Roi.*

Mollinge


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE
SOUVENIR DRAMATIC
FUND OF THE
ROMANCE DEPT.




1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE
SOUVENIR·DRAMATIC
FUND OF THE
ROMANCE DEPT.



# NOUVEAU
# THEATRE
# ITALIEN.

## TOME CINQUIÉME.

ARLEQUIN.

Qu'elle eût donné congé à mon Maître, cela n'auroit pas été ſurprenant ; car de tous les agréables qui alloient chez elle, il étoit le ſeul pour qui elle n'avoit point ces façons prévenantes & gracieuſes qu'elle avoit pour tous les autres ; mais qu'elle en ait uſé de la ſorte avec tous ces Meſſieurs du bon air qui avoient le don de l'amuſer, cela m'étonne. Et vous, ſans doute vous avez rompu avec la Fleur, l'Epine & Champagne, dont les jolies ſornettes vous faiſoient autant de plaiſir, que celles du Marquis, du Comte & du Chevalier en faiſoient à votre Maîtreſſe.

COLOMBINE.

Que tu eſt dupe ! Crois-tu que parce qu'une fille rit des extravagances qu'un homme lui débite, elle l'en aime davantage ! Va, tu ne connois pas les femmes ; ce ſont préciſément ceux qui ne les regardent pas, & avec qui elles ſont toûjours de mauvaiſe humeur, qu'elles aiment davantage.

ARLEQUIN.

Sur ce pié-là tu m'aimois donc bien ; car tu faiſois aſſez la mijaurée avec moi.

COLOMBINE.

Hé ! de quoi te plains-tu ! Eſt-ce

que tu as jamais eu envie de me plaire!
.... Mais que viens-tu chercher ici!

ARLEQUIN.

Mon Maître, qui chasse aux environs d'ici avec M. Mario, chez qui nous demeurons depuis deux jours.

COLOMBINE.

Et qu'y vient-il faire!

ARLEQUIN.

Je n'en sçai rien. Tu sçais bien qu'il n'est pas de ces gens, qui jusqu'à leur bonne fortune, font confidence de tout à leurs Valets.

COLOMBINE.

Mais encore, tu ne t'en doute pas!

ARLEQUIN.

Tout ce que je puis soupçonner; c'est qu'il y a de l'amourette sur jeu. Car il a tant apporté de Bijoux, de Colifichets, de Rubans, d'Evantails, & sur tout un beau panier, qui l'a bien fait jurer lorsqu'il a fallu l'apporter; nous n'avons pû trouver de coffre assez grand pour le mettre, & il a fallu le nicher sur l'Impériale du Carrosse. O le beau panier! toute une famille pourroit loger à son aise dessous.

COLOMBINE.

C'est donc à dire qu'il se marie!

ARLEQUIN.

Je croi que oüi : je ne voudrois pourtant pas l'assurer ; car quoique M. Lelio aime les femmes, lorsqu'il s'agira de se marier, il est homme à y regarder à deux fois. Si je sçavois lire jaurois bien-tôt découvert le mystere ; ou bien, si tu n'étois pas si causeuse, je te montrerois... mais tu es fille, & tu ne pourrois t'empêcher de jaser.

COLOMBINE.

Va, va, les filles ne se vantent pas de tout ce qu'on leur dit, & les hommes d'aujourd'hui sont cent fois plus babillards que nous ; tu peux me confier tout en sûreté.

ARLEQUIN.

Tiens, lis-moi ce que chante cette lettre, c'est elle qui nous a fait prendre si précipitamment la Poste. Je l'avois prise sur la table de mon Maître, dans le dessein de la remettre, après me l'être fait lire ; mais nous avons eu tant d'affaires avant que de partir, que je n'ai eu ni le tems, ni l'occasion de faire l'un & l'autre : ce n'est pas que je sois curieux, mais c'est qu'il y a mille choses dans le monde qu'il faut sçavoir.

COLOMBINE.

Donne. *Elle lit.*

*Il faut bien des cérémonies pour faire faire à une femme ce qu'elle souhaite le plus. Madame la Baronne consent enfin au Mariage, dont le premier article est qu'il sera tenu secret pendant quelque tems. Elle vous somme, mon cher Lelio, de lui tenir la parole que vous lui avez donnée : elle se rendra dans deux jours chez moi, où il a été résolu que le mariage se feroit sans bruit : après l'empressement que vous avez témoigné pour la chose, il seroit honteux qu'elle arrivât ici avant vous. Je vous attends donc, & ne manquez pas, suivant que nous en sommes convenus, d'apporter avec vous tous les présens de nôces ; car quoique tout cet attirail puisse donner des soupçons, & que la Dame exige le secret, vous sçavez que le beau sexe ne veut rien perdre de ses droits.* Mario.

ARLEQUIN.

Pardi j'ai bien de l'esprit; je sçavois tout cela sans l'avoir lû.

COLOMBINE.

Tirez présentement des conséquences de ce qu'un homme vient tous les jours chez une femme ! Ma pauvre Maîtresse a bien été la dupe de celui-la; car quoiqu'elle ne l'ait pas dit, je me persuade qu'elle en lorgnoit la conquête.

## SCENE III.

### SILVIA, COLOMBINE, ARLEQUIN.

SILVIA, *du fonds du Théâtre.*

COlombine ... Colombine ....

COLOMBINE.

Mademoiſelle ... *à Arlequin.* Cache-toi vîte derriere ce buiſſon ; car ſi ma Maîtreſſe venoit à nous appercevoir enſemble, elle me feroit une veſperie qui n'auroit point de fin.

SILVIA, *ſortant du bois.*

Eſtes-vous ſourde ? Il y a deux heures que je vous appelle, & vous ne me répondez pas. Pourvû qu'elle babille & qu'elle ſe promene, la voilà contente. Que faiſiez-vous là ? avec qui étiez-vous ?

COLOMBINE.

Je ne faiſois rien, j'étois ſeule.

SILVIA.

Quel papier tenez-vous-là ?

COLOMBINE.

C'eſt un mauvais papier que je viens de ramaſſer.

SILVIA, *lui arrachant la Lettre.*

Voyons ; il peut être à moi, & je ne veux pas que mes papiers traînent.

COLOMBINE.

Je ſuis certaine qu'il n'eſt pas à vous.

SILVIA,

Je parie qu'il n'y a rien de prêt de tout ce qu'il me faut pour aller à l'assemblée à laquelle M. Mario nous a convié.

COLOMBINE.

Pour la façon que, depuis que nous sommes ici, vous apportez à votre ajustement, il ne faut pas tant de tems.

SILVIA.

Mais puisque je fais tant que d'y aller, encore ne faut-il pas être d'un négligé à faire peur. Ne manque-t-il rien à ma coëffure ? . . . Tu ne devinerois jamais qui est ici.

COLOMBINE.

Non.

SILVIA.

Lelio. On ne m'a pas dit le sujet de son pelerinage en ces lieux où il n'a nulle affaire ; & je jurerois que le prétexte de venir passer quelques jours dans notre voisinage, n'est que pour trouver une occasion de se racommoder. Je me doutois bien qu'il ne tiendroit pas long-tems sa colere ; & c'est-là où j'attendois mon Rodomond ; il n'a qu'à se bien tenir, il n'a pas affaire à une personne si docile. *Arlequin éternuë : Elle va le trouver derriere le buisson.* Voilà donc comme je vous surprends à tous les instans en mensonge ! Ma-

demoiselle étoit seule, elle ne causoit avec personne.

COLOMBINE.

Vous m'avez défendu d'avoir aucune communication avec les Domestiques de ces Messieurs : Vouliez-vous que je vous disse que j'étois avec Arlequin ? il vaut bien mieux en mentant vous épargner la peine de vous mettre en colere, & à moi celle d'être grondée.

SILVIA.

Je voudrois sçavoir ce qu'Arlequin cherche ici.

ARLEQUIN.

J'y attends mon Maître & M. Mario qui chassent, & m'y ont donné rendez-vous.

SILVIA.

Et que vient faire ici ton Maître ?

ARLEQUIN.

Chasser, se divertir....

COLOMBINE.

Et si je me trompe, se marier *incognito*, avec une certaine Baronne qui est aussi venuë depuis deux jours établir son domicile chez M. Mario.

SILVIA.

Ne voilà-t-il pas mon étourdie, avec ses jugemens téméraires ! où va-t-elle

prendre toutes ces visions! O M. Lelio n'est point un homme propre pour le mariage; il aime en général toutes les femmes, sans en aimer aucune en particulier: Il n'est capable d'aimer que lui-même. Ne l'ai-je pas vû, quand il venoit chez moi? il suffit d'avoir un bout de ruban pour lui paroître aimable. Il n'est fait que pour voltiger de l'une à l'autre, & il auroit été au désespoir de dire à l'une une parole moins obligeante qu'à l'autre. En tout cas, s'il se marie, je plains la pauvre Baronne qui l'épousera, & ce seroit faire une œuvre de charité de l'avertir du caractere difficile de M. Lelio. *A Arlequin.* Est-elle si belle, cette Madame la Baronne?

ARLEQUIN.

C'est une grande Dame bien faite, de bonne mine, qui a un air doux, & pour peu que vous soyez curieuse de la voir, cela ne vous sera pas difficile; car elle doit être d'une fête que M. Mario donne ce soir, & où tous ceux qui voudront venir seront les biens venus.

COLOMBINE.

Mademoiselle en est priée, & a promis de s'y trouver.

SILVIE.

Quand j'ai promis je ne sçavois pas

le sujet de cette belle fête,.. M. Lelio s'y trouvera, sans doute!

ARLEQUIN.

Oüi, Mademoiselle, ou personne ne doit y assister.

SILVIA.

Quel personnage y ferai-je! irai-je être témoin de ses minauderies avec la Baronne? Cet homme a toûjours été pour moi un sujet de mauvaise humeur, & l'est encore toutes les fois que j'y pense; ma fierté est intéressée à ne le revoir de ma vie. Que les hommes sont fourbes & capricieux! celui-là venoit tous les jours chez moi avec une assiduité qui (j'en suis sûre) a donné matiere à parler à qui ne nous connoissoit pas; point du tout, sans autre cérémonie il se retire tout d'un coup: on n'entend plus parler de lui. Je vais aux Promenades, aux Spectacles: je le voi, il me voit; il est à croire qu'une personne qui n'a jamais eu de mauvaises façons avec qui que ce soit, en le mettant en occasion de me parler, ne manquera pas, par politique, devant le monde de m'aborder & me demander comment je me porte; non, il borne toute sa politesse à une respectueuse révérence qu'il me fait de loin. Mais comment sçavez-vous qu'il

qu'il se marie ? car à présent il suffit qu'on voye deux personnes ensemble, pour qu'aussi-tôt on les marie; & je suis persuadée, que dans le tems qu'il venoit chez moi, on nous a mariez plus d'une fois ensemble, quoiqu'il n'y eût pas la moindre apparence.

COLOMBINE.

Mademoiselle, c'est Arlequin qui me l'a dit, & si vous en voulez sçavoir davantage, vous en avez la preuve dans le papier que vous m'avez arraché.

SILVIA, *en regardant le papier d'un œil de colere.*

Qu'on vienne présentement me dire qu'il n'y a point d'assiduité sans amour. Je verrois, à l'heure qu'il est, un homme mourir pour une femme, que je ne le croirois pas amoureux.

---

## SCENE IV.

SILVIA, COLOMBINE, ARLEQUIN, LELIO.

LELIO, *parlant à Mario dans la Coulisse.*

SOuvenez-vous que vous devez vos empressemens à la Baronne. Faites

en bref vos confidences à M. Pantalon. Je vous attends ici.

SILVIA, *voulant s'en aller.*

Je croi les entendre ; il ne me convient pas de rester ici.

LELIO & SILVIA, *surpris de se trouver.*

Mademoiselle ; Monsieur.

LELIO.

J'ignorois que vous fussiez en ces lieux, & je ne dois qu'au pur hazard le bonheur de vous revoir ; j'y suis cependant aussi sensible que si c'étoit de votre consentement ; j'aime à aimer, & mes amis, quoique je ne trouve pas en eux le même retour, me sont toûjours également chers.

SILVIA.

Voilà un étalage de magnifiques sentimens ; il n'y manque qu'une bagatelle à laquelle il ne faut pas s'attacher avec de certaines gens ; c'est la réalité. Une autre vous diroit que vos paroles & vos actions ne se rapportent pas ; mais sans m'amuser aux unes ni aux autres, vous ne trouverez pas mauvais que je vous laisse ; mon devoir m'appelle ailleurs.

LELIO.

Je suis ami assez délicat pour ne

vouloir rien par complaisance.

SILVIA.

Et assez équitable pour n'en pas attendre de ma part.

LELIO.

La mienne pourroit aller au point d'en convenir sans le penser.

SILVIA.

Vous ne vous rendriez pas justice.

LELIO.

Plût au Ciel que mes amis me la rendissent aussi exacte que je me la fais à moi-même! ils confesseroient que si je déplais, c'est moins ma faute que la leur; en cela j'attribuë mon malheur à mon étoile, & ce que j'en dis n'est pas par forme de reproche.

SILVIA.

Vous auriez mauvaise grace.

LELIO.

J'aurois du moins raison.

SILVIA.

Vous auriez pû l'avoir avant votre dernier procedé.

LELIO.

Et même après, s'il m'étoit possible de l'avoir avec vous.

ARLEQUIN *à Colombine.*

Bon, voilà qui prend un train d'accommodement.

SILVIA.

Quoique ce ſoit votre tic de faire oſtentation d'une amitié à toute épreuve, vous vous tirez aſſez mal d'affaire dans la pratique.

LELIO.

Si vous vouliez me faire la grace de m'expliquer en quoi j'ai manqué ?

SILVIA.

En quoi vous avez manqué ! Comment ! [ *Pendant ce tems Arlequin & Colombine font la converſation enſemble.* ] Vous veniez tous les jours aſſidûment chez moi, ſans doute moins pour moi, que parceque vous trouviez à y paſſer en bonne & nombreuſe compagnie les heures de la journée qui vous étoient à charge : Enfin vous y veniez ſous une apparence d'amitié durable, à laquelle un quart-d'heure de mauvaiſe humeur, qu'on doit ſe paſſer les uns aux autres, quand on eſt ſur le pied de ſe voir tous les jours, ne devoit pas mettre fin ; point du tout, pour une fadaiſe, & ſous un prétexte qu'un écolier auroit honte de prendre, il plaît à M. de diſparoître & de rompre bruſquement avec les gens. On ne reconnoît pas à ce procedé un homme qui aime à aimer, & à qui ſes amis ſont toûjours chers.

Ne ſoyez pas aſſez vain pour prendre ce que je vous dis pour un reproche ſur votre abſence ; Colombine peut vous dire ſi j'y ai fait attention. *A Colombine*. Parlez.

COLOMBINE.

Ah ! Monſieur, rien n'eſt plus vrai : pendant plus de deux mois Mademoiſelle, tous les jours régulierement, m'a demandé ſi vous n'aviez point envoyé ſçavoir de ſes nouvelles, ou ſi vous n'y êtiez pas venu.

SILVIA.

L'impertinente ! Vous voyez bien qu'elle ne ſçait ce qu'elle dit, & qu'elle n'eſt ſeulement pas au fait de ce qu'on lui demande. *A Colombine*. Reſtez-là, & ne vous amuſez point à babiller. Non, je vous jure, Monſieur, que je n'y ai jamais pris garde, & qu'à la figure que vous faiſiez dans notre ſocieté, je ne vous ai jamais conſideré que comme faiſant nombre, & à peu près comme un fauteuil de plus ou de moins dans mon Appartement.

LELIO.

Et vous me demandez des raiſons de mon abſence ?

SILVIA.

Je ne vous les demande pas ; je les

sçai aussi-bien que vous, & m'en embarasse fort peu; apprenez seulement qu'il faut aller prôner ailleurs une amitié qui n'a qu'une très-mince écorce.

LELIO.

Que ne m'est-il permis de me justifier!

SILVIA.

Je ne vous le conseilerois pas; vous prendriez trop de peine inutile.

LELIO.

Inutile! c'est parfaitement bien dit; car je vous convaincrois par des raisons sans replique, que j'aurois encore tort.

SILVIA.

Voilà bien celles d'un homme qui n'en a que de mauvaises à donner.

LELIO.

La vérité offense: je ne vous déplais déja que trop, ne me mettez point, je vous prie, en occasion de vous déplaire davantage.

SILVIA.

J'attends avec impatience ces raisons sans replique; mais votre politesse flegmatique m'en donne mauvaise opinion.

LELIO

Vous le voulez donc! Vous allez être satisfaite. Que penseriez-vous d'un

homme à qui l'on fait entendre qu'on le voit tous les jours sans le voir ; d'un homme qui dans une societé composée de dix ou douze personnes, avec qui l'enjouëment & les airs d'attention vous sont naturels, se trouve seul distingué par des airs de mépris ; d'un homme, dont par une affectation continuelle on prend à tâche de relever tout ce qu'il dit & de blâmer tout ce qu'il fait. Quelle idée en auriez-vous ? si insensible à tant d'outrages & à une haine déclarée, il vous fournissoit tous les jours par sa présence de nouvelles occasions de l'humilier ? Je vous en fais juge, vous qui êtes née avec tant d'élévation dans le cœur, ne diriez-vous pas qu'il les mérite ?

ARLEQUIN.

Monsieur a raison d'avoir agi comme il a fait ; & en bonne police, dans toutes les Societez on devroit mettre en quarantaine toute femme qui boude sans sujet.

LELIO.

On ne demande pas ton avis.

ARLEQUIN.

Il est pourtant bon à suivre.

LELIO.

Je ne vous rappellerai point les fré-

quentes Scenes que vous avez données à cette même Société, sans sujet & toûjours à mes dépens. Y a-t-il un homme dont la constance puisse tenir contre les dernieres sorties que vous m'avez faites? Comment? on parle indifféremment d'une personne de votre connoissance qui sort de chez vous; tout le monde généralement la louë: Vous êtes la premiere à faire son éloge, vous me demandez mon sentiment sur son chapitre; Je conviens comme les autres, qu'elle est des plus aimables; vous me répondez d'un ton ironique, qu'elle est bienheureuse d'avoir mon approbation, & que je devois bien me défaire pour un moment de mon air de gravité, & que quand on étoit de mauvaise humeur il falloit rester chez soi. Que signifie ce discours dans la bouche d'une fille d'esprit? N'étoit-ce pas déclarer hautement à un homme qu'il déplaît; lui donner tacitement, ou plûtôt intelligiblement l'exclusion, & lui dire de prendre, comme j'ai fait, le parti de se retirer sans dire mot?

SILVIA.

Sont-ce là toutes vos raisons, Monsieur?

Lelio.

LELIO.

En voulez-vous de meilleures, Mademoiselle ?

SILVIA.

Oüi ; croyez moi, avant de vous plaindre, allez apprendre les usages du monde ; défaites-vous de vos façons d'aimer gothiques, & sçachez placer vos délicatesses à propos : Vous dites que je vous ai traité autrement que les autres ; que n'aviez-vous, comme eux, des manieres galantes ?

LELIO.

Comme ma conduite n'a jamais été différente de celle des autres, expliquez vous ; je ne suis peut-être pas au fait de ce que les Dames entendent présentement par des manieres galantes.

SILVIA.

Mon discours est-il si équivoque ! On vous parle apparemment un autre jargon dans votre nouvelle Societé, & je voi que vous n'êtes pas fait pour m'entendre : Je vous conseille d'aller rejoindre Madame la Baronne, vous vous entendrez mieux.

ARLEQUIN *à part.*

Ouf ; on va parler de la lettre, & je suis perdu si je ne détourne la conversation . . . . . Monsieur, un

grand malheur qui eſt arrivé.

LELIO.

Et bien.

ARLEQUIN.

Un gros chien en paſſant a flairé le jambon, caſſé une bouteille....

LELIO *en le repouſſant.*

Ce maraut n'eſt fait que pour nous interrompre : veux-tu te retirer.

SILVIA.

C'eſt elle apparemment qui vous a défendu de venir chez moi : elle a eu en vérité grand tort, tant par rapport à vous que par rapport à moi ; car la façon dont vous y étiez ne marquoit pas une intention de me plaire, ni la mienne une intention de lui enlever votre conquête.

LELIO.

Laiſſons-là Madame la Baronne ; à quoi bon la faire entrer dans des diſcours qui n'ont rien de commun avec elle.

SILVIA.

Voyez comme j'ai l'eſprit mal fait ; je croyois qu'elle y avoit plus de part que perſonne.

LELIO.

Défaites-vous de vos préjugez ſur ſon compte : elle n'eſt point de ces

femmes, qui rivales de toutes celles qu'on trouve aimables, ne veulent être maîtresses de personne; elle ne s'embarasse point de ce que font ses amis, & leur laisse une entiere liberté.

SILVIA.

Je ne suis point étonnée, voilà précisément comme il vous faut des femmes. Mais si je ne me trompe, cette entiere liberté, que vous faites sonner si haut, n'est pas une preuve du vif interêt que l'on prend à votre personne.

LELIO.

Par quel hazard ai-je mérité que vous en preniez tant aujourd'hui à ce qui me regarde! Je suis content de ses façons à mon égard, & elles sont telles qu'il les faut pour entretenir long-tems la bonne intelligence qui fait la félicité de la vie.

SILVIA.

Ha! je vous entends; doucement s'il vous plaît, & ne m'injuriez pas au point de croire que ce que j'en dis est pour troubler votre charmante félicité commune; il faudroit être bien réduite pour lui porter envie: Mais puisque vous en êtes si enchanté, plûtôt que de vous amuser à perdre ici des momens que vous devez à Madame la Ba-

ronne, que n'allez-vous la rejoindre! vous sçavez que je ne cherche point à vous retenir, & c'est par-là que j'ai débuté avec vous.

## SCENE V.

PANTALON, MARIO, LELIO, SILVIA, COLOMBINE, ARLEQUIN.

MARIO à PANTALON *en sortant de la coulisse.*

VOus sçavez de quelle importance le secret est dans cette affaire, & je compte entierement sur vous.

PANTALON.

Vous pouvez compter sur la parole que je vous ai donnée, & sur ma discretion. *A Lelio.* Je vous croyois, Monsieur, un peu plus de nos amis. Quoi! vous venez chasser jusqu'à notre porte sans nous faire l'honneur d'entrer! je ne vous le pardonnerai jamais, à moins que vous ne veniez présentement chez moi faire le retour de votre chasse. Ma sœur, qui est la Dame du lieu, m'a fort prié de vous en convier, & Monsieur Mario votre ami y a déja consenti, à condition que vous accepteriez le parti.

LELIO

Je vous estime & honore trop pour

vouloir être brouillé avec vous, & j'accepte les conditions de notre raccommodement, avec d'autant plus de plaisir, qu'il me procurera l'honneur de rendre mes devoirs à toute votre famille. *A Arlequin.* Tu n'as qu'à t'en retourner.

*Lelio & Mario offrent en même-tems la main à Silvia : elle refuse celle de Lelio, & prend celle de Mario.*

---

## SCENE VI.

### ARLEQUIN, COLOMBINE.

ARLEQUIN *ramassant son panier, & faisant semblant de s'en aller, retourne la tête vers Colombine.*

VOilà donc comme vous sçavez garder un secret, babillarde fieffée.

COLOMBINE.

Je pense que tu veux aussi te fâcher.

ARLEQUIN.

Et si ta Maîtresse, comme elle a été sur le point de le faire, fût venuë à parler du mariage de la Baronne, où en étois-je ? morbleu j'aime mon Maître de l'humeur dont il étoit aujourd'hui ; il l'a joliment houspillée sur la fin, & voilà comme vous voulez être menées, vous autres femelles.

COLOMBINE.

Tu t'y connois, à ce que je voi.

ARLEQUIN.

Vous en vaudriez cent fois mieux, si bien loin de vous gâter, comme nous faiſons par nos flateries, nous avions ſoin de vous relever de tems en tems de ſentinelle. Si ces Meſſieurs, lorſque ta Maîtreſſe traîne ſes paroles en longueur & parle par deſſus l'épaule, au lieu de lui dire qu'elle a un air de Reine, lui faiſoient entendre qu'elle eſt ridicule, mon Maître ne ſe ſeroit pas offenſé de ſes airs dédaigneux, & ils n'auroient pas eu querelle enſemble, ſi quand ....

COLOMBINE.

Si ... ſi ... admirez ce beau réformateur du genre humain.

ARLEQUIN.

Oüi; c'eſt que vous êtes toutes bâties de la même maniere, & vous aimez mieux vous entendre louer d'un agrément que vous n'avez pas, que d'une vertu que vous auriez; Et toi toute la premiere, te ſouviens-tu, quand tous les ſoirs plantée comme une ſtatuë entre Lépine, la Fleur & Champagne, tu faiſois la Déeſſe, & prenois tant de plaiſir à t'entendre dire que tu

étois belle, & que tu répondois à l'un par un sourire, à l'autre en lui marchand sur le pied, & au troisiéme par un air de tête.

COLOMBINE.

Et bien, lequel des trois croyois-tu le veritable favori?

ARLEQUIN.

Lequel! tous les trois peut-être.

COLOMBINE.

En bonne foi, pas un des trois.

ARLEQUIN.

Pardi, tu étois donc une grande scélérate, d'amuser ainsi trois pauvres diables qui s'entremangeoient pour toi le blanc des yeux: tu verras que c'étoit moi qui ne te parlois point, & à qui tu ne disois jamais mot.

COLOMBINE.

Eh! mais il n'y auroit rien d'impossible à cela.

ARLEQUIN.

Ha, ha, ha! Cela est fort plaisant, que nous nous aimions sans le sçavoir.

COLOMBINE.

Est-ce que tu m'aimois?

ARLEQUIN.

A la rage.

COLOMBINE.

Et que ne parle-tu donc, qu'on te voye.

ARLEQUIN.

C'eſt qu'il y a des gens qui ont l'amour taciturne; ne t'y trompe pas au moins, quoïque ce ne ſoit pas le plus joli, c'eſt le meilleur; à préſent que nous avons tout débondé, aſſeyons-nous un peu ſur le gazon, faiſons auſſi notre retour de chaſſe, car en amour il faut un peu de goinferie. Si tu voyois ces Meſſieurs & ces Dames en partie ſecrete; ils ſe diſent de ſi jolies choſes le verre à la main, que je ne ſçai lequel des deux fait plus de plaiſir de boire ou d'aimer.

COLOMBINE.

Je le voudrois bien; mais l'apparition de M. Lelio a mis ma Maîtreſſe de mauvaiſe humeur, & je parie qu'elle m'aura déja appellée plus de vingt fois ſans avoir rien à me dire.

ARLEQUIN.

Colombine, ma mignone, vous me refuſez inhumainement; nous ne boirons qu'un petit coup pas plus grand que cela à votre ſanté.

COLOMBINE.

Oüi, mais un petit coup nous mettra en train, & en attirera un autre, & de petits coups en petits coups nous nous amuſerons, & j'ai affaire.

ARLEQUIN.

Va, va, ils n'ont que faire de toi; ils font présentement à table ou à se quereller, ma foi je crois, qu'ils sont comme nous étions, ils s'aiment sans le sçavoir.

COLOMBINE.

O! je suis persuadée que sans la Baronne ils se racommoderoient.

ARLEQUIN.

Il faudroit pour cela qu'ils eussent eu le tems de se bien quereller deux ou trois fois à leur aise.

COLOMBINE.

Oüi; mais en attendant, comment ferons nous pour nous voir?

ARLEQUIN.

Tiens, cet endroit est fort commode, je m'y rendrai souvent; ô le bon petit cœur! bois donc un petit coup, ma petite poule, mon amour.

COLOMBINE.

Adieu, adieu, voilà ton Maître; détalons vîte: quelle mine il a!

*Arlequin & Colombine sortent chacun de leur côté.*

## SCENE VII.

### LELIO.

MOrbleu ! j'enrage, j'étouffe ; mais je ne voudrois pas pour toutes les fortunes du monde ignorer ce que je viens de voir, & je suis content comme un Roi. Me voilà détrompé, gueri & vengé ; oüi, guéri, guéri & vengé. J'étois un bon enfant & une vaillante dupe, de me consoler de n'être point aimé de Silvia, par la seule opinion qu'elle n'avoit de penchant pour qui que ce soit : non contente d'avoir donné à Mario la préference sur moi, elle lui a fait cent agaceries, qui étoient pour moi autant de coups de poignard, j'étouffois, je n'en pouvois plus ; mais heureusement j'ai été assez maître de ma contenance pour qu'elle n'ait pas pû jouir de mon dépit. Je ne crois pas que de la vie on me revoye ici.

*Fin du premier Acte.*



# ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

PANTALON, *à un Laquais en entrant.*

QU'on mette les Chevaux au Carosse, je veux aller voir Madame la Baronne... Un Auteur moderne prétend fort excellemment, que faire confidence de ses secrets à un ami, n'est autre chose que de penser tout haut, & que dans un Etat bien policé, les Loix devroient décerner des peines contre ceux qui sont assez indignes pour réveler les secrets qu'on verse dans leur sein : c'est mon avis ; il pense comme moi ; & si j'étois à la tête d'une Cour Souveraine, je n'aurois ni repos ni patience qu'on n'eût fait un Réglement à ce sujet. Le plus grand défaut d'un homme, est d'avoir un estomac froid qui ne peut rien garder. Par exemple ; Monsieur Mario a besoin d'un témoin pour assister à son mariage : & connoissant ma probité & ma discrétion, il me choisit con-

jointement avec M. Lelio son meilleur ami ; il me fait confidence des raisons qu'il a pour tenir ce mariage secret. Si j'étois assez lâche pour en réveler la moindre chose à ame vivante, il n'y auroit pas de supplice assez rigoureux pour m'en punir, & je m'égorgerois moi-même ; aussi ne l'ai-je dit qu'à ma sœur, qui est un autre moi-même, & qui ne m'auroit point donné de cesse jusqu'à ce que je lui eusse avoüé pourquoi M. Mario m'étoit venu chercher ? car elle est si curieuse, si curieuse, qu'il n'y a pas moyen de tenir rien de secret avec elle.

---

## SCENE II.

### SILVIA, PANTALON.

SILVIA.

ON dit, mon Pere, que vous allez voir Madame la Baronne.

PANTALON.

Oüi, ma fille, voudriez-vous y venir avec moi ?

SILVIA.

Bien-loin de cela, mon pere, je croi qu'ayant avec vous des Dames, c'est à Madame la Baronne, qui est la derniere arrivée en ce Pays, à vous faire la pre-

miere visite : il me semble que cela est dans les régles.

PANTALON.

Voilà encore une des choses sur lesquelles, si j'avois du crédit dans la République, je voudrois un Réglement qui bannît ce maudit cérémonial des Dames, qui met le trouble dans toutes les societez, & cause, tant dans les grosses maisons, que parmi les familles bourgeoises, des inimitiez irréconciliables. N'est-ce pas une impertinence, qu'un siége placé ici ou là, à bras ou sans bras, mette la brouillerie entre des gens qui auroient du plaisir à se voir !

SILVIA.

Mais, mon Pere, en attendant que cette réforme soit établie. . . . .

PANTALON.

O ! je vous dis qu'il faut absolument que j'aille voir Madame la Baronne avec qui j'ai une affaire de la derniere importance. Est-il nécessaire que je vous dise que je vais servir de témoin à son mariage . . . Qu'il ne vous arrive pas, au moins, d'en ouvrir la bouche ; car j'ai promis le secret, & j'aimerois mieux mourir que d'y manquer.

SILVIA.

Permettez-moi de vous dire qu'on vous fait joüer un assez vilain personnage, & qu'une pareille confidence est capable de vous embarquer par la suite dans de fâcheuses affaires.

PANTALON.

Effectivement il y a quelque chose là dedans qui choque ; mais si je me rétracte, que diront Messieurs Lelio & Mario, à qui j'ai donné ma parole ! quand un homme d'honneur & de bien comme moi l'a une fois donnée, il faut qu'il l'a tienne, vit-il la mort devant lui. Adieu je m'en vais, car on m'attend.

SILVIA.

Mon pere, un moment.

PANTALON.

Il n'y a pas un moment à perdre. *Il s'en va, & en se retournant :* au moins ne parlez pas de ce que je viens de vous dire.

## SCENE III.

SILVIA.

NE suis-je pas bien malheureuse ! dans le nombre d'hommes qui venoient chez moi, qui me trouvoient ai-

mable, & me le disoient, il n'y en a qu'un pour qui j'aye du goût, & justement cet un, a un engagement ailleurs; & pendant que pour l'oublier je cherche la solitude, ma fatale étoile l'y conduit pour me rendre témoin de sa passion pour une autre, & la mienne se déclare & augmente lorsqu'elle devroit s'éteindre. Ne suis-je pas bien malheureuse! que je me sçais bon gré présentement d'avoir sçû jusqu'ici conserver assez de fierté pour le payer de son ingratitude.

---

## SCENE IV.

COLOMBINE, SILVIA.

COLOMBINE.

MAdemoiselle . . . . Mademoiselle.

SILVIA.

Et bien, Mademoiselle . . . . Comment, il ne me sera pas permis d'être un moment seule! Qu'y a-t-il!

COLOMBINE.

Je venois sçavoir qu'elle Robbe vous vouliez mettre ce soir pour aller à cette fête.

SILVIA.

La blanche.

COLOMBINE.

Cela suffit.

SILVIA.

Allez, allez, il n'est pas besoin de la tirer, car j'ai résolu de n'y point aller.

COLOMBINE.

Vous avez cependant promis.

SILVIA.

Oüi, j'ai promis; mais je n'irai pas. Il faut bien que quelqu'un fasse ici compagnie à ma tante, & je ne la laisserai pas seule,

COLOMBINE.

Vous avez raison.

SILVIA.

Elle seroit fâchée qu'il y eût au monde une fille plus bête qu'elle : il faut tout lui dire; elle ne sçauroit rien faire d'elle même. Allez vous-en; vous me déplaisez . . . Attendez; tirez-moi tout ce que j'ai de plus beau en habit, garnitures & bijoux. Elle y viendra cette Baronne. Dieu sçait comme elle sera sous les armes, & je veux voir si je ne vaut pas autant qu'elle. Colombine, avoüe la vérité; tu me trouve bien extravagante, & je la suis en effet. Je suis un enfant qui cherche à me tromper moi-même, & je n'y puis réüssir. Je sens trop tard, que par mes mauvais

procedez

procedez je perds un homme qui auroit pû m'aimer, & pour qui je ne les avois, que parce qu'il ne se livroit à moi que comme un ami ordinaire.

COLOMBINE.

Mais la chose est-elle absolument sans remede, & ce mariage doit-il se faire précisément aujourd'hui; en êtes-vous bien certaine?

SILVIA.

Colombine, ma chere enfant, je ne la suis que trop, mon pere ne m'en a pas fait un mystere; il n'est parti d'ici que pour en être témoin; telle chose que j'aye faite, il ne m'a pas été possible de l'arrêter, & cette précipitation ne se rapporte que trop avec la maudite Lettre que ma curiosité t'a arrachée tantôt.

COLOMBINE.

Si les choses n'étoient pas si avancées, je ne croirois pas impossible de le rompre, ce beau mariage; car, ou je me trompe bien, ou M. Lelio, malgré sa tranquillité naturelle ou affectée, a le cœur pris ailleurs.

SILVIA.

O! je suis persuadée qu'il ne l'aime pas, & que le seul intérêt la lui fait épouser: ils seront malheureux ensem-

ble, & j'en ferai ravie. Que j'aurai de plaisir! mais quelle est donc cette autre beauté que tu crois qu'il aime!

COLOMBINE.

Vous, Mademoiselle.

SILVIA.

Moi! tu es folle; il me l'auroit peut-être fait entendre, pendant tout le tems qu'il est venu chez moi.

COLOMBINE.

Tenez, Mademoiselle, on a beau être sur ses gardes, il ne se peut que l'air du visage ne trahisse nos secrets. J'ai remarqué dans la phisionomie de M. Lelio des mouvemens qui lui sont échappez, & qui marquent une passion pour vous cent fois plus forte que le penchant que vous avez pour lui. Aussi vous avez toûjours eu avec lui des manieres si hautaines.

SILVIA.

Ma pauvre Colombine, si je le croyois, nous irions tout à l'heure le trouver. Va-t-en vîte faire mettre les Chevaux au Carosse.... Mais il n'est plus tems.

COLOMBINE.

J'apperçois Arlequin; il nous apprendra peut-être des nouvelles.

SILVIA.

Appelle-le.

## SCENE V.

### ARLEQUIN, COLOMBINE, SILVIA.

COLOMBINE.

ARlequin, que viens-tu chercher ici ?

ARLEQUIN.

Monsieur Pantalon, pour le prier de la part de Madame la Baronne & de ces Messieurs de se hâter un peu, parce qu'on n'attend plus que lui pour finir ce qu'il sçait.

COLOMBINE.

Si tu ne venois que pour cela, tu n'as qu'à t'en retourner; car M. Pantalon est parti il y a déja long-tems.

ARLEQUIN.

J'ai aussi ordre d'attendre ici mon Maître, qui avoit, disoit-il, impatience que cette cérémonie fût finie pour venir voir Mademoiselle, à qui il avoit à parler.

SILVIA.

C'est apparemment pour me braver, Colombine : je me retire dans ma chambre ; & si par hazard M. Lelio demandoit à me parler, vous n'avez qu'à le renvoyer, lui dire que je n'y suis point

pour lui, que je n'ai, ni ne veux avoir d'affaire avec lui ; & que pour éviter dorênavant toute rencontre, j'irai si loin, si loin, que je n'entendrai plus parler de lui. Faites-lui bien sentir tout cela au moins..... *Elle s'en va & revient.* Colombine, écoutez, renvoyez-le sans le renvoyer.

COLOMBINE.

Si Mademoiselle vouloit s'expliquer davantage.

SILVIA.

Ah, que vous êtes bête ! oüi, renvoyez-le sans le renvoyer ; est-ce que cela ne s'entend pas ? & sans faire semblant de rien, faites-le parler à moi malgré moi. Je ne lui ai pas bien dit tout ce que j'ai sur le cœur.

## SCENE VI.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

COLOMBINE.

AS-tu bien entendu ce qu'elle vient de dire, qu'elle iroit si loin, si loin.

ARLEQUIN.

Pardi je ne suis pas sourd.

COLOMBINE.

Voilà donc nos amours au berniquet !

ARLEQUIN.

Et pourquoi ? Parce que nos Maîtres sont brouillez, s'ensuit-il que nous devions l'être aussi ?

COLOMBINE.

Non; mais il s'ensuit que nous ne nous verrons plus, & je n'aime pas à faire l'amour de si loin. Ne voudrois-tu pas que pour tes beaux yeux je quittasse ma Maîtresse ? cela seroit bon si nous étions en état de nous établir : mais tu n'es riche qu'en appétit; pour moi, tout mon bien ne consiste qu'en désirs, & on ne fait pas rouler un mariage avec rien; ainsi il faut par force que nous restions l'un & l'autre en condition, dont j'enrage assez; car je t'aime, & notre séparation me va coûter bien des larmes.

ARLEQUIN.

Ma chere Colombine, ne pleures donc pas, car tu me feras pleurer aussi. De quoi nos Maîtres s'avisent-ils de se quereller, quand il n'est plus tems. Voilà bien les penons de femmes ! elles ne commencent précisément à prendre du goût pour un homme, qu'après avoir donné le tems à sa passion de s'user. O ! plûtôt que de t'abandonner, je vais demander mon congé, & je te sui-

vrai par tout, fût-ce par-delà les Antipodes. Mon petit cœur, si tu sçavois combien je t'aime . . . . . Crois-tu que j'aye assez de courage pour demander mon congé à mon Maître ? car je l'aime bien, mais je t'aime encore davantage, & je ne balance point.

---

## SCENE VII.

### LELIO, COLOMBINE, ARLEQUIN.

LELIO, *d'un air réveur.*

AH ! bon jour, Colombine.

COLOMBINE.

Hé ! Monsieur, comme vous voilà essoufflé.

LELIO.

C'est que j'ai marché avec action : fais moi, je t'en prie, parler à ta Maîtresse.

COLOMBINE.

Monsieur, elle n'y est pas.

ARLEQUIN.

Monsieur, elle y est.

COLOMBINE.

Oüi, elle y est, mais elle n'y est pas pour Monsieur.

LELIO.

Allons, Colombine, finiſſons ce badinage ; car je n'ai ni envie de rire, ni de tems à perdre.

COLOMBINE.

Je ne badine point, j'ai ordre de ma Maîtreſſe de vous dire, tout autant de fois que vous viendrez ici, qu'il n'y a perſonne.

LELIO.

Ah ! parſambleu, tu me mets au comble de la joie, & cela m'épargnera la peine de venir dans un endroit où la ſimple politeſſe m'attiroit. Adieu. *Il s'en va & revient.* Il n'y a donc pas abſolument moyen de la voir.

COLOMBINE.

Encore, une fois, je vous dis que non.

LELIO.

Je m'en vais... Je m'en vais... & j'en fais ſerment. Je veux mourir ſi on me voit remettre les pieds aux environs d'ici. Adieu.

COLOMBINE, *courant après lui.*

Monſieur, Monſieur; mais ſi vous vouliez attendre un moment, j'irois lui lui parler, & peut être.....

LELIO.

Ah, parſambleu, celui-là n'eſt pas

mauvais ! c'eſt-à-dire, que tu voudrois que je dûſſe à ta Rhétorique la faveur ſuprême de la voir. . . . Non, Colombine, laiſſe-moi aller.

COLOMBINE.

Reſtez encore un inſtant, vous dis-je.

LELIO.

Que je reſte moi, après un ordre comme celui qu'on t'a donné, il faudroit que je fuſſe un grand lâche : je ne te demande qu'une grace, c'eſt qu'elle ne ſçache pas que je ſuis venu.

COLOMBINE.

Tenez, Monſieur, la voilà, ne vous fâchez pas, parlez-lui.

---

## SCENE VIII.

SILVIA, LELIO, COLOMBINE, ARLEQUIN.

SILVIA.

JE vois, Monſieur, ce qui vous fâche, on vous a rendu compte apparemment de l'ordre que j'avois donné, en cas que vous vinſſiez.

LELIO, *en ſe racommodant & affectant un air ſerain.*

Oüi, Mademoiſelle ; mais bien-loin de me fâcher, j'en plaiſantois avec Colombine, à qui je diſois que vous ne pouviez

pouviez dans les dispositions où je me trouve, me rendre un meilleur office.

COLOMBINE.

Monsieur, comment faites-vous quand vous vous fâchez?

LELIO.

Comme il me plaît.

SILVIA.

Je suis ravie que vous m'assuriez que cela ne vous a fait nulle peine.

LELIO.

Nulle, en verité Mademoiselle: il a été un tems où j'aurois pû m'offenser d'un pareil refus, mais aujourd'hui je lui dois trop, il me sauve les reproches d'une scrupuleuse délicatesse...

SILVIA.

Et vous fournit encore l'occasion de faire l'éloge de cette prétenduë délicatesse. Vous ne comptiez pas, je crois, en faire la matiere de votre entretien avec moi; mais peut-on sçavoir quel sujet vous amenoit vers moi?

LELIO.

Le hazard, qui en passant m'a fait rencontrer votre Femme de Chambre, & m'a donné occasion de demander si vous êtiez visible.

SILVIA.

Le hazard! Arlequin, pourquoi nous

avez-vous donc dit que Monsieur devoit venir me parler ?

ARLEQUIN.

Monsieur ; j'ai tout dit.

LELIO.

Et bien, Mademoiselle, puisque vous voulez sçavoir ce qui m'amene, c'est un esprit de reconnoissance. Je venois m'acquitter des remerciemens que je vous dois pour les complimens que vous m'avez faits au sujet de Madame la Baronne, & vous faire en même tems les miens sur le voisinage de M. Mario, qui ne m'a pas paru vous être indifférent.

SILVIA.

Monsieur Mario est un Cavalier des plus accomplis.

LELIO.

Et des plus heureux.

SILVIA.

C'est ce que j'ignore ; mais s'il ne l'est pas, il mérite de l'être.

LELIO.

Que lui faut-il davantage ! Les cruelles de profession font avec lui les avances.

SILVIA.

Je n'entends pas trop ce discours ; mais le ton me fait comprendre qu'il

doit signifier de jolies choses.

LELIO.

En bonne foi, croyez-vous que personne ne vous devine ! La préférence que tantôt vous lui avez donné sur moi, votre conversation qui ne s'adressoit qu'à lui, vos yeux qui sembloient éviter tout le monde, pour ne s'attacher que sur lui, ne parlent que trop, & en voulant en faire un mystere, vous êtes la dupe de vous-même, je souhaite que vous ne la soyez pas des autres.

SILVIA.

Ah ! je vous entends présentement ; c'est-à-dire, que sur quelques civilitez que j'ai faites à Monsieur Mario ....

LELIO.

Des civilitez ! en parlant d'un homme qu'on accable de caresses.

SILVIA.

Hé bien, Monsieur, je suppose que je l'aime, que vous importe ! Etes-vous mon Tuteur, & n'étes-vous venu ici que pour me faire querelle à ce sujet ? Je vous croyois occupé de soins plus importans.

LELIO.

Et je le suis en effet. Vous voyez mon trouble, je cherche & je crains avec vous une explication sur mon compte.

SILVIA.

Et moi je n'en veux point avoir.

LELIO.

Il me la faut, puiſque j'ai le bonheur ou le malheur de vous voir pour la derniere fois par les meſures que votre haine pour moi vous a fait prendre.

SILVIA.

Ma haine ! vous n'en êtes pas digne.

LELIO.

Je le veux croire ; mais de grace accordez-moi encore un inſtant.

---

## SCENE IX.

### PANTALON, SILVIA, LELIO, ARLEQUIN, COLOMBINE.

PANTALON *à* SILVIA, *qu'il oblige de rentrer.*

OU allez-vous ? Parce que je viens, faut-il vous retirer & quitter incivilement la Compagnie . . . Mais ſi je ne me trompe, il y a eu quelque diſpute entre vous.

LELIO.

Non, Monſieur, en aucune façon.

PANTALON.

Cela ne me ſurprendroit pas ; car, depuis quatre mois qu'il a plû à Mademoiſelle de ſe venir planter ici, ſous

prétexte de rétablir sa santé, qui est aussi bonne que la mienne, nous somme tous, tant Maître que Valets, les martyrs de sa mauvaise humeur. *A Lelio.* Je ne fais que quitter votre Baronne; ô quelle charmante personne! ô quelle charmante personne! quelles graces! que d'esprit! j'en suis enchanté. Je ne pouvois me résoudre à me séparer d'elle, & je crois que j'y serois encore, si elle ne m'avoit dit qu'elle viendroit ce soir nous voir. *A Silvia.* Préparez-vous à la recevoir comme elle le mérite. Ah! Monsieur Lelio, que vous êtes heureux d'avoir une aussi aimable société! quel assemblage de perfections! je ne pouvois me lasser de l'admirer.

SILVIA.

Il faut en effet, mon pere, suivant votre entousiasme que vous l'ayez bien considerée. Qu'a-t'elle donc de si ravissant? sont-ce ses traits?

PANTALON.

Pour ses traits, je ne sçaurois trop vous en rendre raison. Les femmes d'aprésent ont trouvé le secret de les déguiser si bien qu'il est impossible de les distinguer. C'est pourtant la mode la plus équitable qu'elles ayent encore in-

ventée, parce qu'elle doit éteindre entr'elles tout principe de jaloufie, en ce qu'elle met les belles & les laides au même niveau; & ce n'eſt qu'une couche de pinceau de plus ou de moins qui fait la différence des unes aux autres.

SILVIA.

Mon pere, vous ne prenez pas garde qu'en confondant Madame la Baronne avec le reſte des femmes, vous offenſez indirectement Monſieur, qui, s'il vouloit, pourroit nous faire un détail plus exact de ſes perfections; & à en juger par un léger crayon, qu'il a bien voulu nous en faire, elle eſt fort au-deſſus des autres par ſa beauté, ſes graces, & les charmes de ſa converſation.

LELIO.

Mademoiſelle ſe divertit moins aux dépens de la Dame, que de ſon panegeriſte.

PANTALON.

Oh! pour ſa converſation, elle eſt enchantée. Quel feu d'imagination! quelle légereté d'eſprit! quelle nouveauté dans ſes expreſſions! *A Lelio.* Vous étiez préſent lorſqu'en l'abordant je lui ai débité ſi joliment la fleurette, car c'eſt l'uſage préſentement, jeunes & vieillards le font, quoique cela ne

convienne pas trop aux derniers ; mais c'est la mode, il faut la suivre. Sur ce que je lui faisois entendre que si un vieillard amoureux n'étoit pas une espece de difformité dans la nature, je ne ferois pas de difficulté de me déclarer hautement son adorateur. Elle m'a répondu que souvent l'Automne étoit plus beau que le Printems.

SILVIA.

Oh que cela est beau ! & toute votre conversation a-t-elle été de la même force ? Elle est certainement digne de ses admirateurs.

PANTALON.

Taisez-vous, Mademoiselle la mauvaise plaisante ; quand nous voudrons juger du mérite d'une femme, nous n'en appellerons pas une autre. Mais avec votre permission, il faut que je vous quitte pour aller donner chez moi les ordres nécessaires pour la réception de Madame la Baronne ; car il n'y a rien de bien fait, si je ne m'en mêle.

SILVIA, *faisant semblant de sortir.*

Mon pere, je vous épargnerai ce soin.

PANTALON.

Non, faites ici compagnie à Monsieur qui y attendra la sienne.

SILVIA.

Mon pere, je ſuis un peu indiſpoſée.

PANTALON.

Les femmes ſont toûjours indiſpoſées, quand il s'agit de recevoir d'autres femmes.

---

## SCENE X.

SILVIA, LELIO, COLOMBINE, ARLEQUIN.

LELIO, *retenant* SILVIA.

ARrêtez, belle Silvia.

SILVIA, *voulant s'en aller, heurte contre Colombine.*

Voyez cette étourdie, il faut qu'elle ſe trouve toûjours ſous mes pas.

LELIO.

Adorable Silvia, daignez par pitié, pour premiere & derniere faveur, écouter un Amant que vos rigueurs réduiſent au déſeſpoir.

SILVIA.

Ah pour la nouveauté du langage, j'ai quaſi envie de reſter.

LELIO.

Joüiſſez, puiſqu'il n'y a que ce ſeul moyen de vous retenir, du plaiſir ſecret que vous avez à tourmenter un mal-

heureux qui malgré vos mépris, votre haine, n'a pas le courage de vaincre une passion qui le tyrannise, qui me force à vous faire l'aveu d'une foiblesse dont vous riez, & qui me va rendre à vos yeux encore plus méprisable que je ne l'étois.

SILVIA.

Vous vous répetez sans doute pour quand vous serez auprès de quelqu'autre. Vous réüssirez, je vous le promets, il n'y a personne qui ne s'y trompe, & ne vous croye véritablement amoureux.

LELIO

Cruelle ! vous ne le connoissez que trop. Tout vous le dit, mes soins, mes assiduitez, ma complaisance, mon absence, mon trouble, mon silence. Et ce qui dans un autre auroit mérité votre estime, a produit avec moi un effet tout contraire, il n'a servi qu'à vous donner de plus fortes armes contre un objet qui vous est naturellement odieux. En faut-il d'autres preuves que l'air dédaigneux, outrageant avec lequel vous m'écoutez dans l'instant même que je vous entretiens de l'amour le plus sincere & le plus tendre. Belle Silvia, rentrez en vous-même, faites-lui justice à cet amour; est-ce-là le traitement

qu'il mérite . . . . Je le vois, vous triomphez malignement de mon peu de raison, mon égarement vous fait pitié, mon discours vous fatigue : vous avez raison, j'en sens moi-même tout le ridicule ; mais comme par une opposition de caracteres que nous ne nous sommes pas faits, je ne suis pas plus le maître de ne vous point aimer, que vous de ne me point haïr, souffrez qu'avant de nous quitter pour toûjours, je vous jure que tel traitement que vous m'aïez fait, & me fassiez encore, vous ne pouvez m'empêcher de vous aimer. Je suis à vous malgré vous, malgré moi, mon étoile m'a fait votre adorateur : vous pouvez me maltraiter, mais je vous deffie de m'ôter le plaisir que je trouve même à souffrir.

SILVIA.

Est-ce-là tout, Monsieur !

LELIO.

Belle Silvia, cruelle Silvia, peut-on en dire davantage !

SILVIA.

J'ai en verité grand tort de ne pas répondre à de pareils sentimens ! Je m'étois figuré que quoique tiéde vous pouviez être honnête homme, je me suis trompée, vous êtes un traître, un scé-

lerat, un perfide, un monstre, avec lequel j'aurois honte d'avoir la moindre communication. *Elle lui jette la Lettre à la tête.* Tenez, en voilà la preuve . . . . Ah du secours, Colombine, je me trouve mal . . . .

COLOMBINE, *à Lelio.*

Monsieur, éloignez-vous d'ici. Vous nous embarrassez plus que vous ne faites de bien. Arlequin, aide moi à ramener Mademoiselle.

ARLEQUIN.

Voilà tout ce que je craignois, & je suis un homme mort.

---

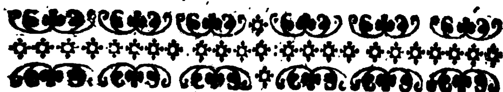
## SCENE XI.

LELIO.

EST-ce bien moi . . . . *Il prend la Lettre.* Je suis un traitre, un scélerat, un monstre, & en voilà la preuve. Cette lettre est d'un ami qui m'invite à sa nôce, & me prie de lui faire les emplettes dont il a besoin pour son mariage, quel rapport peut-elle avoir avec les reproches injurieux dont Silvia m'a accablé ! Il ne se peut qu'il n'y ait là-dessous quelque mystere caché que je ne débroüille pas, ou bien Silvia est folle

de me faire à ſon occaſion une pareille algarade. Encore ſi c'étoit le billet de quelque femme, je lui pardonnerois d'en prendre ombrage, & de me le jetter à la tête comme une preuve de perfidie. Il y auroit à cela du moins quelqu'apparence de raiſon. Mais faire tant de vacarme pour une lettre d'un homme à un autre, avec une lettre indifférente qui ne ſignifie rien; il faut néceſſairement qu'il y ait du mal entendu, & que dans ſa colere elle ſe ſoit trompée en prenant un papier pour un autre, qu'on lui a peut-être écrit contre moi. Que ſçait-on! Il y a tant de ces ames noires de ces écrivains anonymes, dont toute l'occupation & le plaiſir, eſt de porter des coups ſecrets.... Il faut abſolument que je m'en éclairciſſe, & il n'y a que Colombine qui puiſſe m'expliquer cette énigme. ..N'eſt-ce point auſſi parce que je me mêle du mariage de Mario qu'elle aime ... Mais par quel hazard ce billet ſe trouve-t-il entre les mains de Silvia! Tôt ou tard je le ſçaurai, & malheur à quiconque s'en trouvera l'auteur.

*Fin du ſecond Acte.*



# ACTE III.

## SCENE PREMIERE.

LELIO.

DE tous mes Domeſtiques je ne puis ſoupçonner qu'Arlequin capable d'avoir pris cette lettre, & de l'avoir donnée avec quelques autres à Silvia ; & ſi c'eſt lui, il peut compter que je l'aſſommerai.

## SCENE II.

LELIO, ARLEQUIN *en paſſant.*

LELIO.

AH te voilà fort à propos !

ARLEQUIN.

Monſieur, je ſuis un peu preſſé ; je vais faire une commiſſion que M. Pantalon m'a donnée.

LELIO.

Tu la feras après, viens-ça maraut,

Par quelle avanture ce papier se trouve-t-il aujourd'hui entre les mains de Mademoiselle Silvia? Ce n'est que par ton moyen qu'elle a pû l'avoir.

ARLEQUIN.

Ce papier?

LELIO.

Oüi, ce papier. Tu fais l'ignorant, mais prends garde à ce que tu me diras; car si tu mens d'un mot, tu peus compter que tu es un homme mort.

ARLEQUIN.

Vous sçavez bien qu'un papier blanc ou noir, c'est tout un pour moi, car je ne sçais ni lire ni écrire.

LELIO.

Je ne te demande point; s'il est à ton usage, je te demande qui a pu l'apporter ici?

ARLEQUIN.

Monsieur Pantalon m'a ordonné d'aller vîte.

LELIO.

Tu iras, mais je veux sçavoir avant, qui a pû apporter ici cette lettre.

ARLEQUIN.

Je n'en sçais rien; à qui s'adresse-t-elle?

LELIO.

A moi.

ARLEQUIN.

Et bien, c'est donc vous.

LELIO.

Ce n'est pas moi; car je suis certain de l'avoir laissé sur ma table.

ARLEQUIN.

Il faut donc que ce soit le diable; & ce ne peut être que lui, à tout le tapage qu'il a déjà causé entre vous & Mademoiselle Silvia, sans celui qu'il fera peut-être encore entre vous & moi. Ce qu'il y a de certain, c'est que je ne l'ai pas donné à Mademoiselle Silvia, & j'en ferois serment.

LELIO.

Tu as donc pendant mon absence laissé entrer quelqu'un dans mon cabinet qui l'aura pris, & c'est encore pis.

ARLEQUIN.

Non, Monsieur, je vous le jure.

LELIO.

Ce billet ne s'est pourtant pas transporté ici de lui-même. Ce n'est pas pour la conséquence dont il est : je n'aurois pas d'inquiétude, si je croyois qu'on n'eût pris que celui-là; mais il y en avoit d'autres auprès.

ARLEQUIN.

Oh je vous proteste qu'il n'en manque point d'autres.

LELIO.

Belitre que tu es, quelle certitude en as tu? Et moi je juge qu'il faut nécessairement que l'on en ait pris d'autres.

ARLEQUIN.

Et vous jugez mal, car je sçai à n'en pouvoir douter qu'on n'a pris que celui-là.

LELIO.

Tu sçais donc qui l'a pris.

ARLEQUIN.

Assurément, c'est moi pour . . .

LELIO.

Voilà justement ce que je voulois sçavoir. C'est donc ainsi maître fripon que vous m'avez menti?

ARLEQUIN.

Oh que je suis bête!

LELIO *tire l'épée.*

Il faut tout à l'heure que je te passe mon épée au travers du corps, si tu n'avouë ce que tu as fait des autres, & où tu les as mis.

ARLEQUIN.

Misericorde!

LELIO.

Il n'y a point de miséricorde.

ARLEQUIN.

Miséricorde, au secours, à l'aide, on

me

me tuë, on m'assassine! Monsieur Pantalon, Mademoisellelle Silvia, Colombine, au secours, au secours, je suis mort.

---

## SCENE III.

### PANTALON, LELIO, ARLEQUIN;

PANTALON.

GRace, grace, à ce pauvre malheureux.

LELIO.

Il est bien heureux que vous veniez interceder pour lui. Si vous sçaviez ce qu'il m'a fait, vous m'exciteriez le premier à le châtier.

ARLEQUIN.

Monsieur, j'allois faire la commission que vous m'avez donnée; & mon maître m'en a empêché, parce que....

LELIO.

Tai toi, coquin, & va-t'en faire ce que Monsieur t'a commandé.

PANTALON.

Apprenez mon ami qu'un domestique doit toûjours se taire quand son maître parle.



## SCENE IV.

COLOMBINE, *une garniture à la main.* ARLEQUIN, PANTALON, LELIO.

PANTALON.

QUe vient faire ici cette curieuse ?

COLOMBINE.

Sçavoir de la part de ma Maitresse ce que signifie tout le vacarme que l'on entend.

PANTALON.

Vous lui direz, qu'elle feroit bien mieux de s'habiller promptement, & de venir ici, plûtôt que d'être quatre heures à sa toilette, demandez-moi à quoi faire ; allez, marchez ...... *A Lelio*, que vous a donc fait ce pauvre Arlequin ?

COLOMBINE.

Et que dirai-je à ma Maîtresse ?

PANTALON.

Vous lui direz que c'est un valet insolent que l'on châtie avec justice.

COLOMBINE.

Belle réponse !

## SCENE V.

### PANTALON, LELIO, ARLEQUIN.

LELIO.

IMaginez-vous que je ne lui recommande autre chose que de ne point toucher ni déranger mes papiers, & ce fripon a la méchanceté ou la bêtise d'en prendre un sur ma table qui est de conséquence.

ARLEQUIN.

Vous disiez tout à l'heure qu'il ne servoit à rien.

LELIO.

Veux-tu te retirer pendart, & aller faire ce que Monsieur t'a dit.

## SCENE VI.

### PANTALON, LELIO.

PANTALON.

IL ne méritoit pas moins que le châtiment que vous avez voulu lui faire; mais vous avez encore plus de tort que lui, de l'avoir mis dans l'occasion de prendre vos papiers en les laissant à sa discrétion. Est-il possible qu'un hom-

me d'expérience comme vous, ignore qu'il n'y a point au monde d'animaux plus curieux que les Valets ! J'ai une maxime excellente par rapport à eux ; je dis tout, & lis tous mes papiers en leur présence, après quoi je les enferme bien soigneusement. Par là je trouve le secret de leur ôter toute curiosité, & le moyen de fouiller dans mes papiers. Il n'y a que les nouvelles publiques dont je ne parle jamais devant eux, parce que je ne veux point qu'on aille dire dans le monde, Monsieur Pantalon est un bavard qui a dit ceci, qui a dit cela. Avoüez donc, Monsieur Lelio, qu'avec le genie que Dieu m'a donné, j'étois fait pour remplir les postes les plus importans de l'Etat.

LELIO.

Cela est sans difficulté.

PANTALON.

Et il ne m'a manqué que cette ardeur des gens attachez à la Cour, & d'être un peu connu pour avoir part aux affaires publiques, & certainement je les aurois bien menées. Car entre nous, ce n'est pas la mer à boire, avec quelques memoires, que j'aurois tirez du tiers & du quart, que j'aurois fait passer & donné au Prince comme venans de mon

estoc, un air grave & chagrin, il n'y a personne qui ne m'eût pris pour le plus habile homme du monde.

LELIO.

Ce n'est pas assez présumer de votre sçavoir.

PANTALON.

Je voudois que vous me vissiez quelque fois dans ces caffez disserer sur les matieres de politique les plus arduës; j'y fais l'admiration de tous les beaux esprits qui y sont.

LELIO *en baillant.*

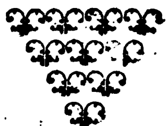
Vous m'aviez dit, ce me semble, que vous aviez affaire chez vous.

PANTALON.

Cela est vrai, & je vous quitte; mais je suis à vous dans un moment.

LELIO.

Oh! Ne vous genez pas, prenez tout le tems dont vous avez besoin. Peut-on avoir la patience de soutenir un pareil entretien? J'aimerois mieux encore essuyer les injures de la fille, que la conversation du pere.



## SCENE VII.

ARLEQUIN *qui entre pendant que Pantalon sort & veut s'enfuir.* LELIO.

LELIO.

Viens-ça toi, aproche ; hé bien à qui parle-je donc ?

ARLEQUIN.

A un homme qui n'a pas envie de se faire tuer sitôt.

LELIO.

Je ne te tuerai point, & je t'ai pardonné.

ARLEQUIN.

Quelque sot qui s'y fie.

LELIO.

Approche, te dis-je ; veux-tu que j'aille te chercher ?

ARLEQUIN.

Vous m'irez encore parler de cette maudite lettre.

LELIO.

Voilà qui est fini, je ne t'en parlerai plus.

ARLEQUIN.

Jettez donc votre épée à cent pas delà. Tenez, Monsieur, je ne suis pas encore revenu de ma frayeur.

LELIO.

Viens-ça encore une fois, & ne crains rien.

ARLEQUIN.

J'ai l'oreille merveilleuse ; j'entends parfaitement de loin. *Il approche en tremblant.* Usez-en donc modestement.

LELIO.

Ecoute, tu as la liberté de voir Colombine quand tu veux, & Silvia ne le trouve point étrange.

ARLEQUIN.

Oüi, Monsieur, j'ai dans cette Maison la même liberté que le chat & le chien, je vas & je viens en bas en haut, du haut en bas, sans que qui ce soit me dise mot.

LELIO.

Va-t'en voir si Colombine n'est point occupée autour de sa Maîtresse, & si elle ne l'est pas, dis-lui que je souhaiterois lui parler, & que je l'attends ; mais sur-tout prends bien garde que Silvia s'en apperçoive.

ARLEQUIN.

J'y vais. Aussi bien faut-il que je rende réponse à M. Pantalon.

LELIO.

Ecoute, si M. Pantalon te demande si je suis encore ici, tu lui diras que non.

ARLEQUIN.

Mais si par hazard Colombine étoit occupée après le tignon de sa Maitresse; car en ce cas elle en a au moins pour quatre heures, attendriez-vous tout ce tems ?

LELIO.

J'attendrai plûtôt jusqu'à demain ; je veux pendant que j'y suis en avoir le cœur net.

ARLEQUIN.

Monsieur, est-ce que vous voudriez encore parler à Mademoiselle Silvia ?

LELIO.

Je ne crois pas que de mes jours pareille extravagance me passe par la tête. Nous avons pris pour jamais congé l'un de l'autre.

ARLEQUIN.

Mais si vous ne voulez plus avoir de communication avec la Maitresse, qu'avez-vous à faire avec la Femme de chambre ?

LELIO.

Non parbleu, elle courroit présentement après moi, pour me demander pardon de tous les outrages qu'elle m'a faits, que je ne daignerois pas l'écouter.

ARLEQUIN *à part.*

Ce Compere-ci aime les femmes, & ne

ne se fait pas une affaire d'en conter en même tems à la Baronne & à Silvia ; ne voudroit-il point aussi en dire deux mots à Colombine ! ce ne seroit pas mon compte à moi.

LELIO.

J'avouë que j'ai eu un secret plaisir en la revoyant : elle a des graces & des charmes jusques dans ses brusqueries ; mais fût-elle encore cent mille fois plus aimable, elle ne me sera plus de rien : voilà qui est fini. *Il se retourne.* Ah, te voilà déja de retour ; hé bien !

ARLEQUIN.

De retour ! Je n'y ai pas encore été.

LELIO.

Et pourquoi !

ARLEQUIN.

C'est que j'ai fait attention que la Campagne donne de l'appétit, & que je vous vois quelque fois manger par fantaisie du pain bis d'aussi bon cœur que les mets les plus exquis ; & Colombine, quoiqu'elle ne soit pas.....

LELIO.

Hé bien si tu as faim, tu mangeras au retour de ton message, je ne t'en empêche pas ; va donc, dépêche.

ARLEQUIN.

Tenez, Monsieur, la voilà qui vient avec Mademoiselle Silvia.

LELIO.

Oh pour Mademoiselle Silvia elle est de trop. Toi reste ici, écoute bien tout ce qu'elles diront pour m'en rendre compte.

*Lelio & Silvia s'appercevant, se tournent le dos, & Silvia voyant que Lelio s'en va, revient sur ses pas.*

---

## SCENE VIII.

### SILVIA, COLOMBINE, ARLEQUIN.

COLOMBINE.

TOn Maître, à ce que je vois, ne demande pas son reste.

ARLEQUIN.

Non certainement, & il renonce, à ce qu'il dit, pour le reste de ses jours à Mademoiselle.

SILVIA.

La menace est terrible. Mais que vient-il chercher ici, & pourquoi n'est-il pas auprès de Madame la Baronne?

COLOMBINE.

Effectivement pour un homme qui touche au moment d'"être marié, s'il ne l'est pas déja, il me paroît peu assidu; & si j'étois à la place de Madame la Baronne, je ne prendrois pas la chose si fort en douceur.

SILVIA.

Bon, ces gens-là, tant l'homme que la femme ne sentent rien; ce sont des amis de bouë qu'un vil intérêt unit. Arlequin, toi qui les voit souvent ensemble, quelles façons ont-ils entr'eux,

ARLEQUIN.

Ils rient, ils badinent, mais je ne les ai jamais vû se quereller.

SILVIA.

Le traître, le scélérat! venir me faire des protestations de tendresse dans le tems qu'il vient de se marier, ou qu'il va se marier avec une autre. Elle ne peut tarder à venir cette charmante Baronne, & je l'attends, j'aurai la satisfaction de lui conter tout au long le dernier entretien que j'ai eu avec son cher Epoux; nous verrons comment ces deux petits cœurs si bien unis prendront la chose. Crois-tu, Colombine, qu'un portrait bien ressemblant du caractere perfide de Lelio soit capable de rom-

pre leur mariage, s'il n'étoit pas encore fait ! oh assurément je le ferai, & de la bonne maniere. Il me prenoit aparemment pour une dupe, l'indigne qu'il est. Tu as entendu les termes affectueux, tu as vû l'air passionné avec lequel il exprimoit son amour. Est-il possible d'être Comédien à ce point ! Je ne m'étonne plus qu'une femme raisonnable prenne de l'entêtement pour un pareil scélérat. As-tu fait attention à ses discours, ses graces, ses emportemens ! Qui est-ce qui n'y seroit pas trompé ! Moi-même quoique convaincuë de sa perfidie, j'étois prête à me rendre comme une imbécile, si le désespoir de voir qu'un homme si aimable me trompoit, n'étoit venu à mon secours. Je prenois du plaisir à l'entendre, je me sentois touchée...Ma pauvre Colombine, nous nous y prenons trop tard, nous ne réussirons pas, & la Baronne qui connoît son mérite, n'a exigé le secret, & ne mene l'affaire avec tant de précipitation que par la crainte qu'elle a que quelque jalouse ne le lui enleve... Aussi c'est ma faute, si dans les commencemens j'avois eus pour lui les mêmes égards que j'ai eu pour les autres, si par une bizarerie

étrange & contraire à ce que je sentois pour lui, je n'avois pas eu des airs de hauteur mal placez, il ne m'auroit pas quittée, il n'auroit point pris d'engagement ailleurs.... Arlequin, tu étois toute à l'heure avec lui, te parloit-il de moi? Que disoit-il? Etoit-il bien fâché! A-t'il senti ce que je lui ait dit!

ARLEQUIN.

Je ne sçais pas s'il l'a senti, mais il me semble qu'en parlant entre ses dents il a marmoté qu'il ne s'en soucioit pas.

SILVIA.

Oüi, je dévisagerois à belles mains, dans la colere où je suis, un homme comme celui-là, qui de propos délibéré vient tromper une fille, qui ne pense point à lui, & lui jure par des sermens execrables qu'il l'adore. Oh je veux le dire à la Baronne.

COLOMBINE.

Mais Mademoiselle je fais une reflexion.

SILVIA.

Et quelle est-elle cette belle réflexion!

COLOMBINE.

Si ce mariage étoit fait ou prêt à faire, M. Lelio, qui est si maître de lui-même, aulieu de venir dans ces bois réver & perdre son tems, n'auroit-il pas

la politique de l'employer auprès de Madame la Baronne, quand bien même il ne l'aimeroit pas ? Je jurerois moi que se repentant, & peut-être au desespoir de l'engagement qu'il est prêt de prendre avec elle, il n'est venu ici que pour sonder vos derniers sentimens à son égard, voir comment vous le recevriez, & de dépit finir avec elle. *A Arlequin.* Mais toi, butord, qui demeure avec eux, qui voit tout ce qu'ils font, tu ne sçaurois nous dire au juste ce qui en est ?

ARLEQUIN.

Moi ! je ne me mêle point des affaires des Grands, & pour un mauvais quarré de papier auquel j'ai touché par hazard, tu as vû que peu s'en est fallu qu'il ne m'en ait coûté la vie ; mais puisque tu es si habile, que ne lui demandes-tu ?

SILVIA.

Oh je ne veux pas qu'elle lui parle, il s'imagineroit peut-être que je me repens de ce que je lui ai dit, & je serois au desespoir qu'il me soupçonnât de la moindre foiblesse.

ARLEQUIN.

Si Mademoiselle n'étoit pas ici, je dirois bien quelque chose à Colombine,

mais il m'a défendu de parler devant elle.

SILVIA.

Va mon pauvre Arlequin tu peux parler sans crainte, tu sçais bien que nous ne nous verrons plus.

ARLEQUIN.

Oüi; l'on m'en avoit dit tantôt de même au sujet de la lettre, vous la lui avez cependant bien proprement jetté à la tête, de peur qu'il ne la vît.

SILVIA *donnant de l'argent à Arlequin.*

Tiens, voilà ce que je te donne, & sois certain de mon secret,

ARLEQUIN.

Hé bien, il m'a ordonné de dire à Colombine de faire enforte de se dérober d'auprès de vous pour lui venir parler, parce qu'il veut sçavoir quelque chose qu'il ne m'a pas dit.

SILVIA.

Colombine, je m'en vais, restez-ici, je vous donne la permission de lui parler; écoutez-bien tout ce qu'il vous dira, voyez en quel état est son mariage; n'allez pas me compromettre au moins; examinez bien si il y a encore moyen de le rompre.

## SCENE IX.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

COLOMBINE.

DOnne-moi tout à l'heure cet argent à garder.

ARLEQUIN.

Ne le garderai-je pas bien moi-même ?

COLOMBINE.

Non, les femmes sont faites pour garder & dépenser l'argent, & les hommes pour le gagner ; & je prétends que cela soit ainsi, quand nous serons à notre menage.

ARLEQUIN.

Et tu prétends mal, car quoiqu'entre mari & femme il ne doive y avoir qu'une bourse, c'est à l'homme à l'avoir de son côté, & cela est constant suivant toutes les régles de la societé conjugale.

COLOMBINE.

Toutes les coquettes de Paris en auront menti avec moi, & tu ne sortiras pas d'ici que tu ne m'aye donné jusqu'au dernier sou ; & je le veux absolument, absolument.

ARLEQUIN.

Absolument, absolument tu ne l'auras pas.

COLOMBINE.

Et je l'aurai ou point de mariage.

ARLEQUIN.

Ah, tu le prends sur ce ton, & bien soit, point de mariage, pardi Monsieur vaut bien Madame.

COLOMBINE.

Voilà donc comme tu m'aimes? Les femmes sont bien sottes d'attacher leur amitié à ces animaux-là qui n'ont nulle complaisance pour elles, & ne les prennent que pour en faire leurs servantes; & moi je suis bien malheureuse d'avoir pris de l'attachement pour un aussi vilain petit merle.

ARLEQUIN.

Colombine, tu pleures, tu m'aimes donc bien!

COLOMBINE.

Que trop, petit ingrat.

ARLEQUIN.

O le bon petit caractere! quelle douceur! tiens, voilà mon argent, je te le donne, je ne sçaurois non plus tenir contre une femme qui pleure, que contre une bouteille de vin. As-tu eu grande peur tantôt, quand mon Maitre a

voulu me tuer avec son épée nuë !

COLOMBINE.

N'as-tu pas vû que j'ai accouru comme une effarée à ton secours.

ARLEQUIN.

Dame il ne s'en est pas fallu l'épaisseur de quatre doigts que tu n'aye été veuve avant que de tâter du mariage. Si tu voulois pour prévenir ce accident pendant que nous sommes seuls préluder un peu sur l'herbette, prendre des plaisirs poëtiques sur cette fougere, Colombine mon amoureuse......

COLOMBINE.

Allons paix ; je n'ai pas de temps à perdre. Ne vois-tu pas que ma Maitresse qui seche d'impatience de sçavoir ce que M. Lelio veut me dire, me fera le sabat, si je n'ai rien à lui répondre. Va t'en vîte le chercher.

ARLEQUIN.

Tu me donneras donc un petit baiser au retour ?

COLOMBINE.

Nous verrons, va toujours.

ARLEQUIN.

Je trouve du plaisir jusqu'à souffrir. *Il va jusqu'au bout du Théatre.* Je l'apperçois là-bas entre ses arbres. Monsieur, Monsieur .... Colombine je t'en prie,

viens-t'en voir comme il s'escrime tout seul.

COLOMBINE.

Il nous a apperçûs, & vient à nous.

ARLEQUIN.

Au moins qu'il ne t'échape pas de lui dire que j'ai parlé devant ta Maitresse.

COLOMBINE.

Je m'en donnerai bien de garde.

---

## SCENE X.

### ARLEQUIN, COLOMBINE, LELIO.

ARLEQUIN.

Monsieur, voilà Colombine.

LELIO.

Je la vois bien. Ma chere Colombine que j'avois d'impatience de te parler. *A Arlequin.* Retire-toi d'ici, & laisse-nous en liberté.

ARLEQUIN.

Monsieur, elle doit être ma femme.

LELIO.

Hé bien, nigaud, parce qu'elle doit être ta femme, il ne me sera pas per-

mis de lui parler en particulier; as-tu peur que je ne lui conte fleurette?

ARLEQUIN.

Vous ne seriez pas le premier qui fatigué des cruautez de sa Maitresse, ou ennuyé de ses faveurs, vous seriez vengé sur sa femme de chambre.

LELIO.

Elle n'est pas encore ta femme.

ARLEQUIN.

C'est à cause de cela même; peut-être que si elle l'étoit, je ferois comme bien d'autres, je n'y prendrois pas garde de si près.

LELIO.

Retire-toi, te dis-je, & point de replique.

---

## SCENE XI.

### COLOMBINE, LELIO.

LELIO.

MA pauvre Colombine, tu ne sçaurois croire combien je t'ai d'obligation de t'être ainsi dérobé d'auprès de ta Maitresse pour me venir parler.

COLOMBINE.

Ah Monſieur, vous m'en auriez bien davantage ſi vous ſçaviez les peines que j'ai eues à m'échaper, & les riſques auſquels je m'expoſe en vous venant trouver ici. Si ma Maitreſſe en avoit le moindre ſoupçon, je ſerois une fille perduë; non ſeulement elle m'a defendu de vous parler, mais même de prononcer votre nom devant elle.

LELIO.

Je la reconnois bien à ce langage; mais Colombine, je vois bien que quelque choſe que je faſſe, je ne la forcerai jamais à m'aimer, auſſi ai-je renoncé à toutes les prétentions que je pouvois avoir ſur ſon cœur, j'ai pris mon parti là-deſſus, voilà qui eſt fini, je n'y penſe plus. Il me reſte cependant encore une curioſité que je veux ſatisfaire en rompant pour toujours avec elle, & c'eſt pour cet effet que j'ai recours à toi. Tu étois préſente, lorſque ta Maitreſſe avec une fureur ſans égale, puiſqu'elle a dérangé ſa ſanté, m'a jetté ce papier à la tête; explique-moi un peu ce myſtere.

COLOMBINE.

Ce myſtere! il n'y en a point.

LELIO.

Il faut donc qu'elle ſoit devenuë folle

de m'avoir traité ainsi à propos de rien.

COLOMBINE.

Je vous admire, à propos de rien! Tenez, Monsieur, sans tant de paroles inutiles, vous voyez bien que nous devons être instruites par cette lettre du sujet qui vous a fait prendre la poste pour venir ici, & que nous n'ignorons pas que le mariage de la Baronne......

LELIO.

Hé bien Colombine.

COLOMBINE.

Laissez-moi dire, je vous prie, car on m'attend; & je n'ai pas de tems à perdre; ce mariage est-il fait, ou n'est-il pas fait!

LELIO.

Il n'est pas encore fait, mais indubitablement il se fera ce soir.

COLOMBINE.

Si ma Maitresse vous tient si fort au cœur, j'ai à vous signifier que pour vous racommoder il n'y a qu'un seul moyen........

LELIO.

Qui est!

COLOMBINE.

De le rompre.

LELIO.

De le rompre, & en suis-je le maî-

tre ! mais quand cela seroit en mon pouvoir, la proposition est honnête. Il ne manquoit aux offenses que l'on m'a déja faites que de me croire capable d'une pareille indignité ; *Silvia* veut apparemment me faire mériter tous les noms exécrables qu'elle m'a déja donnez.

COLOMBINE.

Sans tant de déclamations, déterminez-vous ; car on m'attend.

LELIO.

Je suis tout déterminé, & n'ai point l'ame assez noire pour commettre une pareille infamie ; & quelle raison a-t-elle pour me faire une semblable proposition !

COLOMBINE.

La raison est toute claire ; quand une femme aime un homme, elle ne veut pas qu'il se marie avec une autre.

LELIO.

Colombine, tu es une fille d'esprit, tu as voulu me ménager, je t'entends ; mes soupçons n'étoient que trop bien fondez ; le doute où j'étois de mon malheur, m'agitoit ; la certitude m'accable : elle aime, & Mario heureux sans le sçavoir, & sans se soucier de sa fortune, est cause de tous les mau-

vais traitemens qu'elle me fait, parcequ'elle s'magine que ce mariage ne se fait que par mon entremise. Ah je n'en puis plus!

COLOMBINE.

Mais vous extravaguez; quelle chimere vous mettez-vous dans la tête! quelle imagination!

---

## SCENE XII.

### SILVIA, PANTALON, LELIO, COLOMBINE.

PANTALON *à* SILVIA, *au fond du Théâtre.*

JE demande ce qu'une fille plantée comme un piquet sur un siege peut faire toute seule dans sa chambre pendant douze heures d'horloge que le jour dure! Oh puisque nous avons ici des promenades; je vous obligerai bien à faire de l'exercice. *A Lelio.* Je vous fais excuse, si j'ai tant tardé à vous rejoindre.

COLOMBINE *à part à* SILVIA.

Le mariage n'est pas encore fait, mais il n'apartient qu'à vous de détruire un ouvrage si avancé.

LELIO

LELIO à PANTALON.

Vous êtes tout excusé ; je sçais que les aprêts que vous faites pour Madame la Baronne....

PANTALON.

Mais elle tarde, & je suis d'avis que nous allions en nous promenant au devant d'elle.

LELIO.

Pardonnez-moi si je ne vous accompagne pas, une extrême lassitude ne me permet pas de profiter de l'honneur que vous me faites.

PANTALON.

Hé bien, je vous laisse, & je vous prie de faire compagnie à ma fille, pour l'empêcher de s'aller renfermer dans sa chambre, d'où l'on ne peut la retirer.

## SCENE XIII.

SILVIA, LELIO, COLOMBINE.

SILVIA.

MOn pere en vous priant de me faire compagnie, nous fait à tous deux également tort ; je vais troubler par ma présence vos douces rêveries, & ce n'est pas mon intention.

LELIO.

Mes douces rêveries ! Le ton railleur présentement ne vous convient pas plus qu'à moi. L'amour, si j'en crois Colombine, fait ici plus d'un malheureux ; il me seroit aisé de m'égayer à mon tour, la considération que j'ai pour vous m'en empêche ; tout ce que je puis faire, est de vous plaindre, je sens par moi-même combien il est douloureux de prendre du goût pour des personnes qui ne peuvent être à nous.

SILVIA.

Qui ne peuvent être à nous, traître ! ce n'étoit donc que pour me joüer !

LELIO.

Doucement, s'il vous plaît, ces termes ne me conviennent point. J'ai tout souffert, tant que je vous ai crû le cœur libre, & que ma passion a été soutenuë de quelque esperance ; à présent ma patience est à bout, & je suis las d'être la victime d'une mauvaise humeur dont je ne suis pas la cause. Je pourrois comme vous évaporer ma bile, vous traiter d'ingrate, mais dans l'état où sont les choses, le plus sage parti que nous ayons à prendre l'un & l'autre, est d'aller chacun de notre

côté tâcher d'oublier le sujet de nos peines.

SILVIA.

Ah doucement à votre tour, s'il vous plaît, j'ignore & je désavouë tout ce qu'un domestique sans cervele a pû vous faire entendre, & ne veux pas même d'explication à ce sujet.

LELIO.

Ma foi, vous faites fort bien, car elle ne feroit pas honneur à votre noble fierté; elle doit être un peu humiliée.

SILVIA.

L'indigne me faire une déclaration d'amour, dans le tems qu'il a un engagement avec la Baronne, & qu'il est prêt à l'épouser, juste Ciel!

LELIO.

Cela est vrai, mais vos beaux yeux tournez cent fois vers le Ciel ont beau lui demander raison de l'injustice de Mario, il n'en épousera pas moins la Baronne, & vous me permettrez de ne point exécuter la proposition que Colombine m'a faite de votre part.

SILVIA.

Monsieur, reprenez vos esprits, vous êtes si troublé que vous ne sçavez plus ce que vous dites. Vous substituez sans

y prendre garde, Monsieur Mario à votre place, vous parlez de son mariage avec la Baronne, & des propositions que Colombine vous a faites de ma part.

LELIO.

Oüi, Mademoiselle, dans deux heures au plûtard il l'épousera, je suis bien fâché que cela ne s'accorde pas avec le penchant que vous avez pour lui. J'étois une grande dupe.

SILVIA.

La récrimination est un peu grossiere ; moi, du penchant pour Monsieur Mario, à qui je n'ai pas parlé quatre fois en ma vie ! ah, ah, ah, ah !

LELIO.

Riez, riez, je ne vois pourtant pas qu'il y ait trop à rire pour vous ; & pourquoi donc Colombine vient-elle de votre part me proposer de mettre obstacle à son mariage, la voilà heureusement, qu'elle parle.

COLOMBINE.

Moi, Monsieur, je ne vous ai point parlé du mariage de Monsieur Mario, je vous ai parlé de votre mariage à vous ; ne confondons point, je vous prie.

LELIO.

Est-ce que je me marie moi avec la Baronne !

SILVIA.

Et qui donc!

LELIO.

Parbleu la lettre que vous m'avez tantôt jetté au visage, vous dit assez clairement que c'est Mario.

COLOMBINE.

Mademoiselle, je crois que nous nous sommes trompées.

SILVIA.

Ce que vous dites est-il bien vrai? j'ai peine à le croire.

LELIO.

Quels sermens faut-il faire?

SILVIA.

Que vous me soulagez! & que ne parliez-vous plûtôt, mon cher Lelio.

LELIO.

Belle Silvia, ouvrez enfin les yeux, & rendez-moi justice une fois en la vie.

SILVIA.

J'ai tort, j'en conviens, épargnez-moi la confusion de vous dire que je suis au desespoir de tous les traitemens que je vous ai fait, & si pour vous consoler du passé, il faut vous laisser croire que je ne vous trouve que trop aimable, je vous en laisse la liberté. Vous avez par vos airs de réserve donné lieu à tous mes caprices; si vous n'en connoissez pas la

cause, devinez-la, ce n'eſt point à une fille à la dire, & en ne diſant mot j'en dis peut-être trop. Le dépit de vous avoir perdu m'a confiné dans ces triſtes lieux, & fait renoncer à toutes mes connoiſſances; j'ai payé comme vous voïez bien cherement les dédains & les mépris que vous me reprochez.

---

## SCENE XIV.

LELIO *aux genoux de* SILVIA, SILVIA, PANTALON *au fond du Théatre.*

LELIO.

QUoi, belle Silvia, je ne les dois imputer qu'à une ſi belle cauſe; ſouffrez qu'à vos genoux je renouvelle un hommage que mon cœur en ſecret vous rend depuis long-temps, recevez les adorations de l'amant le plus tendre & le plus paſſionné......

PANTALON.

Prenez garde, Monſieur, vous êtes dans une attitude tout-à-fait contrainte & du ton dont vous parlez, vous courrez riſque de vous alterer la poitrine. Voilà donc Monſieur & Mademoiſelle

les raisons qui vous empêchent de vous promener ! Effectivement dans cette posture on ne peut pas faire beaucoup de chemin.

LELIO.

Puisque vous êtes informé de mes sentimens pour Mademoiselle votre fille, soyez-le de mes intentions ; vous connoissez ma naissance, mon bien, mes mœurs, je suis à elle si cela vous convient.

PANTALON.

Un pere est trop heureux quand il trouve à se défaire d'un pareil embarras, puisque vous la voulez pour femme, vous pouvez à ce prix rester à ses genoux tant qu'il vous plaira.

ARLEQUIN.

Voilà la compagnie qui arrive du côté du Jardin.

PANTALON.

Allons la joindre, & faisons deux mariages en même temps.

COLOMBINE.

Monsieur, il ne tiendra qu'à vous d'en faire trois, en me mariant avec Arlequin.

PANTALON.

J'en ferois quatre, s'il y avoit quelque Dame ici, qui voulût m'épouser.

ARLEQUIN.

Qui auroit jamais cru que le dédain fût une preuve d'amour.

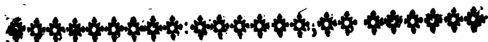
FIN.



*APPROBATION.*

J'Ai lû par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, une Comedie intitulée LE DEDAIN AFFECTÉ & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris ce 12 Avril 1725.

SECOUSSE.



*APPROBATION.*

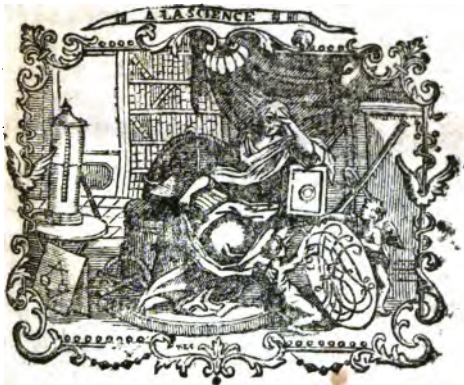
J'Ai lû par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux *le Nouveau Théâtre Italien*: j'ai examiné en particulier les différentes Pieces qui le composent, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. Fait à Paris ce 3 Novembre 1728.

DANCHET.

*NOUVEAU THEATRE ITALIEN.*

# LE FAUCON ET LES OYES DE BOCACE,

*COMEDIE EN TROIS ACTES,*
*Représentée pour la premiere fois par les Comediens Italiens Ordinaires du Roy, le sixiéme Février 1725.*




A PARIS,
Chez BRIASSON, rue saint Jacques, à la Science.

M. DCC. XXXI.
*Avec Approbation & Privilege du Roy.*



# *AVIS*

## AU LECTEUR.

*Monsieur De l'Isle a encore donné au Théâtre les Piéces suivantes, qui se vendent aussi dans la même Boutique.*

ARLEQUIN SAUVAGE, Comedie en trois Actes.

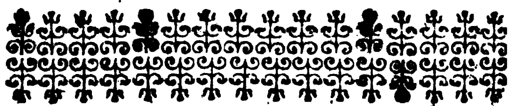
THIMON, le Misantrope, Comedie en trois Actes, avec un Prologue & un Divertissement.

*On trouve aussi chez le même Libraire,*

Le Recüeil genéral du Nouveau Théâtre Italien, sçavoir :

Le Nouveau Théâtre Italien, *ou* Recüeil des Comédies joüées par les Comédiens Italiens ordinaires du Roy, en 8. *Vol. in*-12.

Les Parodies avec les Airs gravez, 3. *Vol. in*-12.



# ACTEURS

## Du Prologue.

LA COMEDIE.

UN AUTEUR.



# PROLOGUE.

LA COMEDIE *entre fâchée.*



OU sont donc les Acteurs ? en verité cela est honteux ! est-il permis de faire attendre ainsi le Public ?

L'AUTEUR.

Je prens peut-être mal mon tems pour vous parler, Madame ?

LA COMEDIE.

Fort mal, Monsieur.

L'AUTEUR.

Je voudrois cependant bien vous dire un mot.

LA COMEDIE.

Dites.

L'AUTEUR.

Vous nous donnez aujourd'hui les Oyes & le Faucon de Bocace.

LA COMEDIE.

Oui, Monsieur: on ne vous vend pas chat en poche comme vous voyez, c'est pour éviter aux Critiques la peine de marquer les Imitations.

L'AUTEUR.

Je souhaite que la Piéce réussisse; mais à vous parler franchement, je ne le crois pas, ces sujets sont trop usés.

LA COMEDIE.

La chose en doit paroître meilleure si j'ai pu les traiter d'une maniere nouvelle.

L'AUTEUR.

J'en doute.

LA COMEDIE.

Venez-vous donc faire la critique de la Piece sans l'avoir vûe? cela ne me surprend pas, vous n'êtes pas le seul dans l'habitude de condamner les choses sans les connoître.

L'AUTEUR.

Je vous dis seulement ce que je pense du sujet.

LA COMEDIE.

Le sujet est beau & bon, toute la difficulté est de le bien traiter.

L'AUTEUR.

Bocace.

LA COMEDIE.

Eh bien! Bocace est l'Auteur des con-

tes du Faucon & des Oyes, tout le monde le sçait.

L'AUTEUR.

La Fontaine ?

LA COMEDIE.

La Fontaine les a mis en Vers françois avec de nouvelles graces, nous le sçavons.

L'AUTEUR.

La Comedie Françoise ?

LA COMEDIE.

La Comedie Françoise a joué le Faucon, & a donné les Oyes dans la Coupe enchantée. Prétendez-vous me l'aprendre ? je le sçai aussi bien que vous.

L'AUTEUR.

Je ne prétend rien vous aprendre.

LA COMEDIE.

Je sçai tout ce que vous pourriez me dire sur cela, je me suis approprié ces deux sujets dont j'en ai fait un tout nouveau à l'exemple de Terence qui a composé son Andrienne de deux sujets de Menandre.

L'AUTEUR.

Soit ; mais je crois que vous auriez mieux fait d'en choisir un nouveau.

LA COMEDIE.

Il n'est pas facile d'en trouver de nouveau ; mais quand même il y auroit un gé-

nie assez fécond pour en inventer tous les jours, vous trouveriez bientôt qu'il se copie lui-même. L'invention ne vous plaît que la premiere fois; dès qu'on la repete, elle vieillit pour vous, & vous trouveriez de l'imitation dans la seule idée d'inventer. Quoi qu'il en soit, je me suis joüée sur ces sujets très-connus, & déja traités par d'autres; mais je m'y joüe d'une maniere nouvelle : c'est tout ce que j'ai voulu faire, ne m'en demandez pas davantage.

L'AUTEUR.

Ce n'est pas assez pour plaire; je vous l'ai déja dit, je le repete, ce sont des sujets trop usés.

LA COMEDIE.

Que voulez-vous dire avec vos sujets usés ? Aprenez, Monsieur, qu'il n'y en a point de plus usés les uns que les autres, puisqu'on peut traiter celui qui l'a déja été d'une maniere nouvelle, & donner au nouveau, une forme connuë & usée.

L'AUTEUR.

Que voulez-vous dire ?

LA COMEDIE.

Je veux dire que l'on peut être [illegible] & imitateur [illegible] sujet tout nouveau, que l'on peut le traiter sans

invention, & que l'on peut au contraire être inventeur & original dans un sujet inventé & connu.

L'AUTEUR.

Pour original je vous le passe.

LA COMEDIE.

Et moi je ne vous passe pas votre mauvaise Critique : croïez-moi, Monsieur, allez voir la Piece, & aprés cela vous en direz votre sentiment.

L'AUTEUR.

J'y vais, Madame, & je m'attens sur votre parole d'y trouver bien des nouveautez : bonnes ou mauvaises je crois que cela sera beau ! ah, ah, ah.

LA COMEDIE.

Ne vous y attendez pas : peut-être le craignez-vous déja ? car je connois Messieurs les Auteurs. Mais vous pouvez vous rassurer, ce n'est qu'un jeu de sentiment & de naïveté dont je tâche d'amuser un moment le Public, sans prétendre lui donner une belle chose : ainsi, Monsieur, je vous l'abandonne, je serai trop contente de mon Ouvrage, si ce même Public y peut

vous en

meuter.



# *ACTEURS*

## De la Comedie.

FLAMINIA.

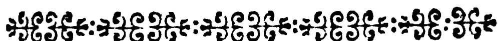
COLOMBINE, ſuivante de Flaminia.

SILVIA.

LELIO.

ARLEQUIN, Valet de Lelio.

PIERROT.



# ACTE PREMIER.

## SCENE PREMIERE.

### FLAMINIA, PIERROT, COLOMBINE.

FLAMINIA.

JE vous ſuis bien obligée mon ami, de tous les ſoins que vous vous donnez pour moi.

PIERROT.

Oh, Madame, vous vous moquez, je ſommes charmé de l'accident qui vous eſt arrivé, puiſqu'il nous procure l'honneur d'être honoré de votre preſence.

COLOMBINE.

Voila un compliment fort bien tourné!

PIERROT.

Quoique je ne ſoïons que de pauvres Bergers, j'avons pourtant le dicernement de connoître les perſonnes de merite comme vous.

FLAMINIA.

Vous êtes bien poli.

Voyez un peu comme le bonheur fait bian les choses ! j'habitions de l'autre côté de ces montagnes, & je sommes venus hier ici ; or vous comprenez bian, Madame, que si j'avions demeuré de l'autre côté, je n'aurions pas été ici pour vous rendre service.

FLAMINIA.

Je le comprens fort bién.

PIERROT.

Cela est clair comme le jour.

FLAMINIA.

Fort clair : mais dites-moi mon ami : Croïez-vous que nous puissions partir aujourd'hui ?

PIERROT.

La chose n'est pas possible.

FLAMINIA.

Nous allons donc passer une bonne nuit.

PIERROT.

Vous serez mal couchée, car nos cabannes ne sont guére commodes. J'avons àperçû dans ce voisinage une petite maison où vous auriez mieux été, mais tatigué alle est habitée par un Sauvage qui a failli à me manger : je l'y avons conté vôtre accident, & je l'ons prié de vous donner le couvert, en ly disant que vous le payeriez bian, mais morgué il s'est fâché

comme si je ly avions fait quelque grande injure, & s'est mis à jurer comme un chartier contre les femmes, en me disant que si j'approchions avec vous de chez ly, qu'il me casseroit les bras.

FLAMINIA.

Quelle sorte d'homme est-ce?

PIERROT.

Je n'en sçavons rien, ah, ah, ah. Il faut que je vous fasse rire : il a avec ly un jeune homme qui n'a jamais vû de femmes, & qui ne sçait pas qu'il y en ait jamais eu au monde. Il vous avoit vû de loin, & il est venu tout surpris le dire à son maître, ah, ah, ah, devinez pour qui il vous a pris?

FLAMINIA.

Eh pour qui?

PIERROT.

Pour des oiseaux, ah, ah, ah. Il a dit comme cela, ah mon maître les jolis oiseaux que je viens de voir! allons vîte chercher notre Faucon pour les prendre.

COLOMBINE.

En voilà bien d'un autre.

PIERROT.

Son maître qui a bian vû que c'étoit de vous de qui il vouloit parler, ly a dit que vous étiez des Oyes, ah, ah, ah.

FLAMINIA.

Voilà une chose singuliere.

PIERROT.

Comme ce jeune homme vouloit toûjours vous prendre, son maître ly a dit que vous étiez les plus mauvaises bêtes du monde, qu'il avoit aimé autrefois à vous chasser, mais qu'il s'y étoit ruiné, & qu'il se garderoit bian de s'y exposer encore; sur cela il a enfermé son garçon qui pleuroit, car margué il avoit grande envie d'avoir une de ces Oyes: il disoit qu'il en auroit soin, qu'il l'emmeneroit paître, & qu'il la caresseroit tant, qu'il l'aprivoiseroit; mais son maître ly a dit que vous étiez des animaux sauvages que l'on n'avoit jamais pû aprivoiser, & sur cela il m'a chassé.

FLAMINIA.

Voilà une avanture extraordinaire; je suis curieuse de l'aprofondir.

PIERROT.

Gardez-vous-en bian, vous n'y trouveriez pas votre compte, il est pis qu'un Ours.

COLOMBINE.

N'allons point chercher malheur, Madame, & tâchons de sortir de ces Forests le plûtôt que nous pourrons. Dites-moi

mon ami, pourrons-nous trouver quelqu'un dans ce voisinage pour racommoder notre voiture ?

PIERROT.

Ne vous en bouttez pas en peine, j'avons du bois, des bras & de l'esprit, avec cela je ferons votre affaire.

FLAMINIA.

Croyez-vous en pouvoir venir à bout ?

PIERROT.

Bon, ce n'est qu'une Cariole, & je racommodons bian une Cherette.

COLOMBINE.

Je crois que votre Chaise aura bon air en sortant de ses mains.

FLAMINIA.

Qu'importe, pourvû que nous puissions partir; faites-moi le plaisir, mon cher, d'y mettre incessamment la main ?

PIERROT.

Oh, tatigué il ne faut pas parler de ça de tout le jour.

FLAMINIA.

Pourquoi ?

PIERROT.

Parce que je sommes en fête, car vous sçaurez que j'ons, sous votre respect, une maîtresse que je voulons faire danser; je mettons aujourd'hui tout par écuelle, &

bian entendu que vous aurez votre part de la joie.

FLAMINIA.

Mais cela nous va bien reculer.

PIERROT.

Pas d'une heure ; quand je l'acommoderions à present, vous ne partiriez pas la nuit ; or nous danserons tout le jour, & je travaillerons toute la nuit, afin que vous puissiez partir de bon matin.

FLAMINIA.

Allons, il faut s'en consoler puisque nous ne pouvons mieux faire.

COLOMBINE.

Eh bien Madame, nous danserons.

PIERROT.

Morgué vous danserez tant que vous voudrez, j'ons un tambour & un pifre, qui ferions danser les piarres. Oh ! Madame, vous verrez ma Maîtresse, qui se nomme Silvia, c'est celle-là qui danse bian, elle est fringante comme un pinson ; dès que je la vis, j'en tombis tout subitement amoureux.

FLAMINIA.

Elle ne peut être qu'aimable, puisque vous l'avez choisie.

PIERROT.

Cela s'entend bian, je sommes grossiers, mais

mais j'ons le goût fin ; il y a cependant une chose qui me fâche.

FLAMINIA.

Eh ! quoi ?

PIERROT.

C'est qu'elle est un peu impertinante, tenez, elle ne me trouve point d'esprit, & morgué cela me pique, car je sçavons bian le contraire.

FLAMINIA.

Elle a tort.

COLOMBINE.

Assurément, car vous êtes un fort joli garçon.

PIERROT.

Cette fille-là a de l'esprit.

FLAMINIA.

Je crois que nous allons avoir la comédie.

PIERROT.

Ecoutez, Madame : tâchez de la guarir de son impartinance, en ly disant, comme il est vrai, que vous avez plus d'experience dans l'esprit qu'elle, & que vous sçavez bian que j'en ai.

FLAMINIA.

De bon cœur.

PIERROT.

Cela fera un bon effet, car voyez-vous alle vous croira à cause de vos biaux habits,

les filles ont de la vanité, & lorsqu'elle verra que je plais aux Gens de la Cour, elle m'aimera.

COLOMBINE.

Vous avez raison, laissez-nous faire seulement.

PIERROT.

Vous n'y perdrez rian, car j'allons faire tout ce que je pourrons pour vous bian régaler, j'allons itou dire à Silvia de vous venir faire compagnie.

FLAMINIA.

Allez mon ami? en attendant nous nous reposerons sous ces arbres.

PIERROT.

Ecoutez, Madame? si vous lui disiez sans faire semblant de rian, que vous me trouvez d'aussi bon air que si j'étions de la Cour, cela feroit bian, car je la connois, al'a la tête pleine de vent.

COLOMBINE.

Oüi oüi allez, nous dirons tout ce qu'il faudra dire?

PIERROT.

Je vous serai bian obligé : pardonnez à mon insuffisance, Madame.

FLAMINIA.

Adieu mon ami.

PIERROT,

Jusqu'au revoir. (*à part*) Tatigué que ces Gens de la Cour ont de l'esprit, & qu'ils sont honnêtes!

## SCENE II.

### FLAMINIA, COLOMBINE.

COLOMBINE.

VOus voilà en faveur, Madame, & ce n'est pas peu de chose d'être la confidente de Mr. Pierrot.

FLAMINIA.

C'est quelque chose dans ces bois; cette confidence m'y amusera, j'aime à me divertir de tout; la sagesse & la folie des hommes, leur esprit, leurs talens, & leur ridicule y contribuent tour à tour; toutes ces choses varient mes plaisirs, & donnent au tableau que je contemple dans la nature, les jours & les ombres qui lui sont nécessaires. Jugez de-là du plaisir que j'aurois de voir ce grand ennemi des femmes dont Pierrot nous a parlé? je t'avoüe que j'ai une curiosité extrême de sçavoir ce que c'est.

COLOMBINE.

C'est sans doute quelqu'un qui a été aussi maltraité de notre sexe, que vous avez traité Lelio; si cela est, je souhaiterois que sa satire & l'amour innocent de

ces Bergers, pût vous corriger de l'insensibilité dont vous faites vanité.

FLAMINIA.

J'en serois bien fâchée.

COLOMBINE.

Vous seriez donc fâchée d'être raisonnable ; car enfin la raison condamne tout ce que vous faites : vous êtes jeune, aimable, spirituelle, ce sont-là des fonds que la nature vous a donné pour les faire valoir, vous avez eû occasion de les bien placer chez Lelio, il vous adoroit, il est bien fait, il a du mérite, il étoit riche ; vous en falloit-il davantage ? cependant vous avez abusé de sa tendresse, vous avez détruit vous-même le bien que vos charmes vous avoient fait trouver, & par une conduite & des sentimens que l'on ne peut trop condamner, vous l'avez réduit à la misere & au désespoir ; il est disparu, tous ses amis & ceux qui l'ont connu, déplorent son malheur, vous seule êtes insensible à son sort.

FLAMINIA.

Je le plains comme les autres, mais après tout je ne dois pas me punir de ses erreurs. Suis-je la cause des folles dépenses qui ont causé sa ruine ?

COLOMBINE.

Eh qui donc? ne les a-t-il pas fait pour tâcher de vous plaire; si vous ne vouliez pas l'en récompenser, deviez-vous les souffrir?

FLAMINIA.

En verité Colombine, tu n'y penses pas de parler comme tu fais; rien n'est si naturel à une fille qui a des apas, que le plaisir de plaire, & de joüir de ce sentiment dans toute son étenduë: la magnificence de ses amans flatte sa vanité; les fautes que l'amour leur fait faire, marquent mieux le pouvoir de ses charmes; S'ils étoient plus sages, ils seroient moins amoureux; au surplus elle n'est point chargée du soin de leur conduite, & par consequent elle n'en peut être responsable, mais elle a interêt d'user de tout l'empire que ses attraits lui donnent sur les cœurs.

COLOMBINE.

Oüi, mais cet empire nous soumet à des devoirs que l'honneur & la reconnoissance exigent des cœurs bienfaits.

FLAMINIA.

Tu dis là de grands mots qui ne signifient rien; en quoi consiste l'honneur d'une fille, je te le demande? n'est-ce pas à se défendre des piéges de l'amour? dois-

elle avoir de la reconnoiſſance pour les ſentimens involontaires que ſes apas font naître dans ſes adorateurs ? leur ſera-t-elle obligée de l'empreſſement qu'ils ont de ſe ſatisfaire? & leur doit-elle tenir compte des ſacrifices qu'ils ne font qu'à leur propre interêt ? Pour moi je ne vois point d'ennemi plus à craindre que les amans de notre ſiécle, ils abuſent des ſentimens les plus tendres & des droits les plus ſacrés de la nature pour nous perdre ; j'ai vû ſur cela des choſes qui me font frémir : inſtruite par l'exemple d'autrui, je tâche de joüir du peu d'apas que le ciel m'a donné, ſans m'expoſer aux inconveniens qui ſuivent les engagemens ſérieux : heureuſement la nature m'a fait un cœur peu ſuſceptible, je lui en rends grace, puiſque mon temperament me fait éviter des piéges dont la ſeule raiſon ne pourroit peut-être pas me garantir.

COLOMBINE.

Je ne prens point le change, vous avez raiſon, & vous avez tort. Je conviens avec vous que les hommes ſont dangereux, & vous faites bien de vous en défier ; mais malgré la corruption du ſiécle, il eſt encore des cœurs bienfaits, qui méritent d'autres ſentimens. Lelio eſt de ce nom-

bre, & vous avez tort, mais très-tort de l'avoir traité comme vous avez fait.

FLAMINIA.

J'avoüe que Lelio est de tous les hommes que j'ai connu, celui qui m'a paru le plus estimable, & si j'avois été capable d'aimer quelqu'un, c'auroit été lui; la nature a ses caprices en nous formant: elle a fait Lelio tendre, elle m'a fait insensible, ce n'est ni la faute de Lelio, ni la mienne, je suis fâchée qu'il en soit la victime.

COLOMBINE.

Eh mort de ma vie, vous me feriez tourner la tête avec vos raisonnemens.

FLAMINIA.

Je crois que tu jures.

COLOMBINE.

Vous me feriez faire pire.

FLAMINIA,

Laissons-là tous ces discours inutiles, & ne songeons qu'à joüir le plus agréablement que nous pourrons du peu de tems que nous avons à rester dans cette solitude. Mais je vois une jeune personne, c'est apparemment Silvia.

## SCENE III.

FLAMINIA, COLOMBINE, SILVIA, ARLEQUIN.

FLAMINIA.

QU'avez-vous mon enfant, qu'est-ce qui vous a fait peur ?

SILVIA.

C'est un voleur qui me poursuit.

FLAMINIA.

Un voleur !

SILVIA.

Oüi, je venois vous joindre, car Pierrot m'avoit dit que vous étiez ici, j'ai rencontré un jeune homme qui me sifloit, & qui faisoit semblant de me flater, j'ai eû peur, j'ai fui, & il a couru après moi. Ah le voilà Madame !

ARLEQUIN.

Elle joint sa troupe, je veux les surprendre. *Il se glisse le long des arbres pour tâcher de les surprendre sans être vû.*

SILVIA.

Voyez, voyez Madame, il veut nous surprendre.

FLA-

FLAMINIA.

Ne craignez rien ; il nous sifle, & il semble qu'il ait peur de nous effaroucher, je gage que c'est ce jeune homme qui nous prend pour des Oyes, je veux m'en éclaircir. Aprochez mon ami.

ARLEQUIN.

Miséricorde ! des Oyes qui parlent !

*Arlequin épouvanté d'entendre parler des Oyes, se retire sur la pointe des pieds.*

FLAMINIA.

Où allez-vous ?

ARLEQUIN.

Je suis perdu, malheureux que je suis ! pourquoi n'ai-je pas suivi les conseils de mon Maître ?

COLOMBINE.

Il a peur tout de bon, amusez-le ? je vais le surprendre.

FLAMINIA.

Je serois au désespoir s'il m'échapoit : parlez lui ma fille, vous lui ferez moins de peur que nous.

SILVIA.

Je le veux bien. D'où vient que vous me poursuiviez il n'y a qu'un moment, & que vous me fuiez à présent ?

ARLEQUIN.

Je vous poursuivois, oh je tremble de

tout mon corps ! je n'ai pas la force de parler.

SILVIA.

Approchez, ne craignez rien ?

COLOMBINE *Le saisissant.*

Oüi venez mon ami, on ne vous fera point de mal ?

ARLEQUIN.

Ah ! pour le coup je suis perdu.

COLOMBINE.

N'ayez pas peur mon petit ami.

ARLEQUIN.

Petite, petite mamour, ne me faites point de mal, je ne voulois pas vous en faire.

COLOMBINE.

Et pourquoi donc poursuivez-vous cette petite ?

ARLEQUIN.

Parce que je la trouvois jolie, & je voulois la prendre pour l'aprivoiser.

SILVIA.

Sérieusement il me prenoit pour un oyseau.

FLAMINIA.

Très-sérieusement.

SILVIA.

Que cela est drôle, ah, ah, ah!

FLAMINIA *à Silvia.*

Careſſez-le, vous l'apprivoiſerez mieux que nous ?

SILVIA.

Puiſque vous ne me pourſuiviez que par amitié, je n'ai plus peur, venez avec nous. *Elle le flatte, Arlequin ne ſe ſent pas d'aiſe, & les regarde curieuſement.*

ARLEQUIN.

Qui ne croiroit pas que ces animaux-là ont de la raiſon ? qu'ils ſont aimables ! Ah les charmans oyſeaux ! mais comment diable ont-ils pû aprendre à parler ? cela me paſſe.

SILVIA.

Vous voulez ſans doute rire.

ARLEQUIN.

Je ne ris point ; n'ètes-vous pas une Oye ?

SILVIA.

Moi ?

ARLEQUIN.

Oüi vous.

SILVIA.

Ah, ah, ah, qu'il eſt innocent !

FLAMINIA.

Cette ſcene eſt originale, il faut que je m'en donne tout le plaiſir. Qui vous a donc dit que nous étions des Oyes ?

ARLEQUIN.

Mon Maître qui le sçait bien.

FLAMINIA.

Votre Maître est fou. Est-ce que des Oyes parlent ?

ARLEQUIN.

C'est ce qui m'étonne.

FLAMINIA.

Il vous a trompé mon enfant.

ARLEQUIN.

Je le crois ; mais si vous n'êtes pas des Oyes, quelles sortes d'oyseaux êtes-vous donc ?

FLAMINIA.

Nous ne sommes pas des oyseaux, nous sommes des femmes.

ARLEQUIN.

Des femmes ! qu'est-ce que cela ?

FLAMINIA.

Ce sont les compagnes des hommes ; les hommes & les femmes sont faits pour vivre ensemble, & pour s'aimer.

ARLEQUIN.

Je le crois, car je vous ai aimé d'abord que je vous ai vû : mais si vous êtes les compagnes des hommes, d'où vient que mon Maître n'en a point ?

FLAMINIA.

Je n'en sçai rien, mais je vous dis la

verité, nous avons soin des hommes, nous les aimons, c'est nous qui les faisons naître, & qui les élevons.

ARLEQUIN.

Oh non vous voulez me tromper.

FLAMINIA.

Pourquoi le croyez vous?

ARLEQUIN.

Parce que je sçai bien que les hommes ne naissent point.

FLAMINIA.

Et comment croyez-vous donc être venu au monde?

ARLEQUIN.

Moi je n'y suis point venu, j'y ai toûjours été.

COLOMBINE.

En voilà bien d'un autre.

SILVIA.

Ah qu'il est simple!

FLAMINIA.

Vous vous trompez mon ami, vous y êtes venu, & c'est une femme qui vous y a mis.

ARLEQUIN.

Cela ne peut pas être; car si j'étois venu au monde, je m'en souviendrois bien, apparemment je ne suis pas fou.

FLAMINIA.

Je vous dis la verité, il ne peut y avoir des hommes ſans femmes.

AREQUIN à *Sylvia*.

Elle ſe moque de moi.

SILVIA.

Non, ce qu'elle vous dit eſt vrai.

ARLEQUIN.

Si cela eſt ainſi, vous pouvez faire des hommes auſſi-bien que les autres, faites-en donc un pour me faire plaiſir, & après cela je vous croirai ?

COLOMBINE.

Voilà Silvia bien embaraſſée.

FLAMINIA.

Ecoutez mon ami, la nature n'a fait les hommes que pour les femmes, & ce n'eſt que pour plaire aux hommes, qu'elle a donné de la beauté aux femmes.

ARLEQUIN.

C'eſt donc pour cela qu'elle a fait cette petite ſi jolie ?

FLAMINIA.

Sàns doute.

ARLEQUIN.

Je lui en ſuis bien obligé; il faut avoüer que la nature a bien de l'eſprit, venez; car puiſqu'elle vous a faite belle pour me

plaire, je veux voir tout ce que vous avez de joli : qu'eſt-ce que cela ?

SILVIA.

Tout beau vous êtes bien hardi ; on ne touche pas là.

ARLEQUIN.

Pourquoi ? cela me fait plaiſir.

COLOMBINE.

Il n'eſt pas dégouté.

SILVIA.

Mais cela ne m'en fait pas à moi.

ARLEQUIN.

Vous avez tort ; puiſque toutes ces jolies choſes vous ſont données pour plaire, vous devez être bien aiſe du plaiſir qu'elles me font.

FLAMINIA.

La modeſtie ne veut pas que Silvia ſouffre ces libertés.

ARLEQUIN.

Eh de quoi ſe mêle la modeſtie ?

FLAMINIA.

Parlons d'autres choſes, car ſes queſtions à la fin nous embaraſſeroient. Quel homme eſt-ce que votre Maître ?

ARLEQUIN.

C'eſt un fort galant homme, quoi-

qu'ignorant, puisqu'il vous prenoit pour des Oyes.

FLAMINIA.

Comment le nommez-vous ?

ARLEQUIN.

M. Lelio.

FLAMINIA.

Lelio.

ARLEQUIN.

Oüi Lelio.

COLOMBINE.

Ah Madame, c'est votre amant !

FLAMINIA.

J'en suis toute émuë : y a-t'il long-tems que vous le connoissez ?

ARLEQUIN.

Depuis un an.

COLOMBINE.

C'est lui-même, voilà a peu près le temps qu'il est disparu.

ARLEQUIN.

Il vint loger chez un Hermite à qui j'étois, cet Hermite est mort, & je suis à M. Lelio depuis ce temps-là.

COLOMBINE.

Et cet Hermite, ni lui, ne vous ont jamais parlé de femmes ?

ARLEQUIN.

Non.

FLAMINIA.

Comment viviez-vous ici ?

ARLEQUIN.

De la chasse de notre Faucon, & des fruits de notre jardin ; M. Lelio le cultive & je lui aide.

COLOMBINE.

Le pauvre garçon ! cela me fend le cœur.

FLAMINIA.

J'en suis touchée. Que vous a-t-il dit de nous, quand vous lui en avez parlé ?

ARLEQUIN.

Pouf, il m'en a dit tant de mal, qu'il m'a fait peur, & je me serois allé cacher, sans l'amitié que j'ai pour vous.

COLOMBINE.

Il n'en a que trop de raison.

FLAMINIA.

Mais encore que vous a-t-il dit ?

ARLEQUIN.

Mille menteries. Il m'a dit que vous étiez les plus dangereux animaux de la nature, que vous lui aviez causé tous ses malheurs, & que j'étois perdu si je venois à vous connoître, que vous étiez faites pour la perte des hommes ; enfin que sçai-je, il m'a dit cent sotises de vous.

SILVIA.

Voilà un vilain homme.

ARLEQUIN.

Il eſt fou.

COLOMBINE.

Penſez-vous qu'il ait tort?

SILVIA.

Vous le connoiſſez donc?

FLAMINIA.

Oüi Silvia. Je t'avouë Colombine que ſon état me touche ſenſiblement, je pardonne à ſes malheurs la haine qu'il a pour moi, je veux le voir; tacher de ſoulager ſes peines, & de le conſoler.

COLOMBINE.

Vous ferez bien, je ſoûhaite que la pitié faſſe chez vous ce que l'amour n'a pû y faire.

FLAMINIA.

Je ſuis ſenſible à ſon état, je veux le voir, mais ſans être connue de lui; ce jeune homme m'en offre l'occaſion, il faut l'emmener avec nous, Lelio ne manquera pas de le venir chercher: je me déguiſerai en Berger, je l'entretiendrai ſous cet habit, & ſous prétexte de lui reprocher l'ignorance où il a laiſſé vivre ce jeune homme, je veux ſonder ſes ſentimens pour moi, & me juſtifier d'une

maniere adroite ; car je l'estime sincerement, & je t'avoue que je suis fâchée qu'il me haïsse.

COLOMBINE.

Aimez-le, Madame, il ne vous haïra plus.

FLAMINIA.

Je te l'ai dit mille fois, je ne puis l'aimer ; cependant il me fait pitié, & s'il veut se contenter de mon amitié, je tâcherai d'adoucir ses maux dont je suis la cause innocente.

COLOMBINE.

Voyez-le toûjours, vous entendrez des veritez qui ne vous plairont guéres ; mais il est bon que vous les sachiez, & je souhaite qu'elles puissent vous corriger.

FLAMINIA.

Ecoutez mon ami, voulez-vous venir avec nous ?

ARLEQUIN.

Oüi je ne veux plus vous quitter.

SILVIA.

Venez, nous rirons ensemble.

ARLEQUIN.

Allons, je vous suivrai par tout, je ne veux plus retourner avec mon maître ; je suis fâché qu'il m'ait caché jusqu'à présent qu'il y ait des femmes, je m'imagine

que vous me ferez bien plaisir, car j'en ai plus senti depuis que je vous connois, que je n'en avois eu de ma vie.

FLAMINIA.

Tant mieux, suivez-nous, allons songer à mon déguisement.

*Arlequin les suit avec des transports de joye.*



# ACTE SECOND.

## SCENE PREMIERE.

### PIERROT, ARLEQUIN.

PIERROT.

BON, voilà ce jeune innocent qui ne sçavoit pas qu'il y eut des femmes au monde, ah, ah, ah; je ne puis y penser sans rire, qu'alle bête ! mais morgué sa bétise a quelque chose de plaisant : c'est drôle de voir un homme qui aime les filles sans sçavoir à quoi elles sont propres. Je voulions m'en divartir ; car un Chasseur qui avoit de l'esprit, me disoit un jour, si je m'en souviens bian, qu'il y

avoit à profiter avec les bêtes, & il me disoit cela à propos de moi.

ARLEQUIN *se parlant à lui-même.*

Qu'est-ce donc que ces femmes ? elles me tiennent au cœur, & je ne sçai pas pourquoi : Je voudrois bien trouver quelqu'un qui me l'aprît. Bon, voici Pierrot qui caresse toûjours cette petite que j'aime mieux que les autres.

PIERROT.

Je gage que vous rêvez à ces Oyes que vous vouliez prendre tantôt.

ARLEQUIN.

Tu as raison, j'y pense malgré moi, & cela m'embarasse.

PIERROT.

Je le croyons bian ; ce sont de drôles d'oiseaux que ces oiseaux-là, n'est-ce pas ?

ARLEQUIN.

Je n'y comprens rien : toi qui les connois, aprens-moi ce que c'est.

PIERROT.

Oh tatigué vous m'en demandez trop ; comment faire pour vous bian expliquer ce que c'est qu'une femme : tenez, c'est une bonne chose quand le caprice ly prend d'être bonne, & mauvaise quand le caprice ly prend d'être mauvaise.

ARLEQUIN.

Mais encore, à quoi sont-elles propres ?

PIERROT.

A tout morgué : premierement alles sont propres à faire enrager les hommes depis le matin jusqu'au soir, pis à leur faire bian du plaisir, pi à leur être bian utiles, pi à leur être bian contraires, pi à les bian honorer, pi à les bian deshonorer, pi....

ARLEQUIN.

Eh ! comment veux-tu animal, que je puisse comprendre quelque chose à ce galimatias ?

PIERROT.

Cela est pourtant bian clair.

ARLEQUIN.

Oui fort clair ! laisse-là tous ces pis, je t'en prie, & dis-moi seulement ce que les hommes font des femmes ?

PIERROT.

Je vais vous dire le hic ; l'on s'en fait bian-aise.

ARLEQUIN.

Et comment fait-on pour s'en faire bien-aise ?

PIERROT *se mocquant de lui.*

Tatigué qu'il est bête, & que je le fe-

rions bian-aise si je ly allions expliquer la manigance de l'amour; mais non, il vaut mieux ly parler d'autre chose pour ly bian faire entendre cela. (*il hausse la voix*) On s'en fait bien aise camarade.

ARLEQUIN.

Est-ce que tu crois que je suis sourd?

PIERROT.

Non; mais comme vous avez l'entendement tant si peu épais, il est bon de crier fort, afin de se faire bian entendre. Or donc vous sçaurez que pour se faire bian-aise auprès d'une fille, il faut premierement la bian aimer, ensuite il faut s'en faire bian aimer, tant y a qu'après cela le reste va de ly-même.

ARLEQUIN.

Eh! comment fait-on pour se faire bien aimer?

PIERROT.

Morgué cela n'est pas facile à expliquer; pour le bian comprendre il faut d'abord sçavoir que l'amour est une chose où l'on ne comprend rian.

ARLEQUIN.

Me voila bien avancé.

PIERROT.

Oüi, car ce n'est pas le tout d'être bian & bian fait, ce n'est itout pas le tout d'être laid & mal fait, riche ou pauvre, d'a-

voir de l'esprit ou de n'être qu'un sot, avec tout cela on plaît & on déplaît, & je ne sçavons pas pourquoi.

ARLEQUIN.

Que veut dire tout cela?

PIERROT.

C'a veut dire clair comme le jour que l'amour est un caprice, & que je ne comprenons rian du tout à la maniere dont il patricote les hommes avec les femmes.

ARLEQUIN.

Je le crois; car pour moi je t'assure que je n'ai pas compris un mot de tout ce que tu m'as dit.

PIERROT.

J'ons eu pourtant bian de la peine pour vous donner avec esprit une explication claire de l'amour.

ARLEQUIN.

Tu nommes donc une explication claire celle où l'on n'entend rien?

PIERROT.

Sans doute; car j'expliquons ce que j'ons dans l'esprit qui est l'amour où je ne comprenons rian; ainsi pour que mon explication soit aussi claire que mon esprit, il faut que vous n'y compreniez rian itout.

ARLEQUIN.

Que le Diable t'emporte avec tes explications.

PIERROT.

Je sommes bian fâché que l'amour ne soit pas plus clair, afin de vous l'expliquer plus clairement : mais voici Silvia, j'alons ly faire l'amour en votre présence, peut-être que vous l'apprendrez mieux comme cela.

ARLEQUIN.

Voyons.

---

## SCENE II.

### PIERROT, SILVIA, ARLEQUIN.

PIERROT.

Bon jour Silvia.

SILVIA *fâchée*

Bon jour.

ARLEQUIN *à part à Pierrot.*

Cette mine refroignée qu'elle te fait, est-ce une marque d'amour?

PIERROT.

Non, ce n'est qu'un caprice.

ARLEQUIN.

Bon jour Silvia.

SILVIA.

Ah! bon jour Arlequin.

ARLEQUIN *bas à Pierrot.*

Cet air d'amitié est-il de l'amour ?

PIERROT.

Non, ce n'est qu'un caprice. Qu'as-tu Silvia, on diroit que tu es fâchée ?

SILVIA.

Je n'ai rien, laisse-moi.

ARLEQUIN.

Cela est-il tendre ?

PIERROT.

Morgué non : ce n'est qu'une fantaisie, mais je l'alons faire changer.

ARLEQUIN.

Qu'avez-vous Silvia, on diroit que vous êtes fâchée ?

SILVIA.

Moi, je serois bien fâchée de l'être contre vous.

ARLEQUIN *à Pierrot.*

Est-ce par un caprice qu'elle m'a dit cela ?

PIERROT.

Oüi, mais je ly en allons donner un autre. Ecoute Silvia, tu n'es qu'une capricieuse, un autre s'en fâcheroit, mais je t'aimons, & je ne voulons qu'en rire.

SILVIA.

Laisse-moi, tu me fatigues.

*Pierrot joue grossierement avec elle, elle le rebute; Arlequin l'imite, elle reçoit ses caresses avec douceur.*

PIERROT.

Morgué ce n'est que moi qui te fatigue; ce drôle là ne te fatigue pas.

*Il veut la baiser, elle lui donne un souflet. Arlequin qui l'imite dans tout ce qu'il fait la baise, & elle en rit.*

Cela n'est pas bian.

SILVIA *à Arlequin.*

Vous êtes bien hardi.

ARLEQUIN.

C'est que je vous fais l'amour; & que j'aprens à le faire de Pierrot.

SILVIA.

Vous apprenez à faire l'amour de Pierrot?

PIERROT.

Oüi, je sommes son maître.

ARLEQUIN.

Ce qu'il vous dit est vrai.

SILVIA.

Si vous voulez vous faire aimer, ne

prenez point de ses leçons.

ARLEQUIN.

Il faut bien que j'en prenne, car je ne sçai pas faire l'amour moi.

SILVIA.

Vous faites mieux l'amour que lui.

ARLEQUIN.

Moi ?

SILVIA.

Oüi vous.

PIERROT.

Morgué cela ne vaut rian.

ARLEQUIN.

Vois Pierrot je fais mieux l'amour que toi, ah, ah, ah.

PIERROT.

J'enrage : écoute Silvia tu me fâches ; quel plaisir prens-tu de me bouter en colere ?

SILVIA.

Laisse-moi en repos.

*Arlequin continue à la caresser, elle reçoit avec plaisir ses caresses qu'il fait remarquer à Pierrot.*

ARLEQUIN.

Vois vois Pierrot comme j'ai bien appris à faire l'amour, ah, ah, ah, vois, vois, vois, ah, ah, ah.

PIERROT *en colere.*

Morgué je voyons que je ne voyons rian qui me plaise.

SILVIA.

Je ne m'en soucie gueres, il est plus agréable que toi, & je l'aime mieux.

PIERROT.

Je ne sommes pourtant pas si ignorant.

SILVIA.

Je ne sçai qu'y faire; son ignorance est moins bête que ton sçavoir, & elle me plaît davantage.

ARLEQUIN.

Entens-tu Pierrot, elle m'aime mieux que toi, ah, ah, ah.

PIERROT.

A la parfin cela me boute de mauvaise himeur, & je me fâcherai tout de bon.

ARLEQUIN.

Eh pourquoi?

PIERROT.

Parce que je ne voulons pas que vous ly fassiez l'amour.

ARLEQUIN.

Pourquoi donc m'apprenois-tu à le faire?

PIERROT.

Ce n'étoit pas pour elle, & si vous continuez à me fâcher, je (*il le menace.*)

ARLEQUIN.

Eh !

PIERROT.

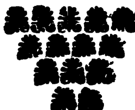
Tirez-vous d'ici pour votre profit ; car quand je sommes en colere, je sommes pis qu'un lyon. (*Il veut arracher Silvia à Arlequin.*

ARLEQUIN.

Attens je vais te payer de ton impertinence. (*Il le bat & l'oblige à prendre la fuite.*)

PIERROT.

Je m'en vais, mais tu le payeras ; cela est ridicule : morgué je ly ont donné là une belle leçon : je sommes la dupe de mon esprit & j'enrage. (*à Silvia qui rit.*) Tu ris, cela n'est pas bian, mais je t'en ferons repentir.



## SCENE III.

### ARLEQUIN, SILVIA.

ARLEQUIN.

PArdi voilà un grand belitre, il m'aprend à faire l'amour, & ensuite il se fâche parce que je l'ai bien appris.

SILVIA.

Il est insuportable, & vous avez bien fait de le chasser.

ARLEQUIN.

Je suis bien aise que vous m'aimiez mieux que lui, cela m'aidera à profiter de vos leçons, car ce n'est plus que de vous que je veux apprendre à faire l'amour.

SILVIA.

De moi?

ARLEQUIN.

Oui je sens que je profiterai bien si vous voulez m'instruire.

SILVIA.

Et comment voulez-vous que je puisse vous instruire?

ARLEQUIN.

Faites-moi l'amour, j'aprendrai comme

SILVIA.

Je n'en ſçai rien.

ARLEQUIN.

Ni moi non plus; nous voilà bien embarraſſés : comment pourons-nous le deviner? car pour moi je vous déclare que je n'en ſçai pas davantage.

SILVIA.

Ne parlons pas de cela.

ARLEQUIN.

Eh bien laiſſons-le là juſqu'à ce que nous l'ayons deviné : j'y penſerai tant que peut-être je l'attraperai à la fin. Mais voici mon Maître, celui qui me diſoit que vous étiez des Oyes.

SILVIA.

Celui-là?

ARLEQUIN.

Oui, il vouloit me faire croire que vous étiez des oiſeaux dangereux que l'on n'avoit jamais pû apprivoiſer : faites-moi bien des careſſes pour lui faire voir ſa ſotiſe. (*Ils ſe careſſent.*)

## SCENE IV.

### LELIO, SILVIA, ARLEQUIN

LELIO.

ARlequin m'eſt échapé, & je ne doute pas qu'il ne ſoit allé chercher ces femmes, il en avoit trop d'envie, elles étoient dans ces lieux à ce qu'il m'a dit. Juſtement, je ne me ſuis pas trompé : le voilà avec une Bergere, il me paroît qu'elle l'a déja apprivoiſé. Que fais-tu ici ?

ARLEQUIN.

Je cherche à me faire manger de cet Oye. Oh l'ignorant qui prend des femmes pour des oiſeaux, qui a peur du plus joli animal du monde & du plus doux ! voyez, voyez comme elle eſt méchante.

LELIO.

Ah pauvre malheureux, où es-tu tombé ?

ARLEQUIN.

Je ſuis fort bien tombé ; j'ai fait une une chaſſe, & ce petit Ortolan eſt bien dodu. (*Il joue avec elle.*)

LELIO.

Ces forests n'ont point de bêtes plus sauvages ni plus dangereuses.

SILVIA.

Je ne suis point une bête, & vous êtes plus sauvage que les bêtes dont vous parlez, de me traiter comme vous faites.

ARLEQUIN.

Elle a raison.

LELIO.

Allez ma mie, je n'ai rien à vous répondre: (*à Arlequin*) suis-moi.

ARLEQUIN.

Je ne veux pas.

LELIO.

Allons, M. le libertin, venez à la maison, je vous apprendrai si l'on me désobéit impunément. *Il le prend & l'entraîne de force.*

ARLEQUIN.

Je veux rester ici.

LELIO.

Marcheras-tu?

SILVIA.

Cela est bien vilain de prendre les gens de force: je vais appeller nos Bergers qui vous le feront bien rendre.

LELIO.

Allez trouver vos Compagnes, & laiss-

ſez ce jeune homme en repos, il n'eſt pas fait pour vous.

SILVIA.

Arlequin.

ARLEQUIN.

Silvia.

SILVIA.

Quoi, vous me quittez comme cela ?

ARLEQUIN.

J'en ſuis bien fâché, mais je ne ſuis pas le plus fort.

SILVIA.

Au ſecours, au ſecours, au voleur.

ARLEQUIN.

Oüi, criez bien fort.

---

## SCENE V.

FLAMINIA *déguiſée en Berger*, LELIO, ARLEQUIN, SILVIA.

FLAMINIA.

QU'eſt-ce que ce bruit-là, qu'avez-vous Silvia ?

SILVIA.

Ce vilain homme qui emmene Arlequin de force.

FLAMINIA.

Pourquoi lui faites-vous cette violence ?

LELIO.

Je n'ai point de compte à vous rendre.

FLAMINIA.

Ce jeune homme s'est retiré chez nous, & le droit d'hospitalité ne nous permet pas de vous l'abandonner sans sçavoir auparavant les droits que vous avez sur lui.

LELIO.

Ce sentiment est juste, & je veux bien y répondre. Ce jeune homme est à mon service, il s'étoit échapé, je le retrouve, & je le ramene.

FLAMINIA.

Ah, ah ! Vous êtes donc ce bon Maître qui l'a laissé dans une ignorance si profonde qu'il n'a pas même sçû jusqu'à ce jour qu'il y eut des femmes ?

ARLEQUIN.

Il a raison, & vous devriez en mourir de honte.

SILVIA.

Ah, le méchant Maître !

LELIO.

Oüi, c'est moi qui le lui ai caché par des vûës de sagesse qui vous sont inconnuës.

FLAMINIA.

Vous avez raison de dire qu'elles me sont inconnues ; j'ai crû jusqu'à présent que la nature étoit sage, & qu'il n'y avoit rien à reformer à l'ordre qu'elle a établi dans les choses ; mais je vois bien que vous êtes plus habile qu'elle : ah, ah, ah! je ne puis m'empêcher de rire du zéle qui vous oblige à priver ce pauvre innocent des plus grandes douceurs de la vie.

ARLEQUIN.

Vous avez raison.

LELIO.

Vous parlez avec bien de l'esprit pour un Berger.

FLAMINIA.

Aussi ne l'ai-je pas toûjours été ; & tel que vous me voyez, je suis homme de condition.

LELIO.

Vous?

FLAMINIA.

Oüi, moi.

LELIO.

Vous me surprenez ; mais si ce que vous me dites est vrai, par quelle avanture ou par quel caprice avez-vous choisi ce genre de vie?

FLAMINIA.

Un amour malheureux m'y a réduit.

LELIO.

Un amour malheureux dites vous? cette circonstance excite ma curiosité, peut-on sçavoir comment cela est arrivé?

FLAMINIA.

Je vous le dirai de bon cœur, si la chose peut vous faire plaisir.

LELIO.

Je vous en serai obligé.

*L'attention de Lelio pour ce que va dire Flaminia, l'empêche de voir les mouvemens d'Arlequin; Silvia en profite, elle fait signe à Arlequin qui se sauve avec elle sans être apperçu.*

FLAMINIA.

J'ai aimé une jeune personne aimable, mais qui n'étoit point faite pour aimer; si j'avois eu moins de prévention & d'aveuglement, j'aurois connu l'inutilité de mes soins, & l'insensibilité naturelle de son cœur; nous aimons à nous séduire nous-mêmes dans les choses que nous désirons avec ardeur. J'ai crû pouvoir la détermi-ner par ma magnificence; je n'ai rien é-pargné pour cela, mais l'on ne va pas loin du train que j'allois: j'ai eu bien-tôt con-sumé ma fortune; me voyant sans ressour-

ce, j'ai voulu faire expliquer mon amante, mais Dieu que je me suis trompé! elle m'a déclaré que je ne devois rien esperer d'elle, qu'elle vouloit conserver jusqu'à la fin son cœur & sa liberté; jugez de mon désespoir, je m'y suis abandonné, j'ai quitté la partie, & ne pouvant plus subsister dans le monde, je me suis refugié dans ces bois, où sous un nom inconnu, je me suis fait Berger: voilà, Monsieur mon histoire en peu de mots.

LELIO.

Cela est plaisant! vous venez de faire la mienne en faisant la votre. J'ai aimé comme vous la plus ingrate des femmes; comme vous je me suis ruiné, & le désespoir m'a conduit comme vous dans ces forests où je ne subsiste que de la chasse.

FLAMINIA.

J'admire le rapport de nos destinées & de nos erreurs; convenez, Monsieur, que nous avons été bien fous, & que si nous sommes malheureux, ce n'est que par notre faute.

LELIO.

Vous avez raison: il faut être fou pour s'attacher aux femmes; elles ne sont dignes que de mépris.

FLAMINIA.

Elles ont leurs défauts, comme nous avons les nôtres, & tout bien examiné, je trouve qu'elles valent bien les hommes.

LELIO.

Pouvez-vous dire cela?

FLAMINIA.

Pourquoi ne le dirois-je pas? les vertus & les foiblesses leur sont distribuées à peu près comme à nous. Est-ce plus leur faute que la nôtre, si malheureusement pour l'humanité la dose des foiblesses est toûjours la plus forte?

LELIO.

Non; mais l'experience nous apprend qu'une femme n'est qu'un composé de foiblesses: si c'est la faute de la nature, on doit se défier d'un Etre qu'elle a formé dans sa mauvaise humeur.

FLAMINIA.

Malgré votre chagrin, vous ne pouvez disconvenir que leur commerce est aimable & utile.

LELIO.

Il est séducteur.

FLAMINIA.

Il façonne les hommes.

LELIO.

Il en fait des colifichets, ou des fous comme vous & moi.

FLAMINIA.

Je vois bien que vous êtes trop piqué pour leur rendre justice.

LELIO.

Flaminia m'a appris à la rendre à son sexe, c'est le nom de la personne que j'ai aimée ; la nature l'a partagée de tous les défauts du cœur, & pour la rendre plus dangereuse, elle les a cachez chez elle sous toutes les graces du corps & de l'esprit.

FLAMINIA.

Mais encore quel est son crime ?

LELIO.

L'ingratitude la plus noire ; je l'ai aimée de l'amour le plus sincere, j'ai tout sacrifié pour elle, & j'ai toûjours trouvé un cœur insensible que rien n'a pu toucher.

FLAMINIA.

Ne confondons point l'amour & la reconnoissance, ce sont des choses bien différentes ; la reconnoissance est un devoir sur lequel les passions ne doivent point influer ; l'amour au contraire est une passion qui ne dépend pas de nous de faire

naître, & nous n'en devons qu'à ceux qui nous en ont donné ; ainsi Flaminia peut être reconnoissante sans avoir de l'amour.

LELIO.

Mais vous qui faites de si sçavantes analises des sentimens, jugez-vous sur ces régles, de ceux de votre amante?

FLAMINIA.

Oui : la passion que j'ai eu pour elle ne m'a pas ébloui jusqu'au point de m'empêcher de lui rendre justice ; la liberté est le premier de nos biens, elle a sçû défendre la sienne contre tous les efforts que mon amour a fait pour la lui ravir, ainsi elle a été plus forte & plus sage que moi, j'en juge par tous les maux que cette malheureuse passion m'a causés.

LELIO.

Cela est fort plaisant! j'avois crû sotement qu'elle avoit tort de vous avoir si maltraité ; mais vous éclairez ma raison, & quant à vos lumieres, j'aprouve autant sa conduite que je la condamnois.

FLAMINIA.

Elle m'a été contraire ; mais dans le fond je ne la trouve pas si condamnable.

LELIO.

Au contraire elle est très-louable ; je

conçois même que vous devez lui sçavoir bon gré de la misere où elle vous a réduit : le monde & ses plaisirs pouvoient vous corrompre ; la bonne chere alterer votre santé ; trop de commoditez, vous plonger dans le luxe & la molesse : ces choses & mille autres inconvéniens qui naissent des richesses, pouvoient vous nuire, mais cette bonne & sage amie y a mis bon ordre.

FLAMINIA.

Votre ironie est ici assez mal placée ; qu'est-ce que mes erreurs ont de commun avec la personne que j'ai aimé ? doit-elle être responsable de mes fautes où elle n'a jamais eu de part ? tout ce qui lui en revient, c'est le chagrin de voir les malheurs où ma conduite m'a plongé, & de sçavoir qu'elle en est la cause innocente.

LELIO.

Ainsi vous êtes fort content d'elle ?

FLAMINIA.

J'aurois voulu de la tendresse, je ne pouvois être heureux sans cela, mais son cœur n'y étoit pas propre ; c'est ma faute de m'être obstiné dans un amour qui ne pouvoit que me rendre malheureux.

LELIO.

J'admire votre flegme ! il m'impatiente ; mais malgré cela je vous trouve heureux d'avoir pu renoncer aux femmes sans conserver pour elles ni desir ni ressentiment, vous en êtes plus tranquille.

FLAMINIA.

Qui vous a dit que j'ai renoncé aux femmes ? j'en serois bien fâché, j'aime trop à jouir de la vie.

LELIO.

Quoi ! vous vous y jouez encore ?

FLAMINIA.

Sans doute, mais c'est en homme sensé ; je n'ai plus de ces passions effrenées qui font dépendre toute notre felicité d'un seul objet ; je suis à present aussi coquet & volage que j'étois autrefois constant ; je vais de belle en belle, & je ne m'arrête aux plus aimables qu'autant qu'il le faut pour m'amuser.

LELIO.

Eh de grace, dites-moi avec qui vous excercez ces nouveaux talens dans ces deserts ?

FLAMINIA.

Avec de jeunes Bergeres ; elles ont moins de grace que les femmes du mon-

de, mais elles ont plus de naturel, cela m'aide à dissiper mes ennuis : si vous m'en voulez croire vous suivrez mon exemple.

LELIO.

Moi ?

FLAMINIA.

Oüi vous.

LELIO.

J'irois dans ces bois faire le coquet avec de jeunes Bergeres ?

FLAMINIA.

Sans doute.

LELIO.

Il me faudroit bien aussi aprendre à jouer du chalumeau & à faire des Eglogues à l'exemple de ces premiers hommes que la Grece nous vante, qui ne s'occupant que du soin de leurs troupeaux, faisoient retentir les forêts & échos de la Sicile de leurs amours & de leurs chansons champêtres.

FLAMINIA.

Pourquoi non ?

LELIO.

Ah, ah, ah, je vous admire !

FLAMINIA.

Ecoutez : Le conseil que je vous donne n'est pas si mauvais, l'amour est encore ca-

ché dans le fond de votre cœur ſous des traits qui vous le font méconnoître, & c'eſt lui-même qui vous tourmente ſous une forme nouvelle; ſi vous le voulez bannir, cherchez comme moi quelqu'autre amuſement, c'eſt le ſeul moyen de vous guérir & d'adoucir vos peines.

LELIO.

Je vous ſuis bien obligé de l'avis; ſi c'eſt l'amour qui regne encore dans mon cœur, je ſuis vengé de lui & de Flaminia, puiſque leurs idées qui m'étoient autrefois ſi cheres, ne m'inſpirent que de l'horreur & du mépris; adieu Monſieur, je vous laiſſe entretenir les échos de ces bois de vos tendres ſentimens, je vais jouir en ſecret de la belle découverte que vous m'avez fait faire, & offrir ma haine pour Flaminia ſur le noir autel de l'amour hideux, qui, ſelon vous, regne encore dans mon ame. Arlequin, Arlequin . . . . il m'eſt échapé.

FLAMINIA.

Ecoutez, Monſieur.

LELIO.

Je n'ai pas le temps, ces idées m'ennuyent & me fatiguent. Adieu, je cours chercher mon valet,

Voilà

FLAMINIA *seule.*

Voilà donc cet amant que j'ai vû si tendre & si soumis, qui juroit de m'aimer éternellement ? ce parjure n'a donc aujourd'hui que de la haine & du mépris pour moi? J'en suis dans une confusion & une colere que j'ai peine à retenir.

---

## SCENE VI.

FLAMINIA, COLOMBINE.

FLAMINIA.

AH Colombine, tu me vois outrée, Lelio, l'injuste Lelio!

COLOMBINE.

Je viens de l'apercevoir qui emmene Arlequin, il m'a paru furieux.

FLAMINIA.

Tu le détesterois si tu avois entendu notre conversation, il m'a accablé d'oprobres, dans le tems que touchée de son état je cherchois à le soulager, & que je m'abaissois jusqu'à vouloir me justifier auprès de lui.

COLOMBINE.

Je l'avois prévû.

FLAMINIA.

Je t'avouë que je suis piquée au vif, je veux m'en venger.

COLOMBINE.

Vous venger Madame ! & dequoi ?

FLAMINIA.

De la haine qu'il a pour moi : il est plaisant, par où l'ai-je meritée cette haine ?

COLOMBINE.

Vous l'avez meritée par votre insensibilité.

FLAMINIA.

Il est vrai que je n'ai jamais eu d'amour pour lui, mais je ne l'ai jamais haï.

COLOMBINE *à part.*

Bon, elle est piquée : voilà le caractere des femmes, les mépris de Lelio feront ce que son amour n'a pu faire: profitons de ce moment. *haut*; Lelio n'est pas si condamnable que vous le croyez, les circonstances qui ont suivi ces dédains ne le justifient que trop ; tout ce qui m'étonne, c'est que vous soïez si sensible à la haine qu'il vous marque : est ce que dans le fond son amour vous flattoit ?

FLAMINIA.

Non, mais sa haine me choque.

COLOMBINE.

Eh pourquoi ? à votre place j'en serois

bien aise : vous ne l'aimez pas , vous ne voulez pas l'aimer, vous avez cependant pitié de ses malheurs, ce sentiment est pénible pour vous ; sa haine vous en délivre, & cela vous doit tranquiliser.

FLAMINIA.

Je sens ta malice, mais je n'en suis pas la dupe. Je verrois avec plaisir l'indifférence de Lelio, & j'ai toûjours fait ce que j'ai pu pour le ramener à ce point, mais sa haine & ses mépris dont il ose se vanter hautement m'offensent avec raison, parce que je ne les ai pas merités ; c'est un ingrat & un homme injuste qui me doit d'autres sentimens.

COLOMBINE.

Vous avez raison Madame, & Lelio pousse les choses trop loin.

FLAMINIA.

Je veux l'en faire repentir.

COLOMBINE.

Helas n'est-il pas assez malheureux !

FLAMINIA.

Il l'est trop, mais cela ne me satisfait pas.

COLOMBINE.

Que vous faut-il donc ?

FLAMINIA.

Qu'il m'aime encore, & que je le voye

à mes pieds, desavoüer tout ce qu'il m'a dit.

COLOMBINE.

J'en doute ?

FLAMINIA.

Et moi je n'en doute pas. Je veux lui faire voir qu'il n'est pas facile de sortir de mes fers lorsqu'on y est une fois entré : viens m'habiller. Je vais envoyer Pierrot pour lui apprendre que je suis ici, & que je veux le voir.

COLOMBINE.

Vous avez raison, oüi Madame, il faut punir ces cœurs rebelles qui croïent pouvoir impunément s'échapper de nos chaînes, ils sont bien plaisans ma foi !

FLAMINIA.

Suis-moi.

COLOMBINE *seule.*

Voilà qui va à merveille, & si je ne me trompe, l'amour fera le dénouement de cette avanture.





# ACTE TROISIE'ME.

## SCENE PREMIERE.

LELIO, ARLEQUIN.

LELIO.

TE voilà bien réveur, qu'as-tu ?

ARLEQUIN.

Je suis fâché contre vous.

LELIO.

Et pourquoi ?

ARLEQUIN.

Parce que vous me retenez ici malgré moi, & que j'y m'y ennuïe.

LELIO.

Tu ne t'y ennuïois pas autrefois.

ARLEQUIN.

J'étois un ignorant alors, je croïois qu'il n'y avoit rien qui valût mieux que la chasse & vous ; mais depuis que j'ai vû des femmes je .... eh, eh (*il pleure.*)

LELIO.

Tu éprouves les peines que je voulois

t'éviter, juge par ce que tu souffres, combien les femmes sont dangereuses.

ARLEQUIN.

Vous me disiez tantôt que c'étoit des Oyes, à present vous voulez me persuader qu'elles sont cause du chagrin que j'ai de ne les pas voir, tandis que c'est vous seul qui m'en empêchez ; allez, je ne vous croirai plus.

LELIO.

Cependant tu n'as jamais eu un si grand besoin de mes conseils.

ARLEQUIN.

Je vous en quitte de bon cœur, je n'ai besoin que de Silvia.

LELIO.

Mais que lui trouves-tu de si agreable?

ARLEQUIN.

Tout : elle ne peut remuer le bout de son pied sans me faire plaisir ; si elle rit, elle répand la joïe dans mon ame, elle me charme même quand elle fait la mine à Pierrot.

LELIO.

Et si elle rioit à Pierrot, & qu'elle te fit la mine, la trouverois-tu bien aimable?

ARLEQUIN.

Elle m'aime trop pour cela.

LELIO.

Qu'en sçais-tu?

ARLEQUIN.

Je le sçai parce qu'elle me l'a dit.

LELIO.

Ne t'y fie pas, les femmes ne disent jamais ce qu'elles pensent.

ARLEQUIN.

Silvia dit la verité, je le sçai bien moi.

LELIO.

Quel est ton garant?

ARLEQUIN.

Sa petite bouche qui est trop charmante pour faire une trahison.

LELIO.

Eh pauvre innocent!

ARLEQUIN.

Je ne suis pas si innocent que vous le croïez; j'ai apris à Silvia à faire l'amour que je ne connoissois pas, & mes leçons lui ont fait plaisir.

LELIO.

Que veut-il donc dire? Tu as donné des leçons d'amour à Silvia?

ARLEQUIN.

Oüi, & les plus jolies du monde: vous en auriez été charmé: je faisois comme cela & puis comme cela; je l'embrassois, elle me donnoit de petits souflets qui me

faisoient un plaisir charmant, en sorte que pour l'obliger à continuer je joüois toûjours plus fort., & ensuite ah, ah, ah.

LELIO.

Eh bien ensuite.

ARLEQUIN.

Ensuite je la baisois, & cela me faisoit le plus grand plaisir du monde.

LELIO.

Fort bien : à ce que je vois tu es un grand maître.

ARLEQUIN.

Assurément : mais ce souvenir me rend encore plus triste.

LELIO.

Tâche de dissiper ces illusions qui ne sont que des pieges que tes passions te tendent pour te rendre malheureux.

ARLEQUIN.

J'aime mieux croire Silvia que vous, j'y trouve plus de plaisir.

LELIO.

Ecoute mon ami : je connois avant toi tout ce que les femmes ont d'aimable, mais c'est cela même qui les rend dangereuses; j'en ai fait une triste experience, & tel que tu me vois, j'ai aimé de l'amour le plus vif & le plus sincere qui fût jamais.

ARLEQUIN.

Ah, ah, vous avez auſſi fait l'amour ?

LELIO.

Oüi, pour mon malheur.

ARLEQUIN.

Et qui vous l'avoit apris ?

LELIO.

L'amour même; c'eſt-à-dire ce penchant naturel qui nous porte vers les femmes en general, & que la beauté, ou des nœuds ſecrets que nous ne connoiſſons point, déterminent vers un objet particulier.

ARLEQUIN.

Fort bien, c'eſt donc auſſi l'amour qui m'a inſtruit ?

LELIO.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Je lui en ſçai bon gré, il m'a apris là une fort jolie choſe.

LELIO.

Ah malheureux tu n'en connois pas le danger comme moi !

ARLEQUIN.

Mais encore quel mal vous a-t-il fait ?

LELIO.

Tous ceux qu'il pouvoit me faire.

ARLEQUIN.

Vous verrez que vous aurez apris à fai-

re l'amour auſſi ſotement que Pierrot, & que c'eſt pour cela que vous n'avez pas réüſſi.

LELIO.

Je ne puis m'empêcher d'en rire.

ARLEQUIN.

Voïons, comment faiſiez-vous ?

LELIO.

Je faiſois tout ce que pouvoit faire le plus tendre & le plus fidele de tous les amans ; fêtes, plaiſirs, petits ſoins, empreſſemens, careſſes, enfin je n'ai rien negligé pour me faire aimer, mais tout cela m'a été inutile.

ARLEQUIN.

Vous voyez donc bien qu'il faut que vous ayez fait les choſes de mauvaiſe grace : ſi vous les aviez fait comme moi, on vous auroit d'abord aimé.

LELIO.

Tu crois donc que je ſuis homme à faire les choſes de mauvaiſe grace ?

ARLEQUIN.

Oüi : car lorſque vous me donnez des ſoufflets, vous me faites mal & j'en pleure, ceux de Silvia au contraire me font plaiſir & j'en ris ; vous voyez donc bien que vous faites mal les choſes, car dans le fond ce ne ſont que des ſoufflets de part & d'autre.

LELIO.

Tu te laiſſe entraîner aux malheurs que je voulois t'éviter ; aprens par mon experience les dangers où tu t'expoſe. Je ſuis né avec beaucoup de bien, & je vivrois encore dans l'abondance ſans une femme qui m'a réduit dans le déplorable état où tu me vois.

ARLEQUIN.

Comment a-t-elle fait cela ?

LELIO.

En abuſant de tous les ſentimens de tendreſſe & de fidelité que j'avois pour elle.

ARLEQUIN.

C'étoit une méchante créature, & vous avez eu tort de l'aimer.

LELIO.

Elle étoit belle, & je me ſuis laiſſé ſéduire par ſes charmes ; mais j'ai bien apris à mes dépens que les graces que j'admirois en elle n'étoient que des dehors ſéducteurs, qui me cachoient un cœur plein d'ingratitude, & dont la cruauté formoit ſeule le caractere.

ARLEQUIN.

Pardi il falloit que vous euſſiez perdu l'eſprit pour aimer une ſi mechante femme : dites-moi un peu, comment avez-vous pu vous en défaire ?

LELIO.

La misere m'a tiré de ses chaînes.

ARLEQUIN.

C'est un assez vilain secours.

LELIO.

Après avoir consommé toute ma fortune, je me suis refugié dans ces bois chez l'hermite de qui je t'ai reçû ; tu vois la triste vie que j'y mene.

ARLEQUIN.

Je vous trouve encore bienheureux d'être sorti de ses mains. Vous faites fort bien de la haïr, comme je fais fort bien d'aimer Silvia qui est aussi bonne que celle-là est méchante ; je l'aime davantage depuis que je sçai qu'elle vaut mieux que les autres, car auparavant je croïois que toutes les femmes étoient également bonnes.

LELIO *à part.*

Me voilà bien avancé, n'ai-je pas bien employé ma Rhetorique ?

ARLEQUIN.

Oh, voici Pierrot, celui qui fait si sotement l'amour.



## SCENE II.

### LELIO, ARLEQUIN, PIERROT.

ARLEQUIN.

Où as-tu laissé Silvia ?

PIERROT.

Tatigué, comme vous avez l'apetit ouvert, je l'ons laissée dans nos cabanes qui se moque bien de vous. ( *à part* ) Je veux me venger.

ARLEQUIN.

Elle se moque de moi, dis-tu ?

PIERROT.

Assûrement : est-ce que vous avez été assez simple pour croire qu'alle vous aimoit ?

ARLEQUIN.

Sans doute, je l'ai cru, ne me l'a-t-elle pas dit devant toi ?

PIERROT.

Ah, ah, ah, que vous êtes innocent ! alle n'en faisoit semblant que pour rire & se moquer de votre bêtise, alle a dit comme cela, quand vous avez été parti, que ce garçon est bête ! il croit de bonne foi que je l'aimons, parce que comme je vou-

lions, disoit elle, me divartir de son innocence, je faisions semblant de le trouver aimable; afin de me mieux moquer de ly; sur cela toutes nos filles se sont mis à rire de vous, & je nous sommes divartis comme des Rois à vos dépens, ah, ah, ah!

ARLEQUIN.

Ecoute, si tu ne change de discours, je t'assomme.

PIERROT.

Si vous voulez que je vous trompions, comme Silvia, je le ferons volontiers, vous n'avez qu'à dire.

LELIO.

Il a raison. (*à part*) Ceci vient tout à propos, je veux en profiter pour tâcher de le désabuser des femmes.

ARLEQUIN.

Seroit-il possible que Silvia pût me trahir?

LELIO.

Tu le vois.

ARLEQUIN.

J'enrage: mais non, je ne puis le croire; c'est ce drôle qui invente cela pour se venger de ce que l'on m'aime mieux que lui.

PIERROT.

Je vous disons la verité, & vous le ver-

rez bian vous-même ; alle se moque tout ouvertement de vous ; alle me disoit tantôt : as-tu vû Pierrot, comme cet innocent croit bian faire l'amour ? py elle rioit comme une fole, disant comme cela, qu'alle n'avoit jamais vû une si grande bête.

LELIO.

Voilà qui est bien vilain à Silvia,

ARLEQUIN.

Je suis au desespoir, la scelerate ! C'étoit donc pour me trahir qu'elle faisoit semblant de m'aimer ?

PIERROT.

Sans doute, les femmes sont toûjours comme cela. (*à part*) Bon, voilà qui va bian.

ARLEQUIN.

Ah, la maudite espece !

LELIO.

Tu vois à present si j'avois tort, lorsque je te disois de te défier d'elle.

ARLEQUIN.

Oüi, mon cher maître, vous avez raison, je ne veux jamais aimer de femmes, & je les fuirai autant que vous ; je veux aller trouver Silvia & lui dire bien des injures pour me venger.

LELIO.

Garde-t'en bien, ce seroit lui donner occasion de te tromper encore; elle feroit semblant de t'aimer, pour continuer à te joüer & à se divertir de ta simplicité & de ta bonne foi.

PIERROT.

Morgué que vous connoissez bian les femmes, cela arriveroit comme vous le dites.

ARLEQUIN.

Que je suis malheureux! (*il pleure.*)

LELIO.

Console-toi, mon ami, tu es encore bien-heureux de la connoître avant que d'être engagé davantage, il t'en coûtera moins pour te guérir, & quelques jours d'absence effaceront tout cela de ton esprit.

ARLEQUIN.

Je me souviendrai toûjours d'elle malgré moi, car je sens que je ne puis m'empêcher d'y penser.

LELIO.

Cela te passera, je te le promets, tu n'as qu'à ne la plus voir.

ARLEQUIN.

Je veux la voir encore une fois pour lui dire que je la haïs, & que ce n'étoit que

pour me moquer d'elle que je faisois semblant de l'aimer.

LELIO.

Non, mon enfant, la fuite est le seul remede à ton mal,

PIERROT *à part*.

Bon, morgué voilà qui va bian. La balle chose que l'esprit ! Faisons à présent notre commission. *Haut*. Ce n'est pas le tout, Monsieur, je sommes ici pour faire une ambassade auprès de vous, la part d'une balle Dame qui vous connoît, & qui m'envoïe vous dire qu'alle vient souper avec vous.

LELIO.

Une Dame qui vient souper avec moi ! Et qui est-elle ?

PIERROT.

Alle se nomme Mademoiselle Flaminia, alle a apris d'Arlequin que vous étiez ici.

LELIO.

Juste Ciel, qu'entens-je !

ARLEQUIN.

Qu'avez-vous ?

LELIO.

Je ne sçai où j'en suis, mon cher Arlequin, Pierrot....

ARLEQUIN.

Qu'a-t-il fait ?

LELIO.

Il m'annonce la plus terrible nouvelle que je pouvois recevoir.

ARLEQUIN.

Ce coquin-la eſt fait aujourd'hui pour en donner de mauvaiſes. Ote-toi d'ici, meſſager de malheur.

PIERROT.

Je ne ſommes point un meſſager de malheur, & morgué ce n'eſt point une mauvaiſe nouvelle que d'annoncer une balle Dame.

ARLEQUIN.

Si ce n'eſt que cela, il n'y a pas de quoi ſe fâcher.

LELIO.

Cette Dame dont il parle eſt cette même femme dont j'étois amoureux, & qui a cauſé tous mes malheurs.

ARLEQUIN.

Miſericorde ! ſauvons-nous.

LELIO.

Je le devrois, mais je n'en ai pas la force.

ARLEQUIN.

Venez, je vous porterai.

LELIO.

Ote-toi de là.

PIERROT *à part.*

Quels diables de vartigaux !

LELIO.

Arlequin.

ARLEQUIN.

Monſieur.

LELIO.

Que lui donnerons-nous ? je n'ai rien.

ARLEQUIN.

Tant mieux.

LELIO.

Comment tant mieux ?

ARLEQUIN.

Sans doute ; puiſqu'elle eſt cauſe que vous n'avez plus rien, je ſerois charmé, ſi j'étois à votre place, de la faire mourir de faim pour me venger d'elle.

LELIO.

Que tu ſçais peu ce que c'eſt que d'aimer, lorſque tu parles comme tu fais.

ARLEQUIN.

Je le ſçai bien, mais je ne ſuis pas fou ; j'aimois Silvia, parce que je la croyois bonne ; à preſent que je ſçai qu'elle ne vaut rien, je ne lui donnerois pas cela.

LELIO.

Tu ne ſçais ce que tu dis, ſi elle paroiſſoit, tu changerois bien-tôt de langage.

ARLEQUIN.

Ah que non, je ne suis pas si sot, je voudrois qu'elle vînt, vous verriez; mais dites-moi un peu, tout le mal que vous m'avez dit de cette Flaminia, n'est-ce point par hazard un conte d'Oyes?

LELIO.

Tout ce que je t'en ai dit n'est que trop vrai.

ARLEQUIN.

Vous avez donc perdu l'esprit?

LELIO.

Tu as raison. Ciel comment me tirerai-je de cet embaras!

ARLEQUIN *à part.*

Ce pauvre homme me fait pitié. *Haut.* Ecoutez, il est bien facile de se tirer de ce pas; délogeons au plus vîte, & emportons notre Faucon.

LELIO.

Tu me fais venir une bonne pensée. Oüi . . .va prendre le Faucon,& toi Pierrot va vîte vers Flaminia, & dis-lui que je l'attens avec impatience.

PIERROT.

Je m'y en alons. (*à part*) Voilà bian du bruit pour rian.

## SCENE III.

### LELIO, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

AH, ah, ah, que j'aurai de plaisir quand elle viendra, & qu'elle trouvera les moineaux dénichez. Allons vîte ?

LELIO.

Oüi; va prendre le Faucon & tue-le ?

ARLEQUIN.

Eh !

LELIO.

Ne m'entens-tu pas ? je te dis de le tuer.

ARLEQUIN.

Pourquoi faire ?

LELIO.

Pour donner à souper à Flaminia, puisque je n'ai pas autre chose.

ARLEQUIN.

Eh fi donc, vous voulez rire ?

LELIO.

Je parle très-serieusement : fais ce que je te dis ?

ARLEQUIN.

Mais songez-vous bien que nous n'a-

vons que cet oiſeau pour nous aider à vivre, & que ſi nous le tuons, il faudra enſuite mourir de faim?

LELIO.

Qu'importe! la vie m'eſt à charge, je n'ai plus que ce ſacrifice à faire à Flaminia, il faut l'achever.

ARLEQUIN.

Si vous êtes las de vivre, je ne le ſuis pas moi; ſouvenez-vous bien de tous les maux que cette femme vous a faits, peut-être que cela vous mettra en colere, comme je m'y mets lorſque je penſe que Silvia ne faiſoit ſemblant de m'aimer que pour ſe moquer de moi.

LELIO.

Je ſuis trop foible.

ARLEQUIN.

Là mon petit maître, rappellez votre raiſon, & croïez votre pauvre Arlequin qui n'eſt pas ſi fou que vous.

LELIO.

Tout cela eſt inutile.

ARLEQUIN.

Que maudit ſoit les femmes! vous aviez bien raiſon de dire qu'elles ſont dangereuſes; malheureux que nous ſommes! pourquoi nous ont-elles découverts?

LELIO.

Tu en es la cause, c'est de toi que Flaminia a sçu que j'étois dans ces lieux : si tu avois suivi mes conseils, tu nous aurois évité tous ces chagrins.

ARLEQUIN *à part.*

Si j'ai fait la faute je la réparerai, le Faucon ne mourra point, je vais le prendre & me sauver avec jusqu'à ce que cette méchante femme s'en soit allée : mais je vois Silvia; bon, il me vient une bonne pensée qui pourra le rendre plus sage. *Haut.* Ecoutez mon maître, je ne pouvois rien comprendre à l'amour lorsque Pierrot me l'expliquoit, & je l'ai d'abord apris en le voïant faire : or, puisque vous ne pouvez aprendre à vous mettre en colere par ce que je vous dis, je vais me fâcher contre Silvia, peut-être l'aprendrez-vous mieux comme cela.

LELIO *à part.*

Il a plus de résolution que moi, j'en rougis.



## SCENE IV.

### SILVIA, ARLEQUIN, LELIO.

SILVIA.

BOnjour Arlequin; nous venons vous voir, & j'ai pris les devans pour avoir ce plaisir avant les autres.

*Arlequin détourne la tête d'un air de mépris, Silvia continue.*

Qu'avez-vous donc? d'où vient que vous me recevez si mal? est-ce que vous ne m'aimez plus?

ARLEQUIN.

Non, je ne vous ai jamais aimé, & je n'en faisois semblant que pour me moquer de vous.

SILVIA.

Comment vous me trahissiez donc?

ARLEQUIN.

J'en suis incapable; c'est vous qui me trahissiez, je n'en sçavois rien, & mon ignorance étoit la cause que je vous aimois de bonne foi; mais à present que je sçai que vous vous moquiez de moi, je veux aussi me moquer de vous pour me venger.

SILVIA.

SILVIA.

Arlequin.

ARLEQUIN.

Laissez-moi.

SILVIA.

C'est donc tout de bon ?

ARLEQUIN.

Comment, si c'est tout de bon ? ah je vous en assure ! je ne veux jamais entendre parler de vous.

SILVIA.

Ni moi de vous ; allez, vous êtes un ingrat qui ne meritez pas l'amitié que j'avois pour vous. (*elle pleure.*)

LELIO *à part.*

Il a plus de cœur que moi, j'en suis honteux.

ARLEQUIN.

Quoi Silvia vous pleurez !

LELIO.

Ahi.

SILVIA.

Oüi je pleure, il n'est pas permis de me traiter comme vous faites ; ne vous ayant jamais fait que des amitiez que vous ne meritiez pas.

ARLEQUIN.

Ecoutez Silvia, je ne me fâche pas pour vous faire pleurer, mais seulement

parce que vous vous êtes moquée de moi, & que cela m'a mis en colere.

LELIO *à part.*

Il se radoucit ... ma foi j'en suis bien aise.

SILVIA.

Qui vous a dit que je me suis moquée vous? cela n'est pas vrai.

ARLEQUIN.

Cependant Pierrot me l'a assuré, demandez-le à mon maître?

LELIO.

Oüi, Pierrot le lui a dit en ma presence.

SILVIA.

Pierrot est un menteur, il est fâché de ce que je vous aimois, & de ce que je ne l'aime pas, c'est pour cela qu'il vous fait ces contes.

ARLEQUIN.

Monsieur, je crois qu'elle a raison; croïez-vous qu'elle me trompe?

LELIO.

Non, je la crois de bonne foi. *à part.* Oh la plaisante chose que l'esprit humain, il n'y a qu'un moment que je faisois tous mes efforts pour les broüiller, & à present je tâche à les racommoder.

ARLEQUIN.

Puisque c'est Pierrot qui se moquoit de moi & non pas vous, je suis bien fâché de ce que je vous ai dit; faisons la paix.

SILVIA.

Vous ne le meritez guéres, mais je suis bonne, & je vous le pardonne.

ARLEQUIN.

Et moi aussi je vous pardonne. *Il se joue innocemment avec elle, elle y répond; pendant ce temps-là Lelio a les bras croisez en homme occupé des reflexions caustiques & plaisantes que sa situation & celle de ces jeunes gens lui font faire.*

LELIO *à part.*

J'admire le changement soudain qui s'est fait chez moi; grand Dieu que l'homme est foible! peut-on compter sur ses résolutions & sur ses jugemens?

ARLEQUIN.

Vous ne vous en irez pas si-tôt?

SILVIA.

Non, je souperai ici avec Mademoiselle Flaminia.

ARLEQUIN.

Quoi, vous venez souper ici?

SILVIA.

Oüi, n'en êtes-vous pas bien aise?

ARLEQUIN.

J'en suis charmé. Monsieur ? *Il tire son maître par la manche.*

LELIO.

Que veux-tu ?

FLAMINIA.

Il faut tuer le Faucon.

LELIO.

Eh pourquoi ?

ARLEQUIN.

Parce que Silvia soupe ici.

LELIO.

Ah nous y voilà ! le pauvre oiseau n'a plus de protecteur. Mais tu n'y penses pas, tu me disois toi-même il n'y a qu'un moment que j'étois fou de le vouloir tuer.

ARLEQUIN.

Il est vrai, mais je ne sçavois pas alors que Silvia en mangeroit.

LELIO.

Tu sçais à present comme alors que nous ne subsistons que de sa chasse, & que si la folle passion qui nous aveugle nous oblige à nous en priver, nous sommes exposez à mourir de faim dans ces bois.

ARLEQUIN.

N'importe, nous ferons comme nous pourrons, il faut donner à souper à Silvia.

LELIO.

Mais pourras-tu te résoudre à tuer un animal que tu aimois tant ?

ARLEQUIN.

Oh oüi, parce qu'il ne sera pas malheureux d'être croqué par la petite dent de Silvia : allons, venez Silvia.

LELIO *seul*.

Je ne puis m'empêcher de rire du ridicule jeu que fait ici sa foiblesse & la mienne ; la scene qui vient de se passer montre bien le cœur humain ; nous ne condamnons dans les autres que les passions que nous n'avons pas ; lorsque nos passions changent, nos jugemens changent de même : delà vient que nous approuvons le soir ce que nous avons condamné le matin. Puisque je ne puis jouir de ma raison que pour contenter mes foiblesses, l'arrivée de Flaminia m'en offre un beau champ.

---

## SCENE V.

LELIO, FLAMINIA.

LELIO.

PAr quelle avanture, Madame, l'infortuné Lelio vous revoit-il encore ?

est-il possible qu'il vous reste quelque souvenir de lui ?

FLAMINIA.

Le hazard m'en a procuré l'occasion ? j'aurois beaucoup mieux aimé le devoir à votre souvenir. Ne me suis-je point trop flattée, Monsieur, lorsque j'ai crû que vous auriez autant de plaisir de me revoir que j'en ai de vous retrouver.

LELIO.

Mes sentimens vous sont trop connus pour que vous puissiez douter du plaisir que je ressens ; que n'ai-je autant de raison d'être persuadé de ce que vous me dites ?

FLAMINIA.

La démarche que je fais en est une assez grande preuve, mais je doute que vous y soyez sensible, je sçai trop que vous me haïssez.

LELIO.

Je vous haïs !

FLAMINIA.

Oüi, & si cela n'étoit pas, auriez-vous pris le parti que vous avez pris sans me consulter ? m'auriez-vous caché jusqu'à present votre retraite ? vous êtes le plus cruel des hommes, puisque vous n'avez voulu faire usage de ma sensibilité que pour me faire regretter votre perte, &

me jetter dans de mortelles inquietudes sur votre sort.

LELIO.

Seroit-il bien possible qu'il eût pû vous interesser ?

FLAMINIA.

En doutez-vous ?

LELIO.

Je n'en douterai plus si vous m'en assurez.

FLAMINIA.

Et moi je doute de tout ce que vous m'avez jamais dit ; vous me juriez autrefois un amour éternel, je ne vous demandois que de l'estime & que de l'amitié ; infidelle à vos sermens & à tout ce que j'exigeois de vous, aulieu de l'amour que vous me promettiez, de l'estime & de l'amitié que je vous demandois, vous n'avez pour moi que de la haine & du mépris.

LELIO.

Juste Ciel ! Pouvez-vous le dire, Madame?

FLAMINIA.

Et vous, pouvez-vous le désavoüer après me l'avoir dit à moi-même dans ces forêts, où je vous ai entretenu sous l'habit d'un Berger.

LELIO.

Oh Ciel ! Quoi c'étoit-vous ?

FLAMINIA.

Oüi, c'étoit moi, qui sensible à vos malheurs, vous cherchois pour me justifier, & vous donner des marques de mon estime & de mon amitié ; jugez par les sentimens que j'ai trouvé chez vous si les miens étoient bien placez, & si vous les meritiez.

LELIO.

Non, Madame, j'en suis indigne, je ne mérite que votre haine. Je ne vous alleguerai point ici que tous les excès où vous m'avez vû tomber ne sont que les suites des maux qui troublent ma raison ; je ne veux point me justifier, il faut ceder à mon sort qui veut que je sois la victime de tous mes sentimens pour vous ; adieu, Madame, vous ne me verrez de votre vie.

FLAMINIA.

Arrestez, Lelio, je vois bien que votre cœur est innocent, je suis fâché de vous en avoir parlé.

LELIO.

Vous êtes trop genereuse, Madame.

FLAMINIA.

Je vous rends justice, je suis veritablement

blement touchée de l'état où je vous vois.

LELIO.

Ah, Madame, que la vie me seroit chere, si mon amour ne vous étoit plus odieux!

FLAMINIA.

Il ne me l'a jamais été ; mais je vous l'ai toûjours dit, mon cœur est incapable d'amour, ainsi ne lui en demandés point en échange. Il est reçonnoissant & sincere, & vous en pouvez sûrement attendre la plus constante des amitiez ; des cœurs bien faits ne peuvent-ils pas s'aimer sans y mêler de l'amour ?

LELIO.

Je vois bien, Madame, que mes maux sont sans remede, tout ce que vous faites pour les adoucir ne fait que les redoubler.

FLAMINIA.

Ne serez-vous jamais raisonnable? Ecoutez-moi : il faut nous voir, de deux choses il en arrivera une, ou je vous rendrai plus sage, ou vous me rendrez plus sensible ; depuis que je ne vous ai vû, j'ai pris du goût pour la solitude ; c'est ce qui m'a engagé à acheter une Terre dans ce voisinage, où j'allois lorsque ma Chaise s'est cassée en passant dans ces bois, je m'y

amuſe de la lecture & de la chaſſe; venez-y avec moi, j'aime ſurtout la chaſſe du vol; Arlequin m'a dit que vous vous y plaiſiez & que vous aviez dreſſé un Faucon excellent, voudriez-vous bien me donner le plaiſir de le voir voler?

LELIO.

Vous voulez voir voler mon Faucon?

FLAMINIA.

Je vous en prie.

LELIO.

Arlequin, Arlequin!

ARLEQUIN *en dedans.*

Monſieur.

LELIO.

Vien vîte.

ARLEQUIN *en dedans.*

Je n'ai pas encore fait.

COLOMBINE *entrant.*

Il va venir; bon jour, Monſieur, je ſuis charmée de vous revoir.

LELIO.

Bon jour, ma chere Colombine, je te ſuis bien obligé. Viendras-tu, malheureux?

ARLEQUIN.

Dans un moment.

LELIO.

Traitre, si tu me donnes la peine de t'aller chercher.....

ARLEQUIN *entrant.*

Pardi, vous êtes bien pressé, je n'ai eu que le tems de le tuer.

LELIO.

Juste Ciel, que je suis malheureux!

FLAMINIA.

Qu'avez-vous, Lelio?

LELIO.

Je suis au desespoir.

FLAMINIA.

Eh de quoi!

LELIO.

Mon Faucon qu'Arlequin vient de tuer; je n'avois que cet Oyseau qui pût vous faire plaisir, & le voilà mort.

FLAMINIA.

Et pourquoi ce garçon l'a-t-il tué?

LELIO.

Apprenez tous mes malheurs, & les horreurs de ma situation; je ne subsistois que par la chasse de cet Oyseau, c'étoit ma seule ressource & tout ce qui me restoit dans le monde, vous m'avez fait demander à souper, je n'avois rien à vous donner, & il étoit trop tard pour

chasser ; dans cette extremité je l'ai fait tuer comme le dernier sacrifice que je pouvois vous faire ; mais comme je dois être la victime de tout ce que je fais pour vous, il arrive que je vous prive de la seule chose que j'avois & qui pouvoit encore vous faire plaisir.

COLOMBINE.

Hélas, le pauvre garçon, je ne puis m'empêcher de pleurer !

FLAMINIA.

Je suis vaincuë, Lelio, mes yeux s'ouvrent, & je me repens de toutes les injustices que je vous ai faites ; l'amour attendoit ce dernier sacrifice pour vous donner mon cœur ; recevez-le avec ma main, je vous offre l'un & l'autre sincerement.

COLOMBINE.

Ah, Madame, la bonne action que vous faites-là !

LELIO.

Quels transports imprevûs succedent à ma douleur ? n'est-ce point un songe qui me séduit, vous m'aimez, Madame ?

FLAMINIA.

Oüi, Lelio, & de tout mon cœur.

LELIO.

Je suis le plus heureux des hommes.

COLOMBINE.

Je pleure de joye.

FLAMINIA.

Je ne puis aussi retenir mes larmes ; Lelio ; oublions le passé & ne songeons plus qu'à vivre heureux ensemble.

LELIO.

Mon cœur & mon esprit sont absorbez par la joye. Je ne puis vous exprimer ce que je ressens.

COLOMBINE.

Et moi, Monsieur, je suis charmée ; je vous ai pleuré souvent & je pleure encore du plaisir de vous voir heureux.

LELIO.

Je te suis bien obligé, ma chere Colombine.

FLAMINIA.

Vous devez l'aimer, la pauvre fille s'est toûjours interessée pour vous, & ce n'est pas sa faute si vous n'avez pas été heureux jusqu'ici.

LELIO.

Je n'oublierai jamais les obligations que je lui ai.

ARLEQUIN.

D'où vient que vous êtes si contens ?

LELIO.

Flaminia m'aime, Arlequin, & je l'épouse.

ARLEQUIN.

Vous l'épousez, dites-vous, & cela vous fait plaisir ?

LELIO.

Oüi, cela met le comble à ma felicité.

ARLEQUIN.

Dites-moi, n'est-ce pas-là par hazard le reste de l'amour ?

LELIO.

Oüi, c'est-là où il doit aboutir.

COLOMBINE.

Et où il joüe souvent de son reste.

ARLEQUIN.

Silvia, Silvia!

SILVIA *en dedans.*

Que voulez-vous, Arlequin?

ARLEQUIN.

J'ai trouvé le reste de l'amour que nous cherchions tantôt, venez que je vous épouse.

SILVIA *entrant.*

Oh, cela ne se fait pas ainsi.

ARLEQUIN.

Mon maître ne fait pourtant pas autrement.



FLAMINIA.

Ne te mets pas en peine, Arlequin : je vous marierai ensemble, si vous vous aimez bien, & j'aurai soin de vous, je veux que Silvia vienne avec moi, elle est trop aimable pour passer sa vie dans les Bois : je vous dois faire du bien par reconnoissance de ceux que vous m'avez procurez. Que l'on fasse avancer les Bergers qui m'ont accompagné dans ces lieux. Mes enfans, je me marie avec Monsieur qui m'aime depuis long-temps, vous avez donné occasion à mon bonheur, prenez part à ma joye.

## DIVERTISSEMENT.

### ENTRE'E DE BERGERS.

*Air.*

Le calme vient après l'orage,
Et les noirs Aquilons font place au doux Zephir;
L'on rentre dans le port avec plus de plaisir,
Lorsqu'on a cru faire naufrage.

*Dialogue en Italien & en François.*

UNE BERGERE.

*Sempre instabile è l'amore,*
*La costanza non gli piace.*

Mais ce qu'il a de tendre,
Deux beaux yeux me l'ont fait comprendre
Aussi clairement que le jour.
Que leur langage est admirable!
Qu'il est intelligible & net!
Il est aussi précis qu'aimable;
Un seul clin d'œil nous met au fait.

Je voudrois que ce Dieu charmant
Voulut encor m'instruire
Du grand art de vous faire rire,
Et d'amuser innocemment.
Je ne cherche que la nature;
Si le Parterre est satisfait,
Vos mains m'en donneront l'augure;
Aplaudissez, ... je suis au fait.

---

## *APPROBATION.*

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux *le Faucon & les Oyes de Bocace, Comedie*; les deux Contes m'ont paru maniés avec beaucoup d'art & d'agrément, & ne faire ensemble qu'un sujet simple & interessant. Fait à Paris ce 15. Fevrier 1725.

HOUDAR DE LA MOTTE.

# L'ISLE DES ESCLAVES.

## *COMEDIE* EN UN ACTE.

*Représentée pour la premiére fois par les Comédiens Italiens du Roy, le Lundy 5 Mars 1725.*



A PARIS,
Chez BRIASSON, ruë S. Jacques, à la Science.

M. DCC. XXXII.

*Avec Approbation, & Privilege du Roy.*

# LISTE

## *Des Piéces de M.* DE MARIVAUX ;

### *Pour le Théâtre Italien.*

| | |
|---|---|
| Arlequin poli par l'Amour, | Com. |
| La Surprise de l'Amour, | Com. |
| La Double Inconstance, | Com. |
| Le Prince travesti, | Com. |
| La Fausse Suivante, | Com. |
| L'Isle des Esclaves, | Com. |
| L'Héritier de Village, | Com. |
| Le Jeu de l'Amour & du Hazard, | Com. |

### *Pour le Théâtre François.*

| | |
|---|---|
| La seconde Surprise de l'Amour, | Com. |
| Annibal, | Tragédie. |
| Le Dénouëment imprévû, | Com. |
| L'Isle de la raison, | Com. |

On trouvera toutes ces Piéces chez le Libraire qui débite cette Comédie, chez qui l'on trouve aussi le Nouveau Théâtre Italien, 8. Vol. *in*-12. & les Parodies, 3. Vol. avec les airs gravez, & plusieurs autres Théâtres.



## *ACTEURS.*

IPHICRATE.

ARLEQUIN.

EUPHROSINE.

CLEANTHIS.

TRIVELIN.

DES HABITANS DE L'ISLE.

*La Scène est dans l'Isle des Esclaves.*



# L'ISLE DES ESCLAVES.

## COMEDIE.

*Le Théâtre représente une Mer & des Rochers d'un côté, & de l'autre quelques Arbres & des Maisons.*



## SCENE PREMIERE.

IPHICRATE *s'avance tristement sur le Théâtre avec* ARLEQUIN.

IPHICRATE *après avoir soupiré.*



Rlequin !

ARLEQUIN *avec une bouteille de vin qu'il a à sa ceinture.*

Mon Patron.

IPHICRATE.

Que deviendrons-nous dans cette Isle ?

ARLEQUIN.

Nous deviendrons maigres, étiques, & puis morts de faim : voilà mon sentiment & notre histoire.

IPHICRATE.

Nous sommes seuls échappez du naufrage ; tous nos Camarades ont péri, & j'envie maintenant leur sort.

ARLEQUIN.

Hélas ! ils sont noyez dans la mer, & nous avons la même commodité.

IPHICRATE.

Dis-moi : Quand notre Vaisseau s'est brisé contre le Rocher, quelques-uns des nôtres ont eu le tems de se jetter dans la Chaloupe ; il est vrai que les vagues l'ont enveloppée ; je ne sçai ce qu'elle est devenuë ; mais peut-être auront-ils eu le bonheur d'aborder en quelqu'endroit de l'Isle, & je suis d'avis que nous les cherchions.

ARLEQUIN.

Cherchons, il n'y a pas de mal à cela ; mais reposons-nous auparavant pour boire un petit coup d'eau-de-vie ; j'ai sauvé ma pauvre bouteille ; la voilà : j'en boirai les deux tiers, comme de

raiſon, & puis je vous donnerai le reſte.

IPHICRATE.

Eh ! ne perdons point de tems : ſuis-moi : ne négligeons rien pour nous tirer d'ici ; ſi je ne me ſauve, je ſuis perdu, je ne reverrai jamais Athênes, car nous ſommes dans l'Iſle des Eſclaves.

ARLEQUIN.

Oh ! oh ! qu'eſt-ce que c'eſt que cette Race-là !

IPHICRATE.

Ce ſont des Eſclaves de la Gréce révoltez contre leurs Maîtres, & qui depuis cent ans ſont venus s'établir dans une Iſle, & je crois que c'eſt ici : tiens, voici ſans doute quelques-unes de leurs Caſes ; & leur coûtume, mon cher Arlequin, eſt de tuer tous les Maîtres qu'ils rencontrent, ou de les jetter dans l'eſclavage.

ARLEQUIN.

Eh ! chaque Païs a ſa coûtume : ils tuent les Maîtres, à la bonne-heure ; je l'ai entendu dire auſſi ; mais on dit qu'ils ne font rien aux Eſclaves comme moi.

IPHICRATE.

Cela eſt vrai.

ARLEQUIN.

Eh ! encore vit-on.

IPHICRATE.

Mais je suis en danger de perdre la liberté, & peut-être la vie : Arlequin, cela ne suffit-il pas pour me plaindre !

ARLEQUIN *prenant sa bouteille pour boire.*

Ah ! je vous plains de tout mon cœur, cela est juste.

IPHICRATE.

Suis-moi donc.

ARLEQUIN *siffle.*

Hu, hu, hu.

IPHICRATE.

Comment donc, que veux-tu dire ?

ARLEQUIN *distrait, chante.*

Tala ta lara.

IPHICRATE.

Parles donc, as-tu perdu l'esprit, à quoi penses-tu !

ARLEQUIN *riant.*

Ah, ah, ah, Monsieur Iphicrate, la drôle d'avanture ; je vous plains, par ma foi, mais je ne sçaurois m'empêcher d'en rire.

IPHICRATE *à part les premiers mots.*

(Le coquin abuse de ma situation, j'ai mal fait de lui dire où nous sommes.) Arlequin, ta gayeté ne vient pas à propos, marchons de ce côté.

ARLEQUIN.

J'ai les jambes si engourdies......

IPHICRATE.

Avançons, je t'en prie.

ARLEQUIN.

Je t'en prie, je t'en prie ; comme vous êtes civil & poli ; c'est l'air du Païs qui fait cela.

IPHICRATE.

Allons, hâtons-nous, faisons seulement une demi-lieuë sur la Côte pour chercher notre Chalouppe, que nous trouverons peut-être avec une partie de nos gens ; & en ce cas-là nous nous rembarquerons avec eux.

ARLEQUIN *en badinant.*

Badin, comme vous tournez cela.

*( Il chante. )*

L'embarquement est divin,
Quand on vogue, vogue, vogue ;
L'embarquement est divin,
Quand on vogue avec Catin.

IPHICRATE *retenant sa colere.*

Mais je ne te comprends point, mon cher Arlequin.

ARLEQUIN.

Mon cher Patron, vos complimens me charment ; vous avez coûtume de m'en faire à coups de gourdin qui ne valent pas ceux-là, & le gourdin est dans la Chalouppe.

IPHICRATE.

Eh ! ne ſçais-tu pas que je t'aime ?

ARLEQUIN.

Oüi ; mais les marques de votre amitié tombent toûjours ſur mes épaules, & cela eſt mal placé. Ainſi, tenez, pour ce qui eſt de nos gens, que le Ciel les béniſſe ; s'ils ſont morts, en voilà pour long-tems ; s'ils ſont en vie, cela ſe paſſera, & je m'en goberge.

IPHICRATE *un peu émû.*

Mais j'ai beſoin d'eux, moi.

ARLEQUIN *indifféremment.*

Oh, cela ſe peut bien, chacun a ſes affaires : que je ne vous dérange pas.

IPHICRATE.

Eſclave inſolent !

ARLEQUIN *riant.*

Ah, ah, vous parlez la Langue d'Athênes ; mauvais jargon que je n'entends plus.

IPHICRATE.

Méconnois-tu ton Maître, & n'es-tu plus mon Eſclave ?

ARLEQUIN *ſe reculant d'un air ſérieux.*

Je l'ai été, je le confeſſe à ta honte ; mais, va, je te le pardonne, les hommes ne valent rien. Dans le Païs d'Athênes

j'étois ton Esclave, tu me traitois comme un pauvre animal, & tu disois que cela étoit juste, parce que tu étois le plus fort: Eh bien, Iphicrate, tu vas trouver ici plus fort que toi, on va te faire Esclave à ton tour; on te dira aussi que cela est juste, & nous verrons ce que tu penseras de cette justice-là: tu m'en diras ton sentiment, je t'attends-là. Quand tu auras souffert, tu seras plus raisonnable, tu sçauras mieux ce qu'il est permis de faire souffrir aux autres. Tout en iroit mieux dans le monde., si ceux qui te ressemblent recevoient la même leçon que toi. Adieu, mon ami; je vais trouver mes Camarades & tes Maîtres.

*(Il s'éloigne.)*

IPHICRATE *au désespoir, courant après lui l'épée à la main.*

Juste Ciel! Peut-on être plus malheureux & plus outragé que je le suis? Misérable, tu ne mérites pas de vivre.

ARLEQUIN.

Doucement, tes forces sont bien diminuées, car je ne t'obéïs plus, prends-y garde.

## SCENE II.

*Trivelin avec cinq ou six Insulaires arrive conduisant une Dame & la Suivante, & ils accourent à Iphicrate qu'ils voyent l'épée à la main.*

TRIVELIN *faisant saisir & désarmer Iphicrate par ses gens.*

ARrêtez, que voulez-vous faire?

IPHICRATE.

Punir l'insolence de mon Esclave.

TRIVELIN.

Votre Esclave? Vous vous trompez, & l'on vous apprendra à corriger vos termes.

*(Il prend l'épée d'Iphicrate, & la donne à Arlequin.)*

Prenez cette épée, mon Camarade, elle est à vous.

ARLEQUIN.

Que le Ciel vous tienne gaillard, brave Camarade que vous êtes.

TRIVELIN.

Comment vous appellez-vous?

ARLEQUIN.

Est-ce mon nom que vous demandez?

TRIVELIN.

Oüi vraiment.

ARLEQUIN.

Je n'en ai point, mon Camarade.

TRIVELIN.

Quoi donc, vous n'en avez pas?

ARLEQUIN.

Non, mon Camarade : je n'ai que des sobriquets qu'il m'a donnez : il m'apelle quelquefois Arlequin, quelquefois Hé.

TRIVELIN.

Hé : le terme est sans façon; je reconnois ces Messieurs à de pareilles licences; & lui comment s'appelle-t-il?

ARLEQUIN.

Oh diantre, il s'appelle par un nom lui; c'est le Seigneur Iphicrate.

TRIVELIN.

Eh bien, changez de nom à présent; soyez le Seigneur Iphicrate à votre tour, & vous, Iphicrate, appellez-vous Arlequin, ou bien Hé.

ARLEQUIN, *sautant de joye, à son Maître.*

Oh, oh, que nous allons rire! Seigneur Hé.

TRIVELIN *à Arlequin.*

Souvenez-vous en prenant son nom, mon cher ami, qu'on vous le donne bien

moins pour réjoüir votre vanité, que pour le corriger de son orgueil.

ARLEQUIN.

Oüi, oüi, corrigeons, corrigeons.

IPHICRATE *regardant Arlequin.*

Maraut. !

ARLEQUIN.

Parlez-donc, mon bon ami, voilà encore une licence qui lui prend : cela est-il du jeu !

TRIVELIN *à Arlequin.*

Dans ce moment-ci il peut vous dire tout ce qu'il voudra. (*à Iphicrate*) Arlequin, votre avanture vous afflige, & vous êtes outré contre Iphicrate & contre nous. Ne vous gênez point, soulagez-vous par l'emportement le plus vif : traitez-le de misérable & nous aussi, tout vous est permis à présent : mais ce moment-ci passé, n'oubliez pas que vous êtes Arlequin, que voici Iphicrate, & que vous êtes auprès de lui ce qu'il étoit auprès de vous : ce sont-là nos Loix, & ma Charge dans la République est de les faire observer en ce Canton-ci.

ARLEQUIN.

Ah, la belle Charge !

IPHICRATE.

Moi, l'Esclave de ce Misérable !

TRIVELIN.

TRIVELIN.

Il a bien été le vôtre.

ARLEQUIN.

Hélas ! il n'a qu'à être bien obéïssant, j'aurai mille bontez pour lui.

IPHICRATE.

Vous me donnez la liberté de lui dire ce qu'il me plaira ; ce n'est pas assez, qu'on m'accorde encore un bâton.

ARLEQUIN.

Camarade, il demande à parler à mon dos ; je le mets sous la protection de la République, au moins.

TRIVELIN.

Ne craignez rien.

CLEANTHIS *à Trivelin.*

Monsieur, je suis Esclave aussi, moi, & du même Vaisseau, ne m'oubliez pas, s'il vous plaît.

TRIVELIN.

Non, ma belle enfant, j'ai bien connu votre condition à votre habit, & j'allois vous parler de ce qui vous regarde, quand je l'ai vû l'épée à la main. Laissez-moi achever ce que j'avois à dire. Arlequin.

ARLEQUIN *croyant qu'on l'appelle.*

Eh . . . . . à propos je m'appelle Iphicrate.

TRIVELIN *continuant.*

Tâchez de vous calmer, vous sçavez qui nous sommes, sans doute ?

ARLEQUIN.

Oh morbleu ! d'aimables gens.

CLEANTHIS.

Et raisonnables.

TRIVELIN.

Ne m'interrompez point, mes Enfans. Je pense donc que vous sçavez qui nous sommes. Quand nos Péres irritez de la cruauté de leurs Maitres quitterent la Grêce & vinrent s'établir ici; dans le ressentiment des outrages qu'ils avoient reçûs de leurs Patrons, la premiere Loi qu'ils y firent, fût d'ôter la vie à tous les Maîtres que le hazard ou le naufrage conduiroit dans leur Isle, & conséquemment de rendre la liberté à tous les Esclaves : la vengeance avoit dicté cette Loi : vingt ans après la raison l'abolit, & en dicta une plus douce. Nous ne nous vengeons plus de vous, nous vous corrigeons ; ce n'est plus votre vie que nous poursuivons, c'est la barbarie de vos cœurs que nous voulons détruire ; nous vous jettons dans l'esclavage pour vous rendre sensibles aux maux qu'on y éprouve ; nous vous humilions, afin que nous

trouvant superbes, vous vous reprochiez de l'avoir été. Votre esclavage, ou plûtôt votre cours d'humanité dure trois ans, au bout desquels on vous renvoye, si vos Maîtres sont contens de vos progrès; & si vous ne devenez pas meilleurs, nous vous retenons par charité pour les nouveaux malheureux que vous iriez faire encore ailleurs; & par bonté pour vous nous vous marions avec une de nos Citoyennes. Ce sont-là nos Loix à cet égard, mettez à profit leur rigueur salutaire, remerciez le sort qui vous conduit ici; il vous remet en nos mains, durs, injustes & superbes. Vous voilà en mauvais état, nous entreprenons de vous guérir; vous êtes moins nos Esclaves que nos malades, & nous ne prenons que trois ans pour vous rendre sains; c'est-à-dire, humains, raisonnables, & généreux pour toute votre vie.

ARLEQUIN.

Et le tout *gratis*, sans purgation ni saignée. Peut-on de la santé à meilleur compte!

TRIVELIN.

Au reste, ne cherchez point à vous sauver de ces lieux, vous le tenteriez sans succès, & vous feriez votre fortune

plus mauvaiſe : commencez votre nouveau régime de vie par la patience.

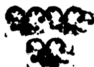
ARLEQUIN.

Dès que c'eſt pour ſon bien, qu'y a-t-il à dire !

TRIVELIN *aux Eſclaves.*

Quant à vous, mes Enfans, qui devenez libres & Citoyens, Iphicrate habitera cette Caſe avec le nouvel Arlequin, & cette belle Fille demeurera dans l'autre : vous aurez ſoin de changer d'habit enſemble ; c'eſt l'ordre. (*à Arlequin*) Paſſez maintenant dans une maiſon qui eſt à côté, où l'on vous donnera à manger, ſi vous en avez beſoin. Je vous apprens au reſte, que vous avez huit jours à vous réjoüir du changement de votre état ; après quoi l'on vous donnera, comme à tout le monde, une occupation convenable. Allez, je vous attends ici. (*aux Inſulaires*) Qu'on les conduiſe. (*aux Femmes.*) Et vous autres, reſtez.

*Arlequin en s'en allant fait de grandes révérences à Cléanthis.*



## SCENE III.

TRIVELIN, CLEANTHIS *Esclave*,

EUPHROSINE *sa Maîtresse*.

TRIVELIN.

AH çà, ma Compatriote; car je regarde désormais notre Isle comme votre Patrie; dites-moi aussi votre nom ?

CLEANTHIS *saluant*.

Je m'appelle Cléanthis, & elle Euphrosine.

TRIVELIN.

Cléanthis; passe pour cela.

CLEANTHIS.

J'ai aussi des surnoms; vous plaît-il de les sçavoir ?

TRIVELIN.

Oüi-dà. Et quels sont-ils ?

CLEANTHIS.

J'en ai une liste: Sotte, Ridicule, Bête, Butorde, Imbécille, & *cætera*.

EUPHROSINE *en soûpirant*.

Impertinente que vous êtes !

CLEANTHIS.

Tenez, tenez, en voilà encore un que j'oubliois.

TRIVELIN.

Effectivement, elle vous prend sur le fait. Dans votre Païs, Euphrosine, on a bien-tôt dit des injures à ceux à qui l'on en peut dire impunément.

EUPHROSINE.

Hélas! que voulez-vous que je lui réponde, dans l'étrange avanture où je me trouve!

CLEANTHIS.

Oh Dame, il n'est plus si aisé de me répondre. Autrefois il n'y avoit rien de si commode; on n'avoit affaire qu'à de pauvres gens: falloit-il tant de cérémonies? (faites cela, je le veux; taisez-vous, Sotte,) voilà qui étoit fini. Mais à présent il faut parler raison: c'est un langage étranger pour Madame, elle l'apprendra avec le tems; il faut se donner patience: je ferai de mon mieux pour l'avancer.

TRIVELIN *à Cléanthis.*

Moderez-vous, Euphrosine. (*à Euphrosine.*) Et vous, Cléanthis, ne vous abandonnez point à votre douleur. Je ne puis changer nos Loix, ni vous en affranchir: je vous ai montré combien elles étoient loüables & salutaires pour vous.

CLEANTHIS.

Hum. Elle me trompera bien si elle amende.

TRIVELIN.

Mais comme vous êtes d'un sexe naturellement assez foible, & que par-là vous avez dû céder plus facilement qu'un homme aux exemples de hauteur, de mépris & de dureté qu'on vous a donnez chez vous contre leurs pareils ; tout ce que je puis faire pour vous, c'est de prier Euphrosine de peser avec bonté les torts que vous avez avec elle, afin de les peser avec justice.

CLEANTHIS.

Oh tenez, tout cela est trop sçavant pour moi, je n'y comprens rien ; j'irai le grand chemin, je peserai comme elle pesoit ; ce qui viendra, nous le prendrons.

TRIVELIN.

Doucement, point de vengeance.

CLEANTHIS.

Mais, notre bon ami, au bout du compte, vous parlez de son sexe ; elle a le défaut d'être foible, je lui en offre autant ; je n'ai pas la vertu d'être forte. S'il faut que j'excuse toutes ses mauvaises manieres à mon égard, il faudra donc

qu'elle excuse aussi la rancune que j'en ai contre elle ; car je suis femme autant qu'elle, moi : voïons qui est-ce qui décidera! Ne suis-je pas la Maîtresse, une fois! Eh bien, qu'elle commence toûjours par excuser ma rancune; & puis, moi, je lui pardonnerai quand je pourrai ce qu'elle m'a fait : qu'elle attende.

EUPHROSINE *à Trivelin.*

Quels discours ! Faut-il que vous m'exposiez à les entendre !

CLEANTHIS.

Souffrez-les, Madame ; c'est le fruit de vos œuvres.

TRIVELIN.

Allons, Euphrosine, modérez-vous.

CLEANTHIS.

Que voulez-vous que je vous dise : quand on a de la colere, il n'y a rien de tel pour la passer, que de la contenter un peu, voïez-vous ; quand je l'aurai querellée à mon aise une douzaine de fois seulement, elle en sera quitte ; mais il me faut cela.

TRIVELIN *à part à Euphrosine.*

Il faut que ceci ait son cours ; mais consolez-vous, cela finira plûtôt que vous ne pensez. [*à Cléanthis*] J'espere, Euphrosine, que vous perdrez votre ressen-

timent, & je vous y exhorte en ami. Venons maintenant à l'examen de son caractere : il est nécessaire que vous m'en donniez un portrait qui se doit faire devant la personne qu'on peint, afin qu'elle se connoisse, qu'elle rougisse de ses ridicules, si elle en a, & qu'elle se corrige. Nous avons-là de bonnes intentions comme vous voyez. Allons commençons.

CLEANTHIS.

Oh que cela est bien inventé ! Allons, me voilà prête ; interrogez-moi, je suis dans mon fort.

EUPHROSINE *doucement.*

Je vous prie, Monsieur, que je me retire, & que je n'entende point ce qu'elle va dire.

TRIVELIN.

Hélas ! ma chere Dame, cela n'est fait que pour vous ; il faut que vous soyez présente.

CLEANTHIS.

Restez, restez, un peu de honte est bien-tôt passé.

TRIVELIN.

Vaine, minaudiere & coquette, voilà d'abord à peu près sur quoi je vais vous interroger au hazard. Cela la regarde-t-il !

CLEANTHIS.

Vaine, minaudiere & coquette, si cela la regarde ! Eh voilà ma chere Maîtresse ! cela lui ressemble comme son visage.

EUPHROSINE.

N'en voilà-t-il pas assez, Monsieur.

TRIVELIN.

Ah, je vous félicite du petit embarras que cela vous donne ; vous sentez, c'est bon signe, & j'en augure bien pour l'avenir : mais ce ne sont encore-là que les grands traits ; détaillons un peu cela. En quoi donc, par exemple, lui trouvez-vous les défauts dont nous parlons ?

CLEANTHIS.

En quoi ! par tout, à toute heure, en tous lieux; je vous ai dit de m'interroger; mais par où commencer, je n'en sçai rien, je m'y perds ; il y a tant de choses, j'en ai tant vû, tant remarqué de toutes les especes, que cela me brouille. Madame se tait, Madame parle ; elle regarde, elle est triste, elle est gaye : silence, discours, regards, tristesse, & joie: c'est tout un, il n'y a que la couleur de différente ; c'est vanité muette, contente ou fâchée ; c'est coquetterie babillarde, jalouse ou curieuse ; c'est Madame, toûjours vaine ou coquette l'un après l'autre, ou tous

les deux à la fois : voilà ce que c'est, voilà par où je débute, rien que cela.

EUPHROSINE.

Je n'y sçaurois tenir.

TRIVELIN.

Attendez-donc, ce n'est qu'un début.

CLEANTHIS.

Madame se leve, a-t-elle bien dormie, le sommeil l'a-t-il rendu belle, se sent-elle du vif, du sémillant dans les yeux ! vîte sur les armes, la journée sera glorieuse : qu'on m'habille ; Madame verra du monde aujourd'hui ; elle ira aux spectacles, aux promenades, aux assemblées ; son visage peut se manifester, peut soûtenir le grand jour, il fera plaisir à voir, il n'y a qu'à le promener hardiment, il est en état, il n'y a rien à craindre.

TRIVELIN *à Euphrosine.*

Elle développe assez bien cela.

CLEANTHIS.

Madame, aucontraire, a-t-elle mal reposé : Ah ! qu'on m'apporte un miroir ; comme me voilà faite ! que je suis malbâtie ! Cependant on se mire, on éprouve son visage de toutes les façons, rien ne réüssit ; des yeux battus, un tein fatigué ; voilà qui est fini, il faut envelopper ce visage-là, nous n'aurons que du négligé,

Madame ne verra personne aujourd'hui, pas même le jour, si elle peut, du moins fera-t-il sombre dans la chambre. Cependant il vient compagnie, on entre : que va-t-on penser du visage de Madame ? on croira qu'elle enlaidit : donnera-t-elle ce plaisir-là à ses bonnes amies ? Non, il y a remede à tout: vous allez voir. Comment vous portez-vous, Madame ? Très-mal, Madame : J'ai perdu le sommeil ; il y a huit jours que je n'ai fermé l'œil ; je n'ose pas me montrer, je fais peur. Et cela veut dire, Messieurs, figurez-vous que ce n'est point moi, au moins; ne me regardez pas ; remettez à me voir ; ne me jugez pas aujourd'hui; attendez que j'aïe dormi. J'entendois tout cela, moi ; car nous autres Esclaves, nous sommes doüez contre nos Maîtres d'une pénétration... Oh! ce sont de pauvres gens pour nous.

TRIVELIN *à Euphrosine.*

Courage, Madame, profitez de cette peinture-là, car elle me paroît fidelle.

EUPHROSINE.

Je ne sçai où j'en suis.

CLEANTHIS.

Vous en êtes aux deux tiers, & j'acheverai, pourvû que cela ne vous ennuïe pas.

TRIVELIN.

Achevez, achevez; Madame soûtiendra bien le reste.

CLEANTHIS.

Vous souvenez-vous d'un soir où vous étiez avec ce Cavalier si bien fait ! j'étois dans la chambre : Vous vous entreteniez bas; mais j'ai l'oreille fine:vous vouliez lui plaire sans faire semblant de rien ; vous parliez d'une femme qu'il voïoit souvent. Cette femme-là est aimable, disiez-vous; elle a les yeux petits, mais très-doux : & là-dessus vous ouvriez les vôtres, vous vous donniez des tons, des gestes de tête, de petites contorsions, des vivacitez. Je riois. Vous réüssites pourtant, le Cavalier s'y prit ; il vous offrit son cœur. A moi, lui dites-vous : Oüi, Madame, à vous-même, à tout ce qu'il y a de plus aimable au monde. Continuez, folâtre, continuez, dites-vous, en ôtant vos gands, sous prétexte de m'en demander d'autres: mais vous avez la main belle, il la vit, il la prit, il la baisa, cela anima sa déclaration ; & c'étoit-là les gands que vous demandiez. Eh bien, y suis-je !

TRIVELIN *à Euphrosine.*

En vérité, elle a raison.

CLEANTHIS.

Ecoutez, écoutez, voici le plus plaisant. Un jour qu'elle pouvoit m'entendre, & qu'elle croyoit que je ne m'en doutois pas, je parlois d'elle, & je dis: Oh pour cela, il faut l'avoüer, Madame est une des plus belles femmes du monde. Que de bontez pendant huit jours, ce petit mot-là ne me valut-il pas! J'essaïai en pareille occasion de dire que Madame étoit une femme très-raisonnable: oh je n'eus rien, cela ne prit point; & c'étoit bien fait, car je la flattois.

EUPHROSINE.

Monsieur, je ne resterai point, où l'on me fera rester par force; je ne puis en souffrir davantage.

TRIVELIN.

En voilà donc assez pour à présent.

CLEANTHIS.

J'allois parler des vapeurs de mignardise ausqu'elles Madame est sujette à la moindre odeur. Elle ne sçait pas qu'un jour je mis à son insçu des fleurs dans la ruelle de son lit pour voir ce qu'il en feroit. J'attendois une vapeur, elle est encore à venir. Le lendemain en compagnie une rose parut, crac, la vapeur arrive.

TRIVELIN.

Cela suffit, Euphrosine, promenez-vous un moment à quelques pas de nous, parce que j'ai quelque chose à lui dire ; elle ira vous rejoindre ensuite.

CLEANTHIS *s'en allant.*

Recommandez-lui d'être docile, au moins. Adieu, notre bon Ami, je vous ai diverti, j'en suis bien-aise ; une autre fois je vous dirai comme quoi Madame s'abstient souvent de mettre de beaux habits, pour en mettre un négligé qui lui marque tendrement la taille. C'est encore une finesse que cet habit-là ; on diroit qu'une femme qui le met ne se soucie pas de paroître : mais, à d'autres ; on s'y ramasse dans un corset appétissant, on y montre sa bonne façon naturelle ; on y dit aux gens : Regardez mes graces, elles sont à moi celles-là ; & d'un autre côté on veut leur dire aussi : Voïez comme je m'habille, quelle simplicité, il n'y a point de coquetterie dans mon fait.

TRIVELIN.

Mais je vous ai prié de nous laisser.

CLEANTHIS.

Je sors, & tantôt nous reprendrons le discours qui sera fort divertissant ; car vous verrez aussi comme quoi Madame

entre dans une Loge au Spectacle, avec quelle emphase, avec quel air imposant, quoique d'un air distrait & sans y penser; car c'est la belle éducation qui donne cet orgueil-là. Vous verrez comme dans la Loge on y jette un regard indifférent & dédaigneux sur des femmes qui sont à côté, & qu'on ne connoît pas. Bon jour, notre bon Ami, je vais à notre Auberge.



## SCENE IV.

TRIVELIN, EUPHROSINE.

TRIVELIN.

CEtte Scene-ci vous a un peu fatiguée, mais cela ne vous nuira pas.

EUPHROSINE.

Vous êtes des Barbares.

TRIVELIN.

Nous sommes d'honnêtes gens qui vous instruisons ; voilà tout : il vous reste encore à satisfaire à une petite formalité.

EUPHROSINE.

Encore des formalitez !

TRIVELIN.

Celle-ci est moins que rien ; je dois faire rapport de tout ce que je viens d'entendre, & de tout ce que vous m'allez répondre. Convenez-vous de tous les sentimens coquets, de toutes les singeries d'amour propre, qu'elle vient de vous attribuer !

EUPHROSINE.

Moi, j'en conviendrois ! Quoi, de pareilles fausſetez ſont-elles croïables !

TRIVELIN.

Oh ! très-croïables, prenez-y garde. Si vous en convenez, cela contribuëra à rendre votre condition meilleure : je ne vous en dis pas davantage... On eſperera que vous étant reconnuë, vous abjurerez un jour toutes ces folies qui font qu'on n'aime que ſoi, & qui ont diſtrait votre bon cœur d'une infinité d'attentions plus loüables. Si au contraire vous ne convenez pas de ce qu'elle a dit, on vous regardera comme incorrigible, & cela reculera votre délivrance. Voïez, conſultez-vous.

EUPHROSINE.

Ma délivrance ! Eh puis-je l'eſperer !

TRIVELIN.

Oüi, je vous la garantis aux conditions que je vous dis.

EUPHROSINE.

Bien-tôt !

TRIVELIN.

Sans doute.

EUPHROSINE.

Monſieur, faites donc comme ſi j'étois convenuë de tout.

TRIVELIN.

Quoi, vous me conseillez de mentir!

EUPHROSINE.

En verité, voilà d'étranges conditions, cela révolte!

TRIVELIN.

Elles humilient un peu, mais cela est fort bon. Déterminez-vous, une liberté très-prochaine est le prix de la verité. Allons, ne ressemblez-vous pas au portrait qu'on a fait!

EUPHROSINE.

Mais....

TRIVELIN.

Quoi!

EUPHROSINE.

Il y a du vrai, par-ci, par-là.

TRIVELIN.

Parcy, par-là, n'est point notre compte: Avoüez-vous tous les faits! en a-t-elle trop dit! n'a-t-elle dit que ce qu'il faut? Hâtez-vous, j'ai autre chose à faire.

EUPHROSINE.

Vous faut-il une réponse si exacte!

TRIVELIN.

Eh oüi, Madame, & le tout pour votre bien.

EUPHROSINE.

Eh bien....

TRIVELIN.

Après ?

EUPHRONISE.

Je suis jeune.

TRIVELIN.

Je ne vous demande pas votre âge.

EUPHROSINE.

On est d'un certain rang, on aime à plaire.

TRIVELIN.

Et c'est ce qui fait que le portrait vous ressemble.

EUPHROSINE.

Je crois qu'oüi.

TRIVELIN.

Eh voilà ce qu'il nous falloit. Vous trouvez aussi le portrait un peu risible, n'est-ce pas ?

EUPHROSINE.

Il faut bien l'avoüer.

TRIVELIN

A merveilles: Je suis content, ma chere Dame. Allez rejoindre Cléanthis ; je lui rends déja son véritable nom, pour vous donner encore des gages de ma parole. Ne vous impatientez point, montrez un peu de docilité, & le moment esperé arrivera.

EUPHROSINE.

Je m'en fie à vous.

## SCENE V.

### ARLEQUIN, IPHICRATE,

*qui ont changé d'habits,*

### TRIVELIN.

ARLEQUIN.

TIrlan, tirlan, tirlantaine, tirlanton, Gai, Camarade, le vin de la République est merveilleux, j'en ai bû bravement ma pinte; car je suis si altéré depuis que je suis Maître, que tantôt j'aurai encore soif pour pinte. Que le Ciel conserve la Vigne, le Vigneron, la Vendange & les Caves de notre admirable République.

TRIVELIN.

Bon, réjouissez-vous, mon Camarade. Estes-vous content d'Arlequin.

ARLEQUIN.

Oüi, c'est un bon enfant, j'en ferai quelque chose. Il soupire par fois, & je lui ai défendu cela, sous peine de désobéissance; & lui ordonne de la joie.

(*Il prend son Maître par la main & danse*)

Tala rara la la....

TRIVELIN.

Vous me réjoüissez moi-même.

ARLEQUIN.

Oh, quand je suis gai, je suis de bonne humeur.

TRIVELIN.

Fort bien. Je suis charmé de vous voir satisfait d'Arlequin. Vous n'aviez pas beaucoup à vous plaindre de lui dans son Pays, apparemment?

ARLEQUIN.

Hé, là-bas! Je lui voulois souvent un mal de Diable, car il étoit quelquefois insupportable: mais à cette heure que je suis heureux, tout est payé, je lui ai donné quittance.

TRIVELIN.

Je vous aime de ce caractére, & vous me touchez. C'est-à-dire que vous joüirez modestement de votre bonne fortune, & que vous ne lui ferez point de peine?

ARLEQUIN.

De la peine! ah le pauvre homme! Peut-être que je ferai un petit brin insolent, à cause que je suis le Maitre: voilà tout.

TRIVELIN.

A cause que je suis le Maître, vous avez raison.

ARLEQUIN.

Oui, car quand on est le Maître, on y va tout rondement sans façon, & si peu de façon méne quelquefois un honnête homme à des impertinences.

TRIVELIN.

Oh, n'importe, je vois bien que vous n'êtes point méchant.

ARLEQUIN.

Hélas! je ne suis que mutin.

TRIVELIN *à Iphicrate.*

Ne vous épouvantez point de ce que je vais dire. (*A Arlequin*) Instruisez-moi d'une chose. Comment se gouvernoit-il là-bas; avoit-il quelque défaut d'humeur, de caractére?

ARLEQUIN *riant.*

Ah! mon Camarade, vous avez de la malice, vous demandez la Comédie.

TRIVELIN.

Ce caractére-là est donc bien plaisant?

ARLEQIN.

Ma foi, c'est une farce.

TRIVELIN.

N'importe, nous en rirons.

ARLEQUIN *à Iphicrate.*

Arlequin, me promets-tu d'en rire aussi?

IPHICRATE *bas.*

Veux-tu achever de me désespérer, que vas-tu lui dire?

ARLEQUIN.

Laiſſes-moi faire ; quand je t'aurai offenſé, je te demanderai pardon après.

TRIVELIN.

Il ne s'agit que d'une bagatelle ; j'en ai demandé autant à la jeune fille que vous avez vûë, ſur le chapitre de ſa Maîtreſſe.

ARLEQUIN.

Eh bien, tout ce qu'elle vous a dit, c'étoit des folies qui faiſoient pitié, des miſeres ; gageons.

TRIVELIN.

Cela eſt encore vrai.

ARLEQUIN.

Eh bien, je vous en offre autant, ce pauvre jeune garçon n'en fournira pas davantage; extravagance & miſére, voilà ſon paquet ; n'eſt-ce pas là de belles guenilles pour les étaler ! étourdi par nature, étourdi par ſingerie, parce que les femmes les aiment comme cela ; un diſſipe tout : vilain quand il faut être libéral, libéral quand il faut être vilain : bon emprunteur, mauvais payeur : honteux d'être ſage, glorieux d'être fou: un petit brin mocqueur des bonnes gens: un petit brin hableur ; avec tout plein de Maîtreſſes qu'il ne connoît pas : voilà mon homme. Eſt-ce la peine d'en tirer le portrait ! (*à Iphicrate*)

*Iphicrate)* Non, je n'en ferai rien, mon ami, ne crains rien.

TRIVELIN.

Cette ébauche me suffit. [*à Iphicrate*] Vous n'avez plus maintenant qu'à certifier pour véritable ce qu'il vient de dire.

IPHICRATE.

Moi!

TRIVELIN.

Vous-même. La Dame de tantôt en a fait autant; elle vous dira ce qui l'y a déterminée. Croyez-moi, il y va du plus grand bien que vous puissiez souhaiter.

IPHICRATE.

Du plus grand bien! Si cela est, il y a là quelque chose qui pourroit assez me convenir d'une certaine façon.

ARLEQUIN.

Prends tout, c'est un habit fait sur ta taille.

TRIVELIN.

Il me faut tout ou rien.

IPHICRATE.

Voulez-vous que je m'avouë un ridicule!

ARLEQUIN.

Qu'importe, quand on l'a été!

TRIVELIN.

N'avez-vous que cela à me dire?

IPHICRATE.

Va donc pour la moitié, pour me tirer d'affaire.

TRIVELIN.

Va du tout.

IPHICRATE.

Soit.

*( Arlequin rit de toute sa force. )*

TRIVELIN.

Vous avez fort bien fait ; vous n'y perdrez rien. Adieu, vous sçaurez bientôt de mes nouvelles.



## SCENE VI.

### CLEANTHIS, IPHICRATE, ARLEQUIN, EUPHROSINE.

CLEANTHIS.

SEigneur Iphicrate, peut-on vous demander dequoi vous riez ?

ARLEQUIN.

Je ris de mon Arlequin qui a confessé qu'il étoit un ridicule.

CLEANTHIS.

Cela me surprend, car il a la mine d'un homme raisonnable. Si vous voulez voir une Coquette de son propre aveu, regardez ma Suivante.

ARLEQUIN *la regardant.*

Malepeste, quand ce visage-là fait le fripon, c'est bien son métier ; mais parlons d'autres choses, ma belle Damoiselle : Qu'est-ce que nous ferons à cette heure que nous sommes gaillards ?

CLEANTHIS.

Eh ! mais la belle conversation.

ARLEQUIN.

Je crains que cela ne vous fasse bâailler, j'en bâaille déja. Si je devenois amoureux de vous, cela amuseroit davantage.

CLEANTHIS.

Eh bien, faites. Soupirez pour moi, poursuivez mon cœur, prenez-le si vous pouvez, je ne vous en empêche pas; c'est à vous à faire vos diligences, me voilà, je vous attends : mais traitons l'amour à la grande maniere, puisque nous sommes devenus Maitres : allons-y poliment, & comme le grand Monde.

ARLEQUIN.

Oüidà, nous n'en irons que meilleur train.

CLEANTHIS.

Je suis d'avis d'une chose, que nous disions qu'on nous apporte des siéges, pour prendre l'air assis, & pour écouter les discours galans que vous m'allez tenir; il faut bien jouir de notre état, en goûter le plaisir.

ARLEQUIN.

Votre volonté vaut une ordonnance. (*à Iphicrate*) Arlequin, vîte des siéges pour moi, & des fauteuils pour Madame.

IPHICRATE.

Peux-tu m'employer à cela?

ARLEQUIN.

La République le veut.

CLEANTHIS.

Tenez, tenez, promenons-nous plûtôt de cette maniere-là, & tout en conversant vous ferez adroitement tomber l'entretien sur le penchant que mes yeux vous ont inspiré pour moi. Car encore une fois nous sommes d'honnêtes gens à cette heure; il faut songer à cela, il n'est plus question de familiarité domestique. Allons, procédons noblement, n'épargnez ni complimens, ni révérences.

ARLEQUIN.

Et vous, n'épargnez point les mines. Courage, quand ce ne seroit que pour nous mocquer de nos Patrons. Garderons-nous nos gens!

CLEANTHIS.

Sans difficulté : pouvons-nous être sans eux, c'est notre suite; qu'ils s'éloignent seulement.

ARLEQUIN *à Iphicrate.*

Qu'on se retire à dix pas.

*Iphicrate & Euphrosine s'éloignent en faisant des gestes d'étonnement & de douleur. Cléanthis regarde aller Iphicrate, & Arlequin Euphrosine.*

ARLEQUIN *se promenant sur le Théatre avec Cléanthis.*

Remarquez-vous, Madame, la clarté du jour?

CLEANTHIS.

Il fait le plus beau tems du monde, on appelle cela un jour tendre.

ARLEQUIN.

Un jour tendre! Je ressemble donc au jour, Madame.

CLEANTHIS.

Comment, vous lui ressemblez?

ARLEQUIN.

Et palsembleu le moyen de n'être pas tendre, quand on se trouve tête à tête avec vos graces. (*à ce mot il saute de joie.*) Oh, oh, oh, oh!

CLEANTHIS.

Qu'avez-vous donc, vous défigurez notre conversation!

ARLEQUIN.

Oh, ce n'est rien! c'est que je m'applaudis.

CLEANTHIS.

Rayez ces applaudissemens, ils nous dérangent. (*Continuant*) Je sçavois bien que mes graces entreroient pour quelque chose ici, Monsieur. Vous êtes galant, vous vous promenez avec moi, vous me

dites des douceurs ; mais finissons, en voilà assez, je vous dispense des complimens.

ARLEQUIN.

Et moi, je vous remercie de vos dispenses.

CLEANTHIS.

Vous m'allez dire que vous m'aimez ; je le vois bien : Dites, Monsieur, dites, heureusement on n'en croira rien : vous êtes aimable, mais coquet, & vous ne persuaderez pas.

ARLEQUIN *l'arrêtant par le bras, & se mettant à genoux.*

Faut-il m'agenouiller, Madame, pour vous convaincre de mes flâmes, & de la sincérité de mes feux !

CLEANTHIS.

Mais ceci devient sérieux : laissez-moi ; je ne veux point d'affaire ; levez-vous. Quelle vivacité ! Faut il vous dire qu'on vous aime ? Ne peut-on en être quitte à moins ! Cela est étrange !

ARLEQUIN *riant à genoux.*

Ah, ah, ah, que cela va bien ! Nous sommes aussi boufons que nos Patrons ; mais nous sommes plus sages.

CLEANTHIS.

Oh, vous riez, vous gâtez tout.

ARLEQUIN.

Ah, ah, par ma foi vous êtes bien aimable, & moi aussi. Sçavez-vous bien ce que je pense ?

CLEANTHIS.

Quoi ?

ARLEQUIN.

Premierement, vous ne m'aimez pas, sinon par coquetterie, comme le grand monde.

CLEANTHIS.

Pas encore; mais il ne s'en falloit plus que d'un mot, quand vous m'avez interrompuë. Et vous, m'aimez-vous ?

ARLEQUIN.

J'y allois aussi quand il m'est venu une pensée. Comment trouvez-vous mon Arlequin ?

CLEANTHIS.

Fort à mon gré. Mais que dites-vous de ma Suivante ?

ARLEQUIN.

Qu'elle est friponne !

CLEANTHIS.

J'entrevois votre pensée.

ARLEQUIN.

Voilà ce que c'est, devenez amoureuse d'Arlequin, & moi de votre Suivante; nous sommes assez forts pour soutenir cela.

CLEANTHIS.

CLEANTHIS.

Cette imagination-là me rit assez, ils ne sçauroient mieux faire que de nous aimer dans le fond.

ARLEQUIN.

Ils n'ont jamais rien aimé de si raisonnable, & nous sommes d'excellens Partis pour eux.

CLEANTHIS.

Soit. Inspirez à Arlequin de s'attacher à moi, faites-lui sentir l'avantage qu'il y trouvera dans la situation où il est ; qu'il m'épouse, il sortira tout d'un coup d'esclavage ; cela est bien aisé au bout du compte. Je n'étois ces jours passez qu'une Esclave ; mais enfin me voilà Dame & Maîtresse d'aussi bon jeu qu'une autre : je la suis par hazard ; n'est-ce pas le hazard qui fait tout ? Qu'y a-t-il à dire à cela ! j'ai même un visage de condition, tout le monde me l'a dit.

ARLEQUIN.

Pardi je vous prendrois bien, moi, si je n'aimois pas votre Suivante un petit brin plus que vous. Conseillez-lui aussi de l'amour pour ma petite personne, qui, comme vous voyez, n'est pas désagréable.

CLEANTHIS.

Vous allez être content ; je vais appeller

Cléanthis, je n'ai qu'un mot à lui dire : éloignez-vous un instant, & revenez. Vous parlerez ensuite à Arlequin pour moi; car il faut qu'il commence: mon sexe, la bienséance & ma dignité le veulent.

ARLEQUIN.

Oh, ils le veulent si vous voulez; car dans le grand monde, on n'est pas si façonnier; & sans faire semblant de rien, vous pourriez lui jetter quelque petit mot bien clair à l'avanture pour lui donner courage, à cause que vous êtes plus que lui : c'est l'ordre.

CLEANTHIS.

C'est assez bien raisonner. Effectivement dans le cas où je suis, il pourroit y avoir de la petitesse à m'assujettir à de certaines formalitez qui ne me regardent plus; je comprens cela à merveille; mais parlez-lui toujours; je vais dire un mot à Cléanthis; tirez-vous à quartier pour un moment.

ARLEQUIN.

Vantez mon mérite, prêtez-m'en un peu à charge de revanche.

CLEANTHIS.

Laissez-moi faire. *(Elle appelle Euphrosine)* Cléanthis.

## SCENE VII.

CLEANTHIS, & EUPHROSINE *qui vient doucement.*

CLEANTHIS.

APprochez, & accoûtumez-vous à aller plus vîte, car je ne sçaurois attendre.

EUPHROSINE.

Dequoi s'agit-il?

CLEANTHIS.

Venez-çà, écoutez-moi : Un honnête homme vient de me témoigner qu'il vous aime ; c'est Iphicrate.

EUPHROSINE.

Lequel?

CLEANTHIS.

Lequel? Y en a-t-il deux ici? C'est celui qui vient de me quitter.

EUPHROSINE.

Eh, que veut-il que je fasse de son amour?

CLEANTHIS.

Eh, qu'avez-vous fait de l'amour de ceux qui vous aimoient? Vous voilà bien

étourdie: est-ce le mot d'amour qui vous effarouche ! vous le connoissez tant, cet amour : vous n'avez jusqu'ici regardé les gens que pour leur en donner : vos beaux yeux n'ont fait que cela, dédaignent-ils la coquete du Seigneur Iphicrate ! il ne vous fera pas de révérences panchées, vous ne lui trouverez point de contenance ridicule, d'air évaporé : ce n'est point une tête legere, un petit badin, un petit perfide, un joli volage, un aimable indiscret : ce n'est point tout cela : ces graces-là lui manquent à la vérité : ce n'est qu'un homme franc, qu'un homme simple dans ses manieres, qui n'a pas l'esprit de se donner des airs, qui vous dira qu'il vous aime seulement, parce que cela sera vrai : enfin ce n'est qu'un bon cœur, voilà tout : & cela est fâcheux, cela ne pique point. Mais vous avez l'esprit raisonnable, je vous destine à lui, il fera votre fortune ici, & vous aurez la bonté d'estimer son amour, & vous y serez sensible, entendez-vous : vous vous conformerez à mes intentions, je l'espere, imaginez-vous même que je le veux.

EUPHROSINE.

Où suis-je ! & quand cela finira-t-il ?

(*Elle rêve.*)

## SCENE VIII.

ARLEQUIN, EUPHROSINE.

ARLEQUIN *arrive en saluant Cléanthis qui sort. Il va tirer Euphrosine par la manche.*

EUPHROSINE.

Que me voulez-vous !

ARLEQUIN *riant.*

Eh, eh, eh, ne vous a-t-on pas parlé de moi !

EUPHROSINE.

Laissez-moi, je vous prie.

ARLEQUIN.

Eh la la, regardez-moi dans l'œil pour deviner ma pensée.

EUPHROSINE.

Eh, pensez ce qu'il vous plaira.

ARLEQUIN.

M'entendez-vous un peu !

EUPHROSINE.

Non.

ARLEQUIN.

C'est que je n'ai encore rien dit.

EUPHROSINE *impatiente.*

Ahi !

ARLEQUIN.

Ne mentez point, on vous a communiqué les ſentimens de mon ame, rien n'eſt plus obligeant pour vous.

EUPHROSINE.

Quel état !

ARLEQUIN.

Vous me trouvez un peu nigaud, n'eſt-il pas vrai ? mais cela ſe paſſera ; c'eſt que je vous aime, & que je ne ſçais comment vous le dire.

EUPHROSINE.

Vous ?

ARLEQUIN.

Eh pardi oüi : qu'eſt-ce qu'on peut faire de mieux. Vous êtes ſi belle : il faut bien vous donner ſon cœur, auſſi-bien vous le prendriez de vous-même.

EUPHROSINE.

Voici le comble de mon infortune.

ARLEQUIN *lui regardant les mains.*

Quelles mains raviſſantes, les jolis petits doigts ; que je ſerois heureux avec cela, mon petit cœur en feroit bien ſon profit. Reine, je ſuis bien tendre, mais vous ne voyez rien : ſi vous aviez la charité d'être tendre auſſi, oh ! je deviendrois fou tout-à-fait.

EUPHROSINE.

Tu ne l'es déja que trop.

ARLEQUIN.

Je ne le ferai jamais tant que vous en êtes digne.

EUPHROSINE.

Je ne fuis digne que de pitié, mon enfant.

ARLEQUIN.

Bon, bon, à qui eft-ce que vous contez cela ! vous êtes digne de toutes les dignitez imaginables : un Empereur ne vous vaut pas, ni moi non plus ; mais me voilà, moi, & un Empereur n'y eft pas : & un rien qu'on voit, vaut mieux que quelque chofe qu'on ne voit pas. Qu'en dites-vous !

EUPHROSINE.

Arlequin, il me femble que tu n'as pas le cœur mauvais.

ARLEQUIN.

Oh, il ne s'en fait plus de cette pâte-là, je fuis un mouton.

EUPHROSINE.

Refpecte donc le malheur que j'éprouve.

ARLEQUIN.

Hélas, je me mettrois à genoux devant lui.

EUPHROSINE.

Ne persécute point une infortunée, parce que tu peux la persécuter impunément. Vois l'extrémité où je suis réduite: & si tu n'as point d'égard au rang que je tenois dans le monde, à ma naissance, à mon éducation, du moins que mes disgraces, que mon esclavage, que ma douleur t'attendrisse; tu peux ici m'outrager autant que tu le voudras: je suis sans azile & sans défense, je n'ai que mon désespoir pour tout secours, j'ai besoin de la compassion de tout le monde, de la tienne même, Arlequin: voilà l'état où je suis, ne le trouves-tu pas assez misérable; tu es devenu libre & heureux, cela doit-il te rendre méchant! Je n'ai pas la force de t'en dire davantage: je ne t'ai jamais fait de mal, n'ajoûte rien à celui que je souffre.

ARLEQUIN *abbatu, les bras abbaissez, & comme immobile.*

J'ai perdu la parole.



## SCENE IX.

### IPHICRATE, ARLEQUIN.

IPHICRATE.

CLeanthis m'a dit que tu voulois t'entretenir avec moi, que me veux-tu? as-tu encore quelques nouvelles insultes à me faire?

ARLEQUIN.

Autre personnage qui va me demander encore ma compassion. Je n'ai rien à te dire, mon Ami, sinon que je voulois te faire commandement d'aimer la nouvelle Euphrosine: voilà tout. A qui diantre en as-tu?

IPHICRATE.

Peux-tu me le demander, Arlequin?

ARLEQUIN.

Eh pardy oüi je le peux, puisque je le fais.

IPHICRATE.

On m'avoit promis que mon esclavage finiroit bientôt, mais on me trompe, & c'en est fait, je succombe: je me meurs, Arlequin, & tu perdras bientôt ce mal-

heureux Maître qui ne te croyoit pas capable des indignitez qu'il a souffertes de toi.

ARLEQUIN.

Ah, il ne nous manquoit plus que cela, & nos amours auront bonne mine. Ecoutes, je te défends de mourir par malice ; par maladie, passe, je te le permets.

IPHICRATE.

Les Dieux te puniront, Arlequin.

ARLEQUIN.

Eh, dequoi veux-tu qu'ils me punissent, d'avoir eu du mal toute ma vie ?

IPHICRATE.

De ton audace & de tes mépris envers ton Maître: rien ne m'a été si sensible, je l'avouë. Tu es né, tu as été élevé avec moi dans la maison de mon Pere, le tien y est encore ; il t'avoit recommandé ton devoir en partant ; moi-même, je t'avois choisi par un sentiment d'amitié pour m'accompagner dans mon voyage : je croyois que tu m'aimois, & cela m'attachoit à toi.

ARLEQUIN.

Eh qui est-ce qui te dit que je ne t'aime plus ?

IPHICRATE.

Tu m'aimes, & tu me fais mille injures.

ARLEQUIN.

Parce que je me mocque un petit brin de toi; cela empêche-t-il que je ne t'aime? Tu disois bien que tu m'aimois, toi, quand tu me faisois battre : est-ce que les étrivieres sont plus honnêtes que les mocqueries.

IPHICRATE.

Je conviens que j'ai pû quelquefois te maltraiter sans trop de sujet.

ARLEQUIN.

C'est la vérité.

IPHICRATE.

Mais par combien de bontez ai-je reparé cela!

ARLEQUIN.

Cela n'est pas de ma connoissance.

IPHICRATE.

D'ailleurs, ne falloit-il pas te corriger de tes défauts!

ARLEQUIN.

J'ai plus pâti des tiens que des miens: mes plus grands défauts, c'étoit ta mauvaise humeur, ton autorité, & le peu de cas que tu faisois de ton pauvre Esclave.

IPHICRATE.

Va, tu n'es qu'un ingrat; au lieu de me secourir ici, de partager mon affliction, de montrer à tes Camarades l'é-

xemple d'un attachement qui les eût touchez, qui les eût engagez peut-être à renoncer à leur coûtume, ou à m'en affranchir, & qui m'eût pénétré moi-même de la plus vive reconnoissance.

ARLEQUIN.

Tu as raison, mon Ami, tu me remontre bien mon devoir ici pour toi; mais tu n'as jamais sçû le tien pour moi, quand nous étions dans Athênes. Tu veux que je partage ton affliction, & jamais tu n'as partagé la miênne. Eh bien va, je dois avoir le cœur meilleur que toi, car il y a plus long-tems que je souffre, & que je sçai ce que c'est que de la peine : tu m'as battu par amitié, puisque tu le dis, je te le pardonne, je t'ai raillé par bonne humeur, prends-le en bonne part, & fais-en ton profit. Je parlerai en ta faveur à mes Camarades, je les prierai de te renvoyer ; & s'ils ne veulent pas, je te regarderai comme mon Ami ; car je ne te ressemble pas, moi, je n'aurai point le courage d'être heureux à tes dépens.

IPHICRATE *s'approchant d'Arlequin.*

Mon cher Arlequin, fasse le Ciel, après ce que je viens d'entendre, que j'aie la joie de te montrer un jour les sentimens que tu me donnes pour toi ! Va,

mon cher Enfant, oublie que tu fus mon Esclave, & je me ressouviendrai toûjours que je ne méritois pas d'être ton Maître.

ARLEQUIN.

Ne dites donc point comme cela, mon cher Patron : si j'avois été votre pareil, je n'aurois peut-être pas mieux valu que vous : c'est à moi à vous demander pardon du mauvais service que je vous ai toûjours rendu. Quand vous n'étiez pas raisonnable, c'étoit ma faute.

IPHICRATE *l'embrassant.*

Ta générosité me couvre de confusion.

ARLEQUIN.

Mon pauvre Patron, qu'il y a de plaisir à bien faire !

*( Après quoi il deshabille son Maître. )*

IPHICRATE.

Que fais-tu, mon cher Ami ?

ARLEQUIN.

Rendez-moi mon habit & reprenez le vôtre, je ne suis pas digne de le porter.

IPHICRATE.

Je ne sçaurois retenir mes larmes : fais ce que tu voudras.

## SCENE X.

### CLEANTHIS, EUPHROSINE, IPHICRATE, ARLEQUIN.

CLEANTHIS *en entrant avec Euphrosine qui pleure.*

LAissez-moi, je n'ai que faire de vous entendre gémir. ( *& plus près d'Arlequin.*) Qu'est-ce que cela signifie, Seigneur Iphicrate : pourquoi avez-vous repris votre habit ?

ARLEQUIN.

C'est qu'il est trop petit pour mon cher Ami, & que le sien est trop grand pour moi.

( *Il embrasse les genoux de son Maître.* )

CLEANTHIS.

Expliquez-moi donc ce que je vois, il semble que vous lui demandiez pardon.

ARLEQUIN.

C'est pour me châtier de mes insolences.

CLEANTHIS.

Mais enfin, notre projet ?

ARLEQUIN.

Mais enfin, je veux être homme de bien, n'est-ce pas-là un beau projet? Je me repens de mes sotises, lui des siennes; repentez-vous des vôtres, Madame Euphrosine se repentira aussi: & vive l'honneur après: cela fera quatre beaux repentirs, qui nous feront pleurer tant que nous voudrons.

EUPHROSINE.

Ah, ma chere Cleanthis, quel exemple pour vous!

IPHICRATE.

Dites plûtôt quel exemple pour nous, adame, vous m'en voyez pénétré.

CLEANTHIS.

Ah vraiment, nous y voilà, avec vos aux exemples: voilà de nos gens qui us méprisent dans le monde, qui font fiers, qui nous maltraitent, qui nous gardent comme des vers de terre, & is qui sont trop heureux dans l'occa n de nous trouver cent fois plus honnê gens qu'eux. Fy, que cela est vilain, 'avoir eu pour tout mérite, que de , de l'argent, & des dignitez: c'étoit la peine de faire tant les glorieux; en seriez-vous aujourd'hui, si nous ions pas d'autre mérite que cela pour

vous ! Voyons, ne feriez-vous pas bien attrapez ! Il s'agit de vous pardonner, & pour avoir cette bonté-là, que faut-il être s'il vous plaît ; Riche, non ; Noble, non ; Grand Seigneur, point du tout. Vous étiez tout cela, en valiez-vous mieux ! Et que faut-il donc ! Ah ! nous y voici. Il faut avoir le cœur bon, de la vertu & de la raison : voilà ce qu'il faut, voilà ce qui est estimable, ce qui distingue, ce qui fait qu'un homme est plus qu'un autre. Entendez-vous, Messieurs, les honnêtes gens du monde ? Voilà avec quoi l'on donne les beaux exemples que vous demandez, & qui vous passent : Et à qui les demandez-vous ! A de pauvres gens que vous avez toûjours offensez, maltraitez, accablez, tous riches que vous êtes, & qui ont aujourd'hui pitié de vous, tout pauvres qu'ils sont. Estimez-vous à cette heure, faites les superbes, vous aurez bonne grace : allez, vous devriez rougir de honte.

ARLEQUIN.

Allons, ma Mie, soyons bonnes gens sans le reprocher, faisons du bien sans dire d'injures, ils sont contrits d'avoir été méchans, cela fait qu'ils nous valent bien : car quand on se repent, on est bon, & quand

quand on est bon, on est aussi avancé que nous. Approchez, Madame, Euphrosine, Elle vous pardonne, voici qu'elle pleure; la rancune s'en va, & votre affaire est faite.

CLEANTHIS.

Il est vrai que je pleure, ce n'est pas le bon cœur qui me manque.

EUPHROSINE *tristement.*

Ma chere Cléanthis, j'ai abusé de l'autorité que j'avois sur toi, je l'avouë.

CLEANTHIS.

Hélas! comment en aviez-vous le courage! Mais voilà qui est fait, je veux bien oublier tout; faites comme vous voudrez; si vous m'avez fait souffrir, tant pis pour vous; je ne veux pas avoir à me reprocher la même chose, je vous rends la liberté; & s'il y avoit un vaisseau, je partirois tout-à-l'heure avec vous: voilà tout le mal que je vous veux: si vous m'en faites encore, ce ne sera pas ma faute.

ARLEQUIN.

Ah la brave Fille! ah le charitable naturel!

IPHICRATE.

Etes-vous contente, Madame!

EUPHROSINE.

Viens, que je t'embrasse, ma chere Cléanthis.

ARLEQUIN.

Mettez-vous à genoux pour être encore meilleure qu'elle.

EUPHROSINE.

La reconnoissance me laisse à peine la force de te répondre. Ne parles plus de ton esclavage, & ne songes plus désormais qu'à partager avec moi tous les biens que les Dieux m'ont donné, si nous retournons à Athênes.

---

## SCENE DERNIERE.

TRIVELIN,

*& les Acteurs précédens.*

TRIVELIN.

QUe vois-je, vous pleurez, mes Enfans, vous vous embrassez !

ARLEQUIN.

Ah, vous ne voyez rien, nous sommes admirables; nous sommes des Rois & des Reines : enfin finale, la paix est conclue, la Vertu a arrangé tout cela; il ne

nous faut plus qu'un Bateau & un Batelier pour nous en aller: & si vous nous les donnez, vous serez presque aussi honnêtes gens que nous.

TRIVELIN.

Et vous, Cléanthis, êtes-vous du même sentiment?

CLEANTHIS *baisant les mains de sa Maîtresse.*

Je n'ai que faire de vous en dire davantage, vous voyez ce qu'il en est.

ARLEQUIN.

Voilà aussi mon dernier mot, qui vaut bien des paroles.

TRIVELIN.

Vous me charmez, embrassez-moi aussi mes chers Enfans, c'est-là ce que j'attendois: si cela n'étoit pas arrivé, nous aurions puni vos vengeances comme nous avons puni leurs duretez. Et vous, Iphicrate, vous Euphrosine, je vous vois attendris, je n'ai rien à ajoûter aux leçons que vous donne cette avanture; vous avez été leurs Maîtres, & vous en avez mal agi: ils sont devenus les vôtres, & ils vous pardonnent; faites vos réfléxions là-dessus. La différence des conditions n'est qu'une épreuve que les Dieux font sur nous: je ne vous en dis pas davantage.

Vous partirez dans deux jours, & vous reverrez Athénes. Que la joie à présent, & que les plaisirs succédent aux chagrins que vous avez senti, & célébrent le jour de votre vie le plus profitable.

FIN.



*APPROBATION.*

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, l'*Isle des Esclaves, Comédie*, dont j'ai crû que la lecture soûtiendroit l'idée qu'en a donnée la représentation. Fait à Paris ce 28 Mars 1725.

HOUDARD DE LA MOTTE.

---

*APPROBATION.*

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, *le nouveau Théatre Italien*, j'ai examiné en particulier les différentes Piéces qui le composent, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. Fait à Paris ce 3 Novembre 1728.

DANCHET.

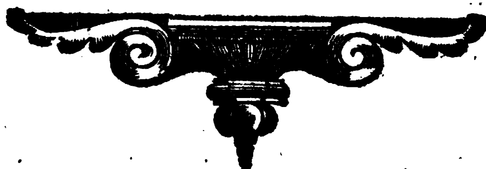
NOUVEAU THEATRE ITALIEN.

# L'EMBARAS DES RICHESSES,

## COMEDIE

*Représentée pour la premiere fois sur le Theâtre de l'Hôtel de Bourgogne, par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi le neuf Juillet 1725.*

Par M. D'ALLAINVAL.



A PARIS,

Chez BRIASSON, rue Saint Jacques à la Science.

M DCC XXIX.

*Avec Approbation & Privilege du Roi.*

*Ibi divitiæ ubi pax & hilaritudo; ubi divitiæ, si non adest pax & hilaritudo, ibi paupertas.*

---

*Le même Libraire vend les pieces suivantes de M. d'Allainval.*

Le Tour de Carnaval, Comedie.
Le Mari Curieux, Comedie.

A S. E.

# MONSEIGNEUR LE C. DE MORVILLE MINISTRE, SECRETAIRE D'ESTAT, &c.

MONSEIGNEUR,

*L'hommage que j'ai l'honneur de faire à* VOTRE EXCELLENCE *des premiers essais de ma plume, est un tribut que je lui dois : Né dans une Ville & dans une famille que* MONSEIGNEUR LE GARDE DES SCEAUX *votre illustre Pere, a toujours honorées de sa puissante protection, mon devoir à déterminé mon choix. Je sçai trop,* MONSEIGNEUR, *que tous vos momens sont consacrés au bonheur de l'Etat ; ainsi je n'abuserai point de ce tems qui lui est si précieux jusqu'à vous vanter à vous-même ce génie délicat, juste & profond, & tant d'autres brillantes qualités, qui vous ont mérité la confiance du Roi, l'estime & l'admiration des Cours Etrangeres, la vénération des Sçavans, & l'amour de toute la France: Agréez seulement,* MONSEIGNEUR, *ces prémices, comme un témoignage public du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être,*

MONSEIGNEUR,

DE *VOTRE* EXCELLENCE

Le très-humble & très-obéissant serviteur,

D'ALLAINVAL.

va m'indisposer contre toi, peut-être à n'en pas revenir ....... Quel parti prendre ? ma foi si les Comediens m'en croyoient, ils débuteroient tout d'un coup par la piece, c'est le mieux : je suis pourtant forcé de convenir qu'il en faut un pour bien faire; car enfin quand le Parterre verra tantôt paroître sur la Scéne un Dieu, cela l'effarouchera immanquablement, si je n'ai eu le soin de le prévenir là-dessus, de le préparer & de l'accoûtumer pour ainsi dire, à cette apparition, en lui insinuant adroitement que l'action se passe à Athénes ..... mais ..... j'entens ouvrir ma porte ; je gage que ce sera quelque importun complimenteur : je suis perdu, si je ne trouve moyen de m'en délivrer....

---

L'AUTEUR, THIBAUT.

Ah, c'est Thibaut, mon frere de lait. Bon jour mon enfant.

THIBAUT.

Voute sarviteur, Monsieu.

L'AUTEUR.

Comment te portes-tu ! comment se porte ta mere !

THIBAUT.

Je nou portons tretous assez bian guieu marci.

L'AUTEUR.

Tu me trouves un peu en affaires.

THIBAUT.

Oh, pargoi je me doute bian de ce que c'eſt qui vous trécaſſe la çarvelle.

L'AUTEUR.

Et quoi ?

THIBAUT.

J'avons apprins de vos nouvelles ; & ſi je ne ſis à Paris que depis ce matin.

L'AUTEUR.

Et bien qu'as-tu appris ? voyons.

THIBAUT.

Hé bian, pis qu'il faut vous le dire, vous ſarez qu'en boutit devant hiar en tarre le gros Lucas.

L'AUTEUR *à part.*

Que me va-t-il conter ?

THIBAUT.

Et moi quand j'aviſis qu'il étoit mort, comme je ſis un fin marle, je devini bian qu'il ne pouroit pus être le farmier de parſonne, attendu qu'il étoit deffunt !

L'AUTEUR *à part.*

Qu'ai-je affaire de tout ce galimatias ?

THIBAUT.

Dame je ne fus ni fou ni étordi, je prins hiar drès le matin mon pied dans mon cou, & je ſis venu pardevars le Sig-

neur de nout village pour li demander ſa farme.

L'AUTEUR.

Eſt-ce là tout ce que tu as à me dire, Thibaut?

THIBAUT.

Baillez-vous patience, vſallez entendre. Le Signeur de nout village n'eſtoit pas cheux li, en l'étandant je me fis mis à jaſer ové Blaiſe qui le ſart, & comme je lui diſés que je vou viandrois voir; Thibaut, m'a-t-il dit, ſçais-tu bian qu'il eſt bian ſçavant ce Monſieur Dorante! Comment morguoi, Blaiſe, ce li fis-je! oüi palſanguoi, ce me fit-il; tian Thibaut, il n'a qu'à revaſſer & gratter ſa tête un bout de temps, & crac vlà un Luivre baclé.

L'AUTEUR *à part.*

Il me divertiroit, s'il avoit mieux pris ſon tems.

THIBAUT.

Il m'a dit qu'en appeloit ça être Poitre: vantegruoi, Monſieu, le biau mequier! faut que ces Poitres ſoyons tarriblement riches; combian gagnez-vous bian à la jornée l'une portant l'autre!

L'AUTEUR.

Tu ne ſçais ce que tu dis, mon pauvre Thibaut; va, laiſſe-moi en repos, je n'ai pas le tems de t'écouter.

THIBAUT.

Oh, tetigué, ce n'est pas le tout; il m'a itou dit que vsaviéz brassé une drolerie... attendez .... il appeloit ça ....

L'AUTEUR.

Une Comedie.

THIBAUT.

Oüi une Comedrille, & que c'étoit pour anit, & ové vout parmission, je voudrés bian qu'ou me fissez l'amiquié de me dire où c'est qu'en montre ça.

L'AUTEUR.

Qu'il ne tienne qu'à cela, attends-moi là-bas, je t'y menerai moi-même.

THIBAUT.

Alons, vsêtes un digne homme. *Il s'en va.*

L'AUTEUR.

Thibaut! reviens.

THIBAUT.

Me vla.

L'AUTEUR.

Reste-là. *à part.* Il me vient une pensée.

THIBAUT.

Comme vous voudrez. *à part.* Quand je songe que j'avons tettée la même mere.

L'AUTEUR.

J'ai lû quelque part qu'un grand Maître de l'art, avant d'exposer ses productions au grand jour du Theâtre, avoit coûtume de

les lire à sa servante ; chez ces gens simples, c'est à la nature toute nuë qu'on parle, & un Auteur de Comédies, doit juger de ses ouvrages, selon qu'il les remuë, plus ou moins ; j'entens un Auteur qui regarde comme son point de vûe de peindre cette même nature, & de parler au cœur ; car pour ceux qui sont toûjours à l'affût d'un mot pour badiner autour, & qui voltigent méthodiquement de pensée en pensée, ils ne trouveroient pas leur compte avec de pareils auditeurs, il faut trop d'esprit pour les entendre ; ça mets-toi là, & couvre-toi, je te veux lire ma piece.

THIBAUT.

Trés-volontiers, vou n'avez qu'à dire, je ne demande pas mieux ; j'ai de l'esprit sans vanité, & quand j'allois à l'icole & que le Magister étoit yvre, reverence parler, c'estoit moi qui faisoit luire les autres.

L'AUTEUR.

Ma Comedie s'appelle *l'Embaras des Richesses*, souviens-toi bien de cela.

THIBAUT.

Oüi oüi, *l'Embaras des Richesses*, j'aimerois bian st'embaras-là moi,

L'AUTEUR *bas*.

Commençons par le Prologue. *Haut* ;

Figure-toi que cette chambre est un Caffé.

THIBAUT.

Un Caffé ! qui que c'est que ça?

L'AUTEUR.

C'est un lieu où l'on prend des liqueurs, des rafraîchissemens, & où s'assemblent tous les jours régulierement un nombre de gens qui critiquent toutes les pieces nouvelles.

THIBAUT.

Apparemment qui sont du mequier.

L'AUTEUR.

Non : ces gens-là ont la prudence de ne rien mettre au jour, leur humeur caustique fait toute leur réputation. Imagine-toi encore qu'il entre dans ce caffé un petit Abbé bien poudré, bien frisé qui m'aborde, & qui me dit d'un ton doucereux, » ( *il lit* ) hé bon jour notre féal : votre » serviteur, Monsieur l'Abbé. Sans doute » que vous irez voir ce soir *l'Embaras des* » *Richesses* : ( *à Thibaut* ) retiens bien que c'est le titre de ma piece.

THIBAUT.

Marchez vout chemin, & ne vou boutez pas en peine.

L'AUTEUR *lisant.*

» Sans doute que vous irez voir ce soir

» *l'Embaras des Richesses* ! Cela pourra se
» faire, Monsieur l'Abbé. De grace n'en
» dites point de mal.

THIBAUT *riant.*

Ah, ah, ah.

L'AUTEUR *à part.*

Il rit, il faut que cet endroit l'ait frappé. *haut*, Hé bien de quoi ris-tu ?

THIBAUT.

Ha ha ha, je ris de ce sot d'Abbé qui viant justement s'addresser à vous pour vous prier de ne point dire de mal d'une chose que vsavez faite.

L'AUTEUR.

» Tu ne ris que de cela ! .... je m'ap-
» plaudissois déja. ( *Il continue de lire* )
» De grace n'en dites point de mal, hé
» quel intèrêt prenez-vous à cela, Mon-
» sieur l'Abbé ! *à Thibaut* : Ecoutes bien !

THIBAUT.

Je sis tout oreilles.

L'AUTEUR *lisant.*

» C'est que l'Auteur est un de mes amis.
» L'Auteur est un de ses amis ! Voyons
» jusqu'où il poussera sa hardiesse. Il vous
» a apparemment lû sa piece, Monsieur
» l'Abbé ; Belle demande ! il me lit tout
» ce qu'il fait. Oh le menteur fieffé ! Hé
» qu'en pensez-vous, s'il vous plaît, M.

» l'Abbé ? A vous dire la vérité elle n'est
» pas trop bonne, ce n'est pas grand-chose.

THIBAUT.

Elle n'est pas trop bonne : quoi st'Abbé vou dit ça à vout nez, & vous ne li sanglez pas sus la gueule ? faut qu'ou soyez tarriblement endurant.

L'AUTEUR.

Hé non & non, ce n'est qu'une supposition, c'est moi qui lui fais dire cela.

THIBAUT.

He que diable ne parlez-vous donc ! mais si vou plaît, pourquoi li faire dire que vout ouvrage n'est pas grand-chose ? je n'y comprens rian moi.

L'AUTEUR.

C'est une modestie d'Auteur qui ne tire pas à conséquence.

THIBAUT.

Oh par la morguenne j'arés peur qu'en ne me print au mot.

L'AUTEUR.

Il n'y a rien à craindre, le public y est accoutumé, & il est trop indulgent pour se prévaloir de ces petits avantages. Je continue : [ *il lit* ] » Monsieur l'Abbé, puisque
» vous avez eu la lecture de la nouvelle
» piece, oserai-je vous prier de m'en faire
» le canevas en deux mots : Oüida ... avec

plaisir . . . . . Premierement.

THIBAUT *baille.*

Ah !

L'AUTEUR *bas.*

Comme il baille ! *haut.* Est-ce que tu ne trouves pas cela plaisant.

THIBAUT.

Si fais, ça est bian drole ; mais c'est que ça m'ennuye.

L'AUTEUR.

Comment donc !

THIBAUT.

Blaise m'avoit dit que des Comedrilles ça étoit si bouffon, que l'y avoit d'samoureux & pis d'samoureuses qui disions tant de droleries, & je ne vois rian de tout ça ecite.

L'AUTEUR.

Mais ceci n'est pas une Comedie.

THIBAUT.

Qui que c'est donc ! vou m'avez tantôt dit vou-mesme que c'en étoit une.

L'AUTEUR.

Ce que je te lis est le Prologue de la Comedie.

THIBAUT.

Hé qui que c'est qu'un Prologue !

L'AUTEUR.

Le Prologue est une espece d'enfant

perdu qu'on envoye reconnoître l'ennemi, & qui souvent en essuye le premier feu, ou pour parler plus clairement, c'est un petit ouvrage que l'on fait precéder la Comédie, dans lequel un Auteur cherche à se rendre favorable le Parterre.

THIBAUT.

C'est donc queuque Monsieu de vos amis que ce Parterre.

L'AUTEUR.

Bon ! à l'autre.

THIBAUT.

Vous mangez donc queuquefois avé li.

L'AUTEUR.

Et non & non. Le Parterre est une assemblée de gens d'esprit, qui sont les juges nez de toutes les pieces nouvelles.

THIBAUT.

Si bian donc que drés qu'ou leurs arez flanqué de voute priambule par la filosofie, ils admireront tout ce que vous leus chanterrez !

L'AUTEUR.

Non vraiment ; ils siffleront ma piece, s'ils la trouvent mauvaise.

THIBAUT.

Par la jarnonce, ça estant, à quoi est donc bon vout Prologue, ça ne sart donc à rian !

L'AUTEUR.

Il parle juste : ton raisonnement me détermine, je m'en vais trouver les Comédiens, & leur dire qu'il faut absolument qu'ils suppriment ce Prologue, il gâteroit tout. Je voudrois bien te lire ma Comédie ; mais il est près de quatre heures, & d'ailleurs comme on la joue aujourd'hui, il me seroit impossible de profiter des avis que tu ne manquerois pas de m'ouvrir : Viens avec moi je vais te faire placer.

THIBAUT.

Allons nous camper en rang d'oignons avec les autres : Voyez-vous, Monsieu, quoique je ne sois qu'un sot, lia plus d'esprit là dedans que dans la sarvelle de bian de grands Juges.

*Fin du Prologue.*



L'EMBARAS



# L'EMBARAS DES RICHESSES

## ACTE PREMIER.

### SCENE PREMIERE.

*Le Theâtre représente une rue : il y a dans l'enfoncement la cabane d'Arlequin, & sur l'un des côtés un Palais de Financier.*

TRIVELIN *seul botté ayant un fouet à la main & une grande épée.*

AH ! je n'en puis plus ! je suis roué, je suis estropié, je suis écorché : la faim, la soif, le sommeil, la fatigue, tout me tourmente. Que le Diable t'emporte, petit fripon d'Amour, toi, les Amoureux, leurs Maîtresses, les chevaux de Poste & moi-même. ( *Il donne deux coups d'éperon & un coup de fouet.* ) Bon, j'ai pensé

me rompre le cou : je croyois être encore sur cette maudite rosse, & je ne songe pas que je suis arrivé à Athénes, mon pauvre esprit se perd ; hé le moyen ! depuis six mois que Pamphile mon Maître est devenu amoureux, il n'est plus pour moi de repos ; toutes les nuits des Serenades, des Bals : n'étoit-ce pas assez d'être Officier, de plus fils de Financier pour faire enrager un valet, sans être encore amoureux ! Il y a un mois que nous partîmes pour la garnison, je m'attendois d'y dormir tout mon soû : Bon ! m'a-t-il été seulement possible d'y fermer l'œil ! il me fit coucher dans sa chambre, & trente fois dans un moment il me crioit à pleine tête, Trivelin, Trivelin, ouvre ta fenêtre, vois s'il est jour. Encore s'il avoit quelque sujet de s'allarmer, mais Florise l'aime, Chrisante pere de la belle approuve leur amour . . . tout cela me met dans une colere . . . . . allons la passer dans la cuisine sur quelque bouteille de vin. . . . .



## SCENE II.

### PAMPHILE, TRIVELIN.

PAMPHILE *en dedans.*

TRivelin?

TRIVELIN.

Monsieur . . . ah voilà déja mon enragé de Maître qui m'appelle.

PAMPHILE.

Trivelin!

TIVELIN.

Monsieur!

PAMPHILE *entrant.*

Où es-tu donc misérable, où es-tu donc?

TRIVELIN.

Me voilà Monsieur.

PAMPHILE.

Traitre, il y a une heure que je me tue de t'appeller de tous les côtez. . . . comment tu n'es pas encore débotté!

TRIVELIN.

Cela va être fait tout à l'heure.

PAMPHILE.

Non tu iras comme cela: Ivrogne,

tu t'es amusé à boire à ton ordinaire.

TRIVELIN.

Hé, Monsieur, nous ne faisons que descendre de cheval, & vous sçavez vous-même que depuis hier que nous partîmes du Régiment, nous courons la poste à jeûn.

PAMPHILE.

Te voilà bien malade, faquin! je te conseille de te plaindre: Vîte, qu'on se dépêche de courir chez M. Chrisante, & de faire dire à la charmante Florise que je viens d'arriver à Athénes.

TRIVELIN.

Hé, Monsieur, vous n'y songez pas, à peine est-il jour, tout le monde dort encore, & je me donne au Diable, il n'y a que les chouettes & nous d'éveillez à Athénes.

PAMPHILE.

Point de réplique, fais ce que je te dis: si par hazard on te pouvoit faire parler à cette belle, ne manque pas de lui faire un récit des tourmens que j'ai soufferts depuis que je suis éloigné d'elle; assure-la bien que mon plus grand plaisir a été de m'occuper de son aimable idée, & que je n'ai point cessé de te parler d'elle: cours, je me rendrai chez elle au plûtôt.
*Il sort.*

TRIVELIN.

J'y vas, Monsieur. . . . graces au ciel, je n'ai plus gueres à souffrir ; il ne revient ici que pour épouser sa Maîtresse, & une petite doze de mariage appaise les fumées de l'amour. . . . mais j'entens quelqu'un qui chante.

---

## SCENE III.

### ARLEQUIN, TRIVELIN.

ARLEQUIN *chante.*

LArela, larela, larela.

TRIVELIN *à part.*

C'est lui-même.

ARLEQUIN, *appercevant Trivelin.*

Hom . . . . quelle bête est-ce là ?

TRIVELIN *riant.*

Ah ah ah ah ! il a peur de mon équipage militaire.

ARLEQUIN.

Si tu avances . . . .

TRIVELIN.

Quoi tu ne me reconnois pas, Arlequin ?

ARLEQUIN.

Ah, c'est Trivelin, ah mon ami (*il court pour l'embrasser ; mais appercevant l'épée de Trivelin il recule*) ôte donc ta grande épée, si tu veux que je t'embrasse.

TRIVELIN.

Voilà qui est fait.

ARLEQUIN.

Ah ! mon cher ami Trivelin, depuis quand es-tu donc à Athénes ?

TRIVELIN.

J'arrive tout présentement.

ARLEQUIN.

Es-tu toujours fort alteré ?

TRIVELIN.

Cela s'en va sans dire, & toi toûjours guai, joyeux ?

ARLEQUIN *saute*.

Toûjours, mon enfant, toûjours. Je suis bien aise de te voir ; que je t'embrasse encore.

TRIVELIN.

De tout mon cœur.

ARLEQUIN.

T'es-tu bien diverti là bas ?

TRIVELIN.

Pas mal ; je te conterai cela tantôt, j'ai maintenant à galoper pour mon maître, j'aurai bientôt fait, & ensuite je

me rendrai à notre Cabaret.

ARLEQUIN.

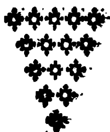
Va vîte, tu m'y trouveras, je vais dire bon-jour à Chloé, & puis je ne manquerai pas d'y aller.

TRIVELIN.

Dans un moment je suis à toi.

ARLEQUIN *seul riant*.

Ah ah ah la drôle de chose que l'Amour! cela fait la moitié de l'ouvrage: autrefois quand il falloit tirer de l'eau pour arroser mes fleurs, je trouvois que la corde étoit si rude & le puits si profond: mais depuis que j'aime Chloé, & que c'est pour lui faire des bouquets que je cultive mes fleurs, je n'ai qu'à toucher la corde du bout de doigt seulement, & cela vient tout seul. Oh la plaisante chose que cet Amour! si je sçavois celui qui l'a inventé....



## SCENE IV.

### CHLOE', ARLEQUIN.

CHLOE'.

BOn jour, mon cher Arlequin.

ARLEQUIN.

Et bon jour, ma chere Chloé, bon jour mon amour, ma rose, mon miel, mes macarons.

CHLOE'.

Tu as été bien long-tems à venir aujourd'hui.

ARLEQUIN.

J'étois allé te chercher ce bouquet dans mon jardin : prends-le, ma chere Chloé, il sent bon comme toi.

CHLOE'.

Je t'ai attendu pendant une heure, & si-tôt que j'entendois quelqu'un chanter dans la ruë, cela mettoit mon cœur dans un mouvement... & je disois, ah voilà mon cher Arlequin: mais aussi quand je voyois que ce n'étoit pas toi, j'étois bien chagrine, je craignois qu'il ne te fût arrivé

arrivé quelque chose : vois combien je t'aime.

ARLEQUIN.

Cela est fort bien fait de m'aimer, ma chere Chloé ; car moi je t'aime, oüi je t'aime de tout mon cœur : mais d'où vient que tu es triste, qu'est-ce que tu as ?

CHLOE' *tristement.*

Je n'ai rien, Arlequin.

ARLEQUIN.

Si, tu as quelque chose... tu pleures ... tu vas me faire pleurer aussi : il ne faut pas se chagriner, mon petit nez, il faut toujours se tenir gaillarde, rire, chanter ... dis donc ce que tu as.. ta mere t'a querellée, n'est-ce pas ?

CHLOE'.

Non, au contraire, elle m'a dit qu'elle nous marieroit demain ensemble.

ARLEQUIN *saute de joie.*

Demain, oh demain .... est ce que cela ne te fait pas de plaisir ?

CHLOE'.

Si fait, Arlequin, cela m'en fait beaucoup.

ARLEQUIN.

Si cela te fait du plaisir, d'où vient donc que tu ne ris pas & que tu ne sautes pas de joye comme moi ? tu as du cha-

grin, je le vois, & tu me le caches.

CHLOE'.

Il faut te l'avoüer, mon cher Arlequin, j'entends dire de tous les côtez que les hommes sont si trompeurs que je crains que tu ne cesses de m'aimer; Arlequin cela ne seroit pas honnête à toi de me planter là.

ARLEQUIN.

Moi je cesserois de t'aimer! moi je planterois là ma chere Chloé! il faudroit que je fusse fou: où est-ce que je pourrois trouver une autre fille si belle, si bonne, si douce, & qui m'aime comme toi? nulle part. Oh, ne t'embarasse pas nous serons demain mariez, allons donc réjoüis-toi: cela est si drôle, le mariage.

CHLOE'.

Helas! il peut encore arriver bien des choses jusqu'à demain: j'ai rêvé cette nuit que tu me quittois pour en aimer une autre: ah mon cher Arlequin, si cela étoit j'en mourrois de douleur.

ARLEQUIN.

Va mon petit cœur, va ne crains pas cela, je t'aimerai toute ma vie, je te le jure: j'ai eu le même rêve de toi, moi. J'ai rêvé, cela est bien pis, tu vas entendre; j'ai rêvé que tu étois mariée à un

Monsieur, & que tu ne voulois pas seulement me regarder. Et bien est-ce que cela me fâche ! non, parce que je sçai bien que tu ne pourrois jamais trouver un Amant plus joli que moi, & qui t'aime tant.

CHLOÉ.

Ton rêve est un menteur assurément, mon cher Arlequin : moi ! je me marierois à un autre ! oh tu sçais bien que je t'aime trop pour te faire cette peine-là. Je t'aime tant que si un beau Monsieur tout doré me disoit, Chloé, tu es bien aimable ; si tu veux m'aimer & m'épouser je te donnerai de beaux habits, de belles garnitures, de beaux rubans, un beau char : je lui dirois, non ; j'aime mieux être la femme d'Arlequin, qui n'est qu'un Jardinier.

ARLEQUIN.

Fort bien : & moi, tiens, si une Princesse... par exemple, Madame la République étoit amoureuse de moi, & qu'elle me dît, hé bon jour le petit Arlequin, que tu es joli, que tu es charmant ! je lui dirois, cela est vrai, Madame, je suis un drole de corps : Je suis folle de toi. Oh, Madame, je ne suis pas digne de rendre folle une si grande

Princesse ; car il faut parler honnêtement.

CHLOE'.

Tu as raison.

ARLEQUIN.

Si tu veux te marier à moi, j'ai de si bon vin, de si bon fromage. Je boirois son vin, je mangerois son fromage ...

CHLOE'.

Tu le mangerois, Arlequin !

ARLEQUIN.

Ecoute donc : Et puis quand j'aurois bû & mangé, je lui dirois, allez au Diable, vous êtes trop laide, j'aime mieux être le mari de Chloé : cela est-il bien répondu ?

CHLOE'.

Il n'y a que ce fromage qu'il ne faudroit pas manger : que je serois heureuse, mon cher Arlequin, si tu m'aimois toûjours de même ; je serai bien charmée, je t'assure, quand nous serons mariez ; je te verrai toute la journée, j'irai travailler avec toi dans ton jardin : quand je suis loin de toi je suis toûjours rêveuse, triste, inquiéte, tout m'ennuye, tout me déplaît.

ARLEQUIN.

Tout comme moi : mais aussi quand je te vois je suis si content.

CHLOE'.

Hai, il faut déja que je te quitte, mon cher Arlequin.

ARLEQUIN.

Quoi, tu t'en vas déja ! encore un petit moment, on n'a pas ſeulement le tems de te regarder.

CHLOE'.

Je ne ſçaurois, je le voudrois bien.

ARLEQUIN.

Je t'en prie.

CHLOE'.

Je crains que ma mere ne me gronde.

ARLEQUIN.

Tu lui diras que tu étois avec moi.

CHLOE'.

Oh ! que je n'ai garde, ce ſeroit bien pis ; elle m'a défendu de te parler que devant elle, & moi j'aimerois preſqu'autant ne te point voir ; il me ſemble que ce que tu me dis ne me fait pas tant de plaiſir quand ma mere y eſt ; cela me rend toute honteuſe.

ARLEQUIN.

Et moi cela me rend comme un nigaut, je n'ai plus d'eſprit pour te dire de jolies choſes.

CHLOÉ.

Va, mon cher Arlequin, va travailler, je m'échaperai ce matin, & je t'irai voir dans ton jardin.

ARLEQUIN.

Tu y viendras..... Ah...!

CHLOÉ.

Oui, Arlequin, j'irai; adieu mon ami.

ARLEQUIN.

Adieu ma petite Chloé, adieu mon petit bouchon : ne manque pas au moins, d'y venir.

CHLOÉ.

Non, je te le promets.

ARLEQUIN *seul.*

Cette fille-là est la meilleure fille du monde, je serois avec elle toute ma vie sans m'ennuyer, je ne suis jamais rassasié de la voir. Trivelin ne sera pas encore venu au Cabaret, en l'attendant je vais me divertir. *Il chante & saute.*



## SCENE V.

### MIDAS, ARLEQUIN.

ARLEQUIN *chante, & pendant* l'à parté *que fait Midas, il danse, & chante souvent le dernier vers de l'air.*

Vive mon joli jardin, soir & matin
J'y ris, j'y chante, j'y badine :
Ah ! le favorable terrain,
La rose y croît sans épines.

MIDAS *à part.*

VOilà mon chanteur; quel gosier ! il faut que ce drole-là ait le diable dans le corps... il m'est impossible d'y résister.... dès que l'aurore paroît, le boureau commence son vacarme.... quoi ! faudra-t-il toute ma vie avoir les oreilles étourdies de ce misérable ? il faut, quoi qu'il en coûte, que je me procure du repos ..... j'imagine un moïen qui peut-être me réussira.

ARLEQUIN.

La rose y croît sans épine... ah, ah

ah, vous voilà, Monsieur Midas?

MIDAS.

Bon jour, Arlequin.

ARLEQUIN.

Voulez-vous vous divertir avec moi?

MIDAS.

Me divertir avec toi: moi?

ARLEQUIN.

Oui, est-ce que vous n'oseriez?

MIDAS.

Tu me fais pitié, mon enfant, tu me fais pitié.

ARLEQUIN *riant.*

Je vous fais pitié, ah, ha, ah! les Maltotiers ne sont pourtant gueres pitoyables; pourquoi donc est-ce que je vous fais pitié!

MIDAS.

Peux-tu être si joyeux étant aussi malheureux que tu es?

ARLEQUIN *riant.*

Moi, je suis malheureux! Ha ha ha!

MIDAS.

Sans doute.

ARLEQUIN *riant.*

Ha, ha, ha, vous me faites créver de rire.

MIDAS.

Que je plains ton aveuglement! quoi

tu ne vois pas que tu menes une vie misérable ?

ARLEQUIN *riant.*

Une vie misérable, ah, ah ! le Diable m'emporte si je l'aurois jamais crû ; je dors bien, je mange bien, je bois bien, je ne crains rien, je ne souhaite rien ; & vous appellez cela une vie misérable ? ah, ah, ah, voilà pourtant un bon malheur : voyons donc votre bonheur à vous ?

MIDAS.

Quelle comparaison ! je suis riche, moi, j'ai de belles terres qui me rapportent dequoi vivre.

ARLEQUIN.

C'est être riche cela ?

MIDAS.

En ton avis ?

ARLEQUIN *riant.*

Je suis donc riche aussi moi : ah ah ah !

MIDAS.

Toi riche ? hé tu te mocques ?

ARLEQUIN.

Et vraiment oui, je le suis : n'ai-je pas mon petit jardin qui me rapporte aussi dequoi vivre ? il a nourri tous mes peres, il me nourrira tout de même, je suis si content de l'avoir.

MIDAS.

Saches, mon cher Arlequin, que la plus petite de mes terres vaut vingt jardins comme le tien.

ARLEQUIN.

Qu'eſt-ce que cela me feroit quand mon jardin ſeroit auſſi grand que tout le monde ! il m'auroit peut-être coûté à avoir beaucoup de peine, ou quelque mauvaiſe action.

MIDAS *à part.*

Qu'entend-t'il par là ! voudroit-il dire...

ARLEQUIN.

Et puis en ſerois-je plus grand, plus beau, plus joyeux, en mangerois-je davantage ! non ; ſi petit qu'il eſt il en nourriroit encore deux avec moi : mais vous comment faites-vous donc ? vous êtes donc bien gourmand pour manger tant de terres ! en bonne cauſe que vous êtes tous les jours quatre heures à table, petit comme vous êtes, où mettez-vous donc tout cela ?

MIDAS.

Tout ce que mes terres me rapportent n'eſt pas pour ma table ; j'en réſerve une partie pour mes plaiſirs, une autre pour....

ARLEQUIN.

Pour vos plaiſirs ! ha ha ha, vous

achetez donc vos plaisirs ! ha ha ha. Les miens ne me coûtent rien, & si du matin au soir je chante, je ris, je saute.

MIDAS *à part.*

Je n'en aurai point de raison de ce côté là.

ARLEQUIN.

C'est encore un heritage que j'ai reçu de mes peres que ma bonne humeur.... je me marierai demain avec Chloé, & sitôt que j'aurai des enfans, je leur ferai part de cet heritage-là, vous les entendrez chanter, je vous en répons.

MIDAS.

*bas.* Ah, je suis perdu ! mais changeons de batterie.... *haut.* Viens, mon cher Arlequin, je veux faire quelque chose de toi, viens demeurer chez moi.

ARLEQUIN.

Et pourquoi faire ?

MIDAS.

Je te donnerai une place parmi mes Commis.

ARLEQUIN.

Qu'est-ce que vos Commis ? ah ! sont-ce ces gens qui sont toute la journée attachez devant une table, & qui disent toûjours, cinq & cinq font dix.

MIDAS.

Justement.

ARLEQUIN.

Oh, je ne veux point de ces galeres-là.

MIDAS.

Quoi tu trouves cela plus fatiguant que de labourer ton jardin du matin au soir?

ARLEQUIN.

Oui, car en travaillant je songe toujours à ma chere Chloé, & je chante.

MIDAS.

Arlequin tu ne sçais pas ce que tu refuses: le parti que je te propose est le chemin le plus court pour devenir grand Seigneur.

ARLEQUIN.

Grand Seigneur? vos Commis sont donc aprentifs grands Seigneurs?

MIDAS.

Sans contestation.

ARLEQUIN.

Cet apprentissage-là est-il bien long & bien difficile?

MIDAS.

Non, en peu de tems on y parvient; il n'est même pas necessaire d'avoir de l'esprit, il ne faut qu'une conscience aisée.

ARLEQUIN.

Vous êtes grand Seigneur, vous?

MIDAS.

Oui.

ARLEQUIN *riant.*

Vous autres grands Seigneurs vous avez des mines bien bouffones. Dites-moi, qu'est-ce que le métier de grand Seigneur ?

MIDAS.

Peste de l'homme ! ce n'est pas un métier, c'est une qualité.

ARLEQUIN.

Une qualité . . . & comment fait-on pour la faire ?

MIDAS.

Quel galimatias ! il ne faut rien faire.

ARLEQUIN.

Rien du tout ?

MIDAS.

Non, ( *à part* ) j'aimerois mieux parler à une statue.

ARLEQUIN.

Cela est donc bien ennuyeux d'être toujours comme cela ( *il ouvre la bouche sans parler, & équarquille les mains.* ) Oh, je ne gagnerois pas ma vie à cette qualité là, je ne pourrois jamais la faire ; j'aime à aller, à venir & à faire toujours quelque chose, moi : mais les grands Seigneurs vivent-ils plus long-tems que les autres ?

MIDAS.

Mais...non. ( *à part.* ) Quelle diable de question ?

ARLEQUIN.

A quoi ſert donc cette grande Seigneurie ? j'aime tout autant reſter jardinier comme je ſuis.

MIDAS.

Mais quand nous avons la moindre maladie. . . .

ARLEQUIN.

Maladie ! ah, il faut que ce ſoit votre gourmandiſe, les plaiſirs que vous achetez, & votre fainéantiſe qui vous apportent des maladies, car mes peres ni moi n'en avons jamais eu : Eh bien quand vous avez de vos maladies, que faites-vous donc ?

MIDAS.

Tout d'un coup des Médecins de toutes les couleurs.

ARLEQUIN.

Ah, les Médecins ! ce nom-là m'a fait grande peur : c'eſt apparemment une groſſe maladie, on en meurt, n'eſt-ce pas ?

MIDAS.

Et non & non, les Médecins ſont. . . .

ARLEQUIN.

C'eſt donc là votre vie heureuſe, à vous, de manger plus que trente autres, d'être un fainéant, d'avoir des mala-

dies & des Médecins ! ah, ah, ah.

MIDAS.

Mais ....

ARLEQUIN.

Adieu, adieu, je suis bien sot d'écouter tous vos contes, vous me faites perdre mon tems : pendant que je suis à entendre vos raisonnemens, je ne me divertis pas ; adieu, gardez votre bonheur pour vous, j'aime mieux mon malheur à moi : (*bas.*) Allons trouver Trivelin dans le Cabaret. (*il s'en va en chantant.*)

MIDAS *seul.*

Que ce drole-là est heureux ! maudite ambition ! maudite soif de l'or, pourquoi m'avez vous tiré de l'heureuse obscurité où je suis né ! je goûterois tous les jours, comme cet homme, mille plaisirs innocens, & je passerois les nuits sans troubles & sans inquiétudes : Oh Plutus reprenez les richesses que vous m'avez données, ou faites m'en jouir plus tranquillement.



## SCEGE VI.

### MIDAS, SA FEMME, PAMPHILE.

*Madame* MIDAS,

A Moi ici, Dave, Silvain, Sosie; que l'on coure après Arlequin, & qu'on me l'assomme. (*à son mari.*) Comment, Monsieur, vous êtes-là les bras croisez, & vous ne m'avez pas défait de ce misérable qui trouble tous les jours mon repos!

MIDAS.

Et que vouliez-vous que je lui fisse, ma chere femme!

*Madame* MIDAS.

Ce que je voulois qu'il lui fît! hélas! il falloit le carresser, le remercier, le récompenser de la bonté qu'il a de venir tous les jours m'éveiller, & me fendre la tête de ses chansons; il falloit le prier de me continuer une pareille aubade. Cela vous divertit apparemment!

PAMPHILE.

Mais, ma mere....

*Madame*

*Madame* MIDAS.

Taiſez-vous, vous : j'enrage de voir que malgré toutes les peines que je me ſuis donnée pour faire de vous un joli homme, vous ne ſoyez qu'un ſot comme votre pere.

MIDAS.

Quelle femme !

PAMPHILE.

Mais avec votre permiſſion, ma mere....

*Madame* MIDAS.

Allez, allez, laiſſez-nous, allez auprès de votre Floriſe, c'eſt tout ce que vous ſçavez faire ; dépêchez-vous de l'épouſer, & de retourner à votre Régiment : allez donc, vous dis-je, j'ai bien affaire de votre figure ici. (*Phamphile ſort*) Que je ſuis malheureuſe avec de la beauté, quelque jeuneſſe, de l'eſprit & des ſentimens, d'être l'épouſe d'un homme fait comme cela. Soſie, Soſie !

SOSIE *en dedans.*

Madame.

*Madame* MIDAS.

Viendras-tu, petit coquin ?

SOSIE.

Me voilà, Madame.

*Madame* MIDAS.

Vite, va me chercher le Juge du quartier, qu'il vienne, qu'il accoure.

MIDAS.

Le Juge du quartier, ma mie?

*Madame* MIDAS.

Oui, le Juge du quartier.

MIDAS.

Et pourquoi faire, s'il vous plaît?

*Madame* MIDAS.

Pour me faire faire justice, puisque vous n'avez pas l'esprit de me la rendre vous-même: je veux qu'on m'enferme Arlequin.

MIDAS.

Vous n'y songez pas, le cas n'est pas assez grave.

*Madame* MIDAS.

Comment, merci de ma vie, n'est-ce donc rien à votre avis, que d'éveiller tous les jours une femme comme moi! je suis obligée de courir le Bal & les Assemblées tant que la nuit dure; quand voulez-vous donc que je repose, s'il m'est impossible de le faire le long de la journée, suis-je de fer! c'est trop peu que de l'enfermer, je veux le faire pendre, le traître qu'il est, toutes les femmes d'Athenes me prêteront main forte; comme elles menent la

même vie que moi, elles sont interessées dans cette affaire ; de plus j'ai deux jeunes Sénateurs à qui tous les soirs je fais la leçon à ma toilette, je suis sure de leurs suffrages. ( *à Sosie.* ) Quoi, tu n'es pas encore parti !

## SCENE VII.

PLUTUS, MIDAS, SA FEMME, SUITE DE PLUTUS.

PLUTUS ( *à Sosie.* )

ARrête. (*à Midas.*) Et vous reconnoissez Plutus, qui vous a comblez de biens, & qui vient encore travailler à votre tranquilité.

MIDAS.

Ah, Seigneur !

*Madame* MIDAS.

L'injure étoit trop criante, & je sçavois bien que les Dieux étoient trop galans pour souffrir plus long-tems une femme comme moi exposée aux insultes d'un misérable.

PLUTUS.

Rentrez chez vous, l'ennemi de votre

repos s'avance, je l'entens, & je vais vous en venger dans le moment.

*Madame* MIDAS.

De grace, Seigneur Plutus, ne lui faites point de quartier.

---

## SCENE VIII.

PLUTUS, ARLEQUIN. SUITE, &c.

PLUTUS *bas*.

LE voilà, il faut jouer d'adresse.

ARLEQUIN *entre en chantant*.

La la la.. Trivelin n'est pas venu dans le Cabaret, j'ai bû un coup tout seul, & je m'en vais travailler dans mon jardin en attendant que Chloé y vienne; *les violons jouent un Prélude*. Des violons! des violons!

PLUTUS.

Viens, Arlequin, viens te divertir avec nous.

ARLEQUIN.

Très-volontiers, je le veux bien; mais qui êtes-vous? *à part*. la drole de figure!

PLUTUS.

Je suis un Dieu.

ARLEQUIN.

Etes-vous Jupiter ?

PLUTUS.

Non, je suis Plutus le Dieu des Richesses.

ARLEQUIN.

Le Diable m'emporte si je vous connoissois.

PLUTUS.

Je le crois bien.

ARLEQUIN.

*à part.* J'aime ce Dieu, il est de bonne humeur. *haut*, Y a-t-il long-tems que vous êtes Dieu ?

PLUTUS.

Oui, mais cependant je suis une Divinité plus moderne que les autres.

ARLEQUIN.

Ne seriez-vous point un Dieu venu dans une nuit comme un champignon ?

PLUTUS.

Quoique je sois le plus moderne des Dieux, cela n'empêche pas que je ne sois celui qui reçoit le plus de vœux des mortels; autrefois les Temples des Dieux étoient remplis d'hommes qui leur demandoient la probité, la force, la con-

stance, la science; les femmes venoient leur demander la chasteté, la modestie, l'amour pour leurs maris, l'attachement pour leur ménage, la sincerité: on y voyoit ruisseler le sang des victimes qu'on leur immoloit; mais depuis que j'ai eu des Titres de Divinité, il y a bien eu du changement; l'herbe croît sur leurs Autels, & tandis que je suis tout enfumé d'encens, j'ai le plaisir de voir qu'on n'en brûle presque pas un grain en leur honneur.

ARLEQUIN.

Mais comment diable ont-ils été assez sots pour recevoir parmi eux une fine mouche qui leur escroque toutes leurs pratiques.

PLUTUS.

A te dire le vrai, mon cher Arlequin, la chose n'a pas été bien facile: le Destin étoit mon juge, & j'avois contre moi tous les Dieux, mais j'avois toutes les Déesses dans ma manche: tu vois par-là que j'ai toujours eu le droit de plaire au beau sexe. Venus se mit à leur tête, & quand on est riche, & qu'on a de pareilles solliciteuses, on a toujours bon droit.

ARLEQUIN.

Oh! il n'y a point moyen de tenir con-

tre ces Avocats-là, il ont de certaines petites mines si appetissantes.

PLUTUS.

Bien plus, Jupiter devint amoureux de la belle Danaë, & comme il avoit besoin de moi pour s'insinuer dans la Tour d'airain où cette Princesse étoit enfermée, il prit mon parti, & y entraîna avec lui Mercure & l'Amour; ce dernier s'en est bien mordu les pouces depuis.

ARLEQUIN.

L'Amour! Et pourquoi donc?

PLUTUS.

Avant que je fusse Dieu, ce n'étoit que par une constance ennuyeuse & par une tendresse infinie qu'un Amant touchoit le cœur de sa Maîtresse.

ARLEQUIN.

Et à présent donc?

PLUTUS.

A présent, ha ha ha: tiens, on fait l'amour comme quand on veut prendre une maison à loyer; on lit l'écriteau, on y entre, on dit cette maison-là est drole, je crois que je m'y plairai; on se débat du prix, on en convient, on passe le bail, on s'y loge, & dès le lendemain on voudroit en démênager.

ARLEQUIN.

C'eſt que quand on vient pour louer cette maiſon, il y a de beaux meubles, de belles tapiſſeries qui en cachent tous les défauts ; mais quand on s'y loge, il n'y a plus que les quatre murailles, & pour lors on voit que le dedans ne vaut rien.

PLUTUS.

Revenons à mon hiſtoire : Quand j'eus Jupiter de mon côté, le Deſtin prononça un Arrêt en ma faveur, & je n'eus plus pour adverſaires que Mars le Dieu des Guerriers, & Apollon le Dieu des Poëtes. Mars faiſoit le diable à quatre dans le ciel, il me menaçoit de me faire ſauter par les fenêtres, Apollon fit une Satyre contre moi, où il diſoit que j'étois un miſérable fils de la Terre, ſans éducation, ſans eſprit, ſans délicateſſe.

ARLEQUIN.

Etes-vous racommodé avec eux ?

PLUTUS.

Non, notre inimitié ſera éternelle : Mars ne s'en ſoucie gueres ; quand ce Dieu va faire quelque campagne, Vénus a ſoin de ſon équipage ; d'ailleurs il a le privilege de ne point payer ſes dettes : mais Apollon en enrage bien, il a fait pluſieurs tentatives pour faire ſa paix avec

moi,

moi, il a composé des vèrs en mon honneur, mais comme je n'entends rien à tous ces rogatons-là, je l'ai laissé chanter, tant qu'enfin las de se morfondre dans mon antichambre, il s'est remis de plus belle à déclamer contre moi, jusqu'à dire que j'étois la source de tous les maux.

ARLEQUIN.

A qui en a ce belître là, de mal parler d'un Dieu qui est si bon diable ?

PLUTUS.

Va, Arlequin, laisse le dire, il est assez puni d'être brouillé avec moi : tout ce qu'il dira ne me fera pas grand tort ; les mortels ont trop appris à connoître ce que je vaux.

ARLEQUIN.

A propos, Seigneur Plutus, dans quel pays sont donc vos Temples ?

PLUTUS.

Je laisse aux autres Dieux ces magnifiques Edifices que tu vois ; pour moi l'Univers est mon Temple : j'ai des Autels dans les cœurs de la plûpart des hommes, j'en ai dans celui de la Coquette, dans celui du Magistrat, dans celui du Financier ; que sçais-je, peut-être, dans celui du Philosophe. Ç'a, mon cher Arlequin, je veux que tu sois un de mes adorateurs ;

(*Plutus donne à Arlequin une urne dorée.*) tiens, voilà un trésor que je te donne.

ARLEQUIN *avec étonnement.*

Oh la belle chose! comment l'appellez-vous?

PLUTUS.

Un trésor.

ARLEQUIN.

Un trésor... Le beau nom! A quoi cela est-il bon?

PLUTUS.

A toutes choses; que j'en donne autant au premier faquin, j'en fais un homme d'importance; d'un misérable, j'en fais un honnête homme; d'un stupide, j'en fais un bel esprit.

ARLEQUIN.

Qu'est-ce qu'un bel esprit?

PLUTUS.

Un bel esprit.... C'est un homme qui fait des Livres.

ARLEQUIN.

Ah que je serai aise d'en faire aussi: je ferai de si beaux Almanacs, ils ne seront pas comme ceux qu'on vend; ces ignorans-là apportent toujours de la pluye, oh bien moi je n'y mettrai que du beau tems, & je ferai faire si chaud pendant l'hyver, qu'on s'ira baigner.

PLUTUS.

Qu'eſt-ce qu'un homme à qui je ne donne point de mes faveurs ! un miſérable, un ....

ARLEQUIN.

J'étois donc comme cela, moi !

PLUTUS.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Oh l'honnête homme de Dieu ! que je vous ſuis obligé de m'ôter tous ces vices-là.... A propos, je vous prie de ma nôce.

PLUTUS.

De ta nôce ! & qui eſt-ce que tu épouſes !

ARLEQUIN.

Chloé, un charmant petit minois qui demeure-là.

PLUTUS.

Y ſonges-tu, mon cher Arlequin, d'épouſer une fille qui n'a point de bien ! je ne ſouffrirai jamais cela, il te faut une Maîtreſſe riche.

ARLEQUIN.

Oh ! mais j'aime bien Chloé, & nous

étions tous deux petits comme cela, que nous nous aimions déja.

PLUTUS.

Tu te mocques : apprens qu'un galant homme quand il se marie, ne consulte que son interêt, sans s'embarasser de l'Amour.

ARLEQUIN.

Oh oui, mais j'ai juré que j'aimerois toujours Chloé, & que je l'épouserois.

PLUTUS *riant.*

Que tu es simple avec tes scrupules ! va, les sermens amoureux n'obligent à rien.

ARLEQUIN.

Vous avez beau dire, j'aime trop Chloé, je ne veux jamais la quitter.

PLUTUS.

Je sçaurai bientôt de tes nouvelles là-dessus : mais j'ai encore une chose à te dire.

ARLEQUIN.

Dites.

PLUTUS.

J'ai de deux sortes d'adorateurs: les uns ne m'aiment que par rapport aux plaisirs & aux honneurs que mes faveurs leur pro-

eurent. Ils sont toujours prêts à les répandre à droit & à gauche, ils appellent cela grandeur d'ame.

ARLEQUIN.

Ce sont des ingrats, n'est-ce pas ?

PLUTUS.

Assurément : mais j'ai aussi de bonnes ames zelées pour mon culte, qui ne m'aiment que par rapport à moi ; ils ne sont pas plus satisfaits que quand ils contemplent dans leur coffre-fort mes bienfaits ; pour les conserver, il n'est ni sermens, ni parjures, ni crimes qui leur coûtent ; & plûtôt que de perdre la moindre de mes bonnes graces, ils se laisseroient égorger & mourir de faim. C'est à toi, mon cher Arlequin, à voir si tu veux, en imitant ces derniers, gagner de plus en plus ma bienveillance.

ARLEQUIN.

Oui, oui. *bas*, je vais enterrer cela dans mon jardin ; ne le dites pas au moins.

PLUTUS.

Ne crains rien, ( *à sa suite*, allons mes enfans, divertissez Arlequin.

ARLEQUIN.

Oui, divertissez-moi.

*On danse.*

*Deux Suivans de Plutus chantent ensemble.*

Heureux Arlequin,
Que ton destin
Est digne d'envie !
Plutus prévient tes désirs,
Tu vas voir couler ta vie
De plaisirs en plaisirs.

*Une voix.*

Quand Plutus nous aime,
Que notre sort est doux !
Tous les Dieux jusqu'à l'Amour même
Sont pour nous.
Heureux Arlequin, &c. *On danse.*

*Tous les deux.*

VAUDEVILLE.

L'Amour n'est plus comme au vieux tems,
Un Roman de longue lecture.
Souvent dix Tomes rebutans
Ne concluoient pas l'avanture ;
Mais à l'usage des Traitans
Plutus l'a réduit en brochure.
Turelure lure, ton ton ton, &c.

PLUTUS.

Dans l'Univers tout suit mes loix,

Je tourne à mon gré la Nature,
Pour ayeux je donne des Rois,
A la plus abjecte Roture;
De Themis je regle la voix,
Pour favoriser l'imposture.
Turelure, &c.

ARLEQUIN.

Vieilles qui voulez plaire encor,
Malgré votre antique figure,
Choisissez-moi, c'est un trésor,
Qu'un nigaut de mon encolûre;
Mais commencez par parler d'or,
Sans cela point d'amour, j'en jure.
Turelure lure, &c.

PLUTUS.

Adieu Arlequin: si tu m'es fidéle, tu recevras bientôt de moi de nouveaux bienfaits.

ARLEQUIN.

Serviteur, Monsieur Plutus... Ah! mon cher trésor que je suis aise de t'avoir; mais pourtant je suis fâché d'avoir dit à Plutus que j'allois le mettre dans mon jardin, s'il alloit venir lui-même me le prendre! Je sçai bien ce que je vais faire, je vas l'enterrer dans ma cave. Ah! mon joli trésor!



# ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

### PAMPHILE, FLORISE, TRIVELIN.

PAMPHILE.

NOn, belle Florise, je ne sçaurois vous exprimer les tourmens que l'absence m'a fait souffrir.

FLORISE.

Pamphile, les peines que j'ai ressenties me font aisément juger des vôtres.

PAMPHILE.

Que Trivelin vous dise l'état où j'étois.

TIVELIN.

Cela est vrai, Mademoiselle; on prenoit mon Maître pour un fou.

PAMPHILE.

Tais-toi, impertinent. Qu'il est cruel à un Amant bien épris de se voir loin de ce qu'il aime ; il n'étoit pour moi ni plaisirs, ni repos.

TRIVELIN.

Oh pour cela j'en ſuis témoin ; toutes les Dames de la Garniſon étoient folles de mon Maître. Si vous ſçaviez les petites mines & les petites façons qu'elles faiſoient pour l'accrocher : mais malgré tout cela il n'a pas ſeulement daigné les regarder. J'en enrageois aſſez, car elles avoient de jolies ſoubrettes qui mouroient d'envie de m'en conter.

PAMPHILE.

J'attens qu'il plaiſe à Monſieur Trivelin de me laiſſer parler.

TRIVELIN.

Voilà le grand-merci, on plaide ſa cauſe....

PAMPHILE

Encore..... Que deviendrois-je, charmante Floriſe, ſi j'étois encore obligé de m'éloigner de vous !

FLORISE.

Ne me parlez point de cette ſéparation, Pamphile, j'y entrevois des chagrins qui m'ôtent tout le plaiſir que j'ai de vous voir ; mais enfin que prétendez-vous faire !

PAMPHILE.

Vous demander à votre pere, le preſſer, le conjurer de couronner mon amour....

Qu'avez-vous ! vous me semblez interdite : que faut-il que je pense, ma résolution vous déplairoit-elle , ne m'aimeriez-vous plus ?

FLORISE.

Ah Pamphile ! que vous connoissez mal mon cœur, de le croire capable de changer pour vous : non je suis toujours la même . . Mais . . . .

TRIVELIN *à part.*

Voilà un mais qui nous jouera quelque mauvais tour.

PAMPHILE.

De grace, achevez, cette incertitude m'accable.

FLORISE.

Je crains que mon pere n'y donne pas les mains si facilement.

PAMPHILE.

Que vous m'allarmez, adorable Florise ! votre pere vous auroit-il dit quelque chose ! Sur quoi fondez-vous vos soupçons ! Parlez, qu'avez-vous apperçû !

FLORISE.

Peut-être je m'effraye sans sujet, mais je trouve que mon pere depuis quelque tems est devenu réveur, il affecte de ne me plus parler de vous. Ah Pamphile !

s'il m'alloit défendre de vous voir.

PAMPHILE.

Y pourriez-vous consentir !

FLORISE.

Que voudriez-vous que je fisse !

PAMPHILE.

Au moins promettez-moi, belle Florise, que votre cœur sera toujours à moi.

FLORISE.

Remenez-moi au logis, Pamphile, peut-être serons-nous plus heureux que nous ne l'esperons.

PAMPHILE.

Allons, ensuite je chercherai votre pere ; je lui étalerai toute ma tendresse, je ferai agir auprès de lui mes prieres & mes larmes, je n'épargnerai rien pour me le rendre favorable ; heureux, belle Florise, si avec tout cela j'étois assuré de vous obtenir. *Ils sortent.*

TRIVELIN.

Les voilà bien embarassez... Allons voir si Arlequin seroit d'humeur de venir boire un coup : je n'ai pas pû l'aller joindre tantôt comme je lui avois promis ... mais le voici...

## SCENE II.

ARLEQUIN, TRIVELIN.

*Arlequin ſort de ſa maiſon qu'il ferme ſoigneuſement, & vient triſtement ſur le Theâtre le chapeau ſur ſes yeux.*

ARLEQUIN.

OUf.

TRIVELIN *courant à lui.*

Ah! Arlequin, mon ami.

ARLEQUIN *bruſquement.*

Qu'eſt-ce que ce gros animal-là! tu as bien le cœur en joye.

TRIVELIN.

Comment!

ARLEQUIN.

Paſſe ton chemin; ce brutal-là...

TRIVELIN.

Je viens pour boire avec toi.

ARLEQUIN.

Je n'ai pas ſoif, moi.

TRIVELIN.

Je ſçai pourtant où il y a de bon vin.

ARLEQUIN.

Je ne bois plus que de l'eau.

TRIVELIN.

Si tu en avois goûté . . . .

ARLEQUIN.

Tu feras bien de l'aller boire, & de me laisser en repos.

TRIVELIN.

Quelle mouche t'a donc piqué! toi qui étois toujours de si bonne humeur!

ARLEQUIN.

Je veux être comme il me plaît, moi: c'est ma volonté, qu'as-tu à dire à cela!

PAMPHILE.

Tu te faches, tant pis pour toi, tu te défâcheras à ton aise.

ARLEQUIN *seul.*

Ces droles-là . . . il semble qu'on soit toujours obligé d'aller boire avec eux, & qu'on n'ait rien à faire & à songer que cela: je me soucie bien de son vin; il seroit bien aise de me tenir dans le Cabaret, bois, Arlequin, ah le bon vin! à ta santé, à tes amours, de tout mon cœur, reveille-toi . . . il m'enivreroit comme cela, & puis il viendroit prendre ce que j'ai.

## SCENE III.

### ARLEQUIN, CHLOE'.

CHLOE'.

ET vîte, mon cher Arlequin, & vîte.

ARLEQUIN.

Hé bien, hé bien, ( *bas* ) voilà déja l'autre, on ne peut pas être un moment en repos.

CHLOE'.

Il y a une heure que je te cherche, mon enfant, j'ai couru à ton jardin ; mais je ne t'y ai point trouvé : Est-ce que tu n'y as pas encore été travailler ?

ARLEQUIN *froidement.*

Non.

CHLOE'.

Viens vîte avec moi.

ARLEQUIN.

Où ?

CHLOE'.

Chez Galatée ; c'est aujourd'hui le jour de sa naissance, il y a des violons, on y danse, & nous y danserons aussi ; allons, viens donc... Est-ce que cela ne te fait pas de plaisir ?

ARLEQUIN.

Vas-y si tu veux... pour moi je n'ai pas envie de danser.

CHLOE'.

Qu'as-tu donc!

ARLEQUIN *boitant.*

Je suis boiteux.

CHLOE'.

Tu es boiteux! le pauvre Arlequin! va mon ami ce ne sera rien... viens, tu chanteras.

ARLEQUIN *parlant enrumé.*

Je suis enrumé.

CHLOE'.

Tu es enrumé? J'en suis bien fâchée, Arlequin.... Viens toujours, tu verras les autres, cela te réjouira.

ARLEQUIN.

Je n'ai pas le tems, adieu.

CHLOE' *le retenant.*

Quoi tu me quittes déja, mon cher Arlequin! est-ce que tu ne me vois pas! je suis ta chere Chloé.

ARLEQUIN.

Si fait... si fait.... diantre...

CHLOE'.

As-tu bien le courage de t'en aller comme cela sans me dire un seul mot!

ARLEQUIN *brusquement.*

Hé que diable veux-tu que je te dise ?

CHLOE'.

Ce que tu as coûtume de me dire ; ce que tu me disois encore ce matin, que tu me trouves bèlle, que tu m'aimes bien, & que tu m'aimeras toute ta vie.

ARLEQUIN.

Je te l'ai dit deux mille fois, je ne sçaurois toûjours recommencer la même chanson.

CHLOE'.

Redis-le moi encore, mon cher Arlequin, je suis si charmée qu'and j'entends cela de ta bouche : de si douces paroles sont toûjours nouvelles quand elles sont dites par ce qu'on aime .... Allons donc je t'en prie, fais-moi ce petit plaisir.

ARLEQUIN.

Hé bien oüi, & bien oüi, Chloé, tu es belle, & je t'aime toûjours : voilà qui est fait, es-tu contente à présent ?

CHLOE'.

Tu as quelque chagrin, mon cher Arlequin ; qu'est-ce qui t'a fait de la peine ? ouvre ton cœur à ta chere Chloé, tu trouveras dans le sien toute sorte de consolation : tu sçais combien tout ce qui te

touche

touche m'eſt ſenſible ; allons Arlequin, de grace, confie-moi le ſujet de ton inquiétude !

ARLEQUIN *impatiemment.*

Ah !... va Chloé, va, laiſſe, laiſſe-moi, je te dirai cela une autre fois, j'ai quelque choſe en tête.... tu me fatigues...

CHLOE'.

Je m'en vais, Arlequin, je vois bien que je t'incommode, tu voudrois que je fuſſe bien loin ; adieu, je reviendrai tantôt te voir... Dis-moi donc adieu, Arlequin.

ARLEQUIN.

Adieu, Chloé, adieu, adieu.

CHLOE' *à part.*

Que je ſuis malheureuſe de voir comme cela Arlequin ! lui aurois-je fait quelque peine ſans le ſçavoir !

---

## SCENE IV.

ARLEQUIN *ſeul.*

IRai-je travailler, ou bien n'irai-je pas ! que diable faut-il que je faſſe, cela eſt bien embaraſſant. Si j'y vas les voleurs

viendront qui m'emporteront mon trésor : & puis, je ne suis plus en train de travailler, il vaut mieux que je reste dans ma maison, oüi . . . mais aussi il y a de sottes gens dans cette Ville qui examinent tout ce qu'on fait, s'ils ne me voyent plus travailler ils ne manqueront pas de dire : ah ah, Arlequin ne cultive plus son jardin, c'étoit pourtant cela qui le nourrissoit : comment fait-il donc pour vivre ? il faut qu'il ait un trésor : (*haussant la voix*) vous en avez menti, entendez-vous ? il me semble que tout le monde l'a déja deviné : car on me regarde, & on m'ôte son chapeau dans les rues.

## SCENE V.

### CHRISANTE, ARLEQUIN.

CHRISANTE *à part pendant qu'Arlequin rêve.*

VOilà Arlequin : toutes les fois que je le vois je suis déchiré de mille remords. Il y a quinze ans qu'un de ses oncles mourant en Afrique où j'étois pour lors, me confia pour son neveu Arlequin

d'assez gros biens qu'il y avoit amassés. Mais peu après le dérangement qui survint dans mes affaires fit que je ne pus me résoudre à m'en dessaisir ; aussi depuis ce tems-là je sens jour & nuit les reproches de ma conscience. Pour les appaiser le meilleur moyen est d'en faire mon gendre. . . . Serviteur, Arlequin.

ARLEQUIN. *à part avec étonnement.*

Serviteur, Arlequin ! . . *haut.* Je suis le vôtre, Monsieur Chrisante.

CHRISANTE.

Comment vous portez-vous, mon ami !

ARLEQUIN.

*bas.* Comment vous portez-vous, mon ami ! ah ! *haut.* Fort bien je n'ai pas le sol.

CHRISANTE.

Je suis charmé de vous voir, que je vous embrasse.

ARLEQUIN.

Haï, haï, haï.

CHRISANTE.

Est-ce que je vous fais mal !

ARLEQUIN.

*haut.* Non. *bas.* Il m'embrasse pour m'étrangler.

CHRISANTE.

Que dites-vous ?

ARLEQUIN.

Je dis que je ſuis pauvre, & que vous m'embraſſez.

CHRISANTE,

Allez, allez, ne vous mettez pas en peine, je vais faire une choſe pour vous . . ça je gage que vous ne devineriez jamais ce qui m'amene ici.

ARLEQUIN *bas*.

Ah ! je le devine trop bien ; ce drole-là a le nez bon, il aura ſenti que j'ai un tréſor.

CHRISANTE.

Je vous ai toujours aimé.

ARLEQUIN *bas*.

Et moi je te haïs comme la peſte.

CHRISANTE.

Vous êtes ſi honnête homme . . .

ARLEQUIN.

Pardonnez-moi, je ſuis un miſérable.

CHRISANTE.

Si ſage. . . . .

ARLEQUIN.

Cela n'eſt pas vrai.

CHRISANTE.

Si bon. . . .

ARLEQUIN.

Vous vous trompez, Monſieur Chriſante.

CHRISANTE.

Si...

ARLEQUIN *lui bouchant la bouche.*

Et non, non, non, vous dis-je! *bas,* Le diable d'homme; voilà des douceurs qui me coûteront bon.

CHRISANTE *bas.*

Sa ſimplicité eſt divertiſſante; *haut.* Ecoutez un inſtant, Arlequin, vous n'en ſerez pas fâché.

ARLEQUIN.

Qu'avez-vous à me dire!

CHRISANTE.

Je veux vous donner une femme.

ARLEQUIN.

Une femme! que vous ais-je fait, Monſieur Chriſante, pour me vouloir faire un ſi méchant préſent!

CHRISANTE.

Hé! la la, doucement. Vous ne ſçavez pas quelle eſt la femme que je veux vous donner; ça me connoiſſez-vous!

ARLEQUIN.

Oui. *bas* j'en enrage bien, de te connoître.

CHRISANTE.

Sçavez-vous quelles sont mes facultez?

ARLEQUIN.

Vos facultez!

CHRISANTE.

Oui, mon bien!

ARLEQUIN.

On dit que vous en avez beaucoup; mais qu'est-ce que tout cela me fait à moi!

CHRISANTE.

Patience, patience: & ma fille la connoissez-vous! ain ... une personne bien-faite, belle, la ... qui me ressemble.

ARLEQUIN.

Non, je n'ai jamais vû de belle fille qui vous ressemble.

CHRISANTE.

Je vous la ferai voir tantôt.

ARLEQUIN.

Oh! je ne suis pas curieux de cette marchandise-là.

CHRISANTE.

C'est elle que je veux vous donner en mariage.

ARLEQUIN.

Votre fille, dites-vous!

CHRISANTE.

Oüi, ma fille.

ARLEQUIN.

A moi?

CHRISANTE.

Et oüi, à vous, à vous, faut-il vous le dire cent fois?

ARLEQUIN.

Si vous voulez rire, je n'en ai pas envie, moi; ne vous mocquez pas de moi comme cela, entendez-vous, parce que vous avez du bien.

CHRISANTE.

Moi me mocquer de vous, mon cher Arlequin, moi me mocquer de vous! j'en serois au désespoir; non, croyez-moi, je vous parle sérieusement, & du meilleur de mon cœur.

ARLEQUIN.

Si vous ne vous mocquez pas de moi, vous êtes donc fou de me la vouloir donner, à moi qui suis un pauvre diable. Songez-vous bien à qui vous parlez, Monsieur Chrisante! je m'appelle Arlequin.

CHRISANTE.

Ma fille est assez riche pour elle & pour vous.

ARLEQUIN *à part.*

J'ai beau dire, mon cher trésor, on te veut faire changer de maître.

CHRISANTE.

Je l'ai fait revenir de chez sa tante où elle a été élevée, & je l'avois comme promise à un Officier de vos voisins ; mais j'ai songé depuis que ma fille ne seroit pas heureuse avec lui : j'aime bien mieux qu'elle ait pour mari un honnête homme comme vous, qui m'ait obligation de sa fortune.

ARLEQUIN.

Hé, Monsieur Chrisante, donnez votre fille à cet Officier, & ne faites pas la bétise de me la donner ; songez que je n'ai rien.

CHRISANTE.

Vous êtes riche en vertus, cela me suffit, ma fille sera trop heureuse de vous avoir ; vous donner à elle c'est lui donner un trésor.

ARLEQUIN *criant & courant.*

Un trésor ! miséricorde, miséricorde, ah je suis perdu, je suis assassiné, je suis enterré.

CHRISANTE *bas.*

Il perd l'esprit, je pense, ( *arrêtant Arlequin* ) qu'avez-vous donc ! qu'avez-vous donc ?

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Je n'en ai point, je n'en ai point... laissez-moi aller.

CHRISANTE.

Et de quoi n'avez-vous point?

ARLEQUIN.

Non, je n'ai point de trésor, cela n'est pas vrai.

CHRISANTE.

Qui vous dit que vous en ayez?

ARLEQUIN.

C'est vous.

CHRISANTE.

Moi! non. Je vous dis que vous êtes pour ma fille un trésor, c'est-à-dire, que c'est le plus beau présent que je lui puisse faire que de lui donner un homme de votre vertu.

ARLEQUIN.

Vous ne croyez donc pas que j'aye un autre trésor?

CHRISANTE.

Non vraiment, ce n'est pas la ma pensée.

ARLEQUIN.

Jurez-en.

CHRISANTE.

Le diable m'emporte.

ARLEQUIN *bas.*

. . . Le sot animal que je suis !

CHRISANTE.

C'à ne consentez-vous pas d'épouser ma fille ?

ARLEQUIN.

Vous me donnerez donc tout votre bien pour ma peine.

CHRISANTE.

Il sera à vous un jour.

ARLEQUIN.

Je le veux donc bien, il faut s'y résoudre.

CHRISANTE.

Si vous m'en croyez, vous l'épouserez dans deux jours.

ARLEQUIN.

Comme vous voudrez ; *bas*, mais Chloé pourtant que dira-t-elle ?

CHRISANTE.

Tenez, voilà cent écus dans cette bourse, vous acheterez quelque chose pour vos nôces.

ARLEQUIN.

Cent écus, oh ! . . . adieu, Monsieur Chrisante.

CHRISANTE.

Graces au ciel, le voilà résolu d'être mon gendre.

ARLEQUIN *revenant.*

Ecoutez, écoutez, je n'ai pas de trésor au moins.

CHRISANTE.

Hé je le sçai bien, je le sçai bien.

ARLEQUIN.

Souvenez-vous bien que je vous dis que je suis un gueux, que je n'ai rien, & qu'on m'étrangleroit plûtôt que d'arracher un liard de moi.

CHRISANTE.

Hé bien, je vous veux comme cela. J'oubliois à vous dire que je vous envoyerai tantôt mon Tailleur; je veux que vous ayez un autre habit que celui-là.

ARLEQUIN.

Adieu, Monsieur Chrisante. *bas.* Allons retrouver mon cher trésor.

CHRISANTE.

A tantôt, mon cher Arlequin. *seul.* Je me doute bien que le voisinage jasera sur ce mariage; mais pourvû que je mette ma conscience en repos, je ne m'embarasse point des caquets. Il faut que je presse ces nôces pour profiter de l'absence de Pamphile; si je lui donnois le tems de revenir de sa garnison, il ne manqueroit pas de me remettre devant les yeux que

je lui avois comme engagé ma parole, au lieu que si l'affaire est faite, ce sera bien force à lui de se consoler, & de prendre parti ailleurs.

---

## SCENE VI.

### CHRISANTE, PAMPHILE.

PAMPHILE *à part.*

JE cherche par tout Monsieur Chrisante, sans pouvoir le rencontrer. *l'appercevant* Mais....

CHRISANTE *voyant Pamphile, à part.*

Qui Diable est-ce que je vois!...je pense....

PAMPHILE *à part.*

Le voilà.

CHRISANTE *à part.*

Par ma foi c'est lui-même.

PAMPHILE *à part.*

Je tremble à l'aborder.

CHRISANTE *à part.*

Comment lui faire ce compliment?

PAMPHILE *à part.*

Quels regards il jette de ce côté... hélas!

CHRISANTE *à part.*

Si je pouvois m'en aller chez moi sans qu'il me vît. (*Il fait mine de s'en aller.*)

PAMPHILE *à part.*

Il cherche à m'éviter, tout m'annonce mon malheur : il n'importe, il faut que je sçache à quoi m'en tenir. *Il le salue.*

CHRISANTE *bas.*

Peste de la rencontre !

PAMPHILE.

Monsieur. . . .

CHRISANTE.

Ah ! Monsieur, vous voilà à Athenes ? ma foi je vous croyois bien loin, & je ne vous attendois pas si-tôt ici.

PAMPHILE.

Le désir que j'avois d'être auprès d'un homme tel que vous, pour qui je dois avoir . .

CHRISANTE.

Monsieur. . *bas.* voilà un début qui me tue.

PAMPHILE.

Et je l'ose dire aussi, l'impatience de revoir un objet que j'adore. . . .

CHRISANTE.

Ma fille ne mérite pas, Monsieur. . . *bas.* La maudite conversation.

PAMPHILE.

Ah Monsieur, qui connoît mieux que moi ce qu'elle mérite ! elle est ce que je trouve de plus aimable, & ce que j'ai de plus cher au monde : il faudroit autant m'ordonner de mourir, que de m'ordonner de m'en éloigner encore une fois.

CHRISANTE *à part.*

J'enrage : que diable avoit-il affaire de revenir si-tôt !

PAMPHILE.

Vous avez eu la bonté de me permettre de lui rendre des soins depuis six mois, oserois-je encore attendre de vous *celle* de conclure un hymen où tendent tous mes vœux.

CHRISANTE *à part.*

L'y voilà, l'y voilà.

PAMPHILE.

Soyez assuré de ma part d'un respect & d'une reconnoissance éternelle.

CHRISANTE *bas.*

Il n'y a plus à reculer, il faut répondre.

PAMPHILE.

Que dois-je augurer de ce silence ! hélas !

CHRISANTE.

Vous faites trop d'honneur à ma fille, Monsieur... mais je suis fâché de vous dire que je ne sçaurois vous l'accorder.. & que je suis obligé de la marier à un autre. *bas.* Courage.

PAMPHILE.

Ah, Monsieur, quel coup de foudre!

CHRISANTE.

Si je n'avois consulté que votre mérite, votre bien, & peut-être l'inclination de ma fille, je n'aurois pas hésité un moment à vous la donner; mais.

PAMPHILE.

Qu'entens-je!

CHRISANTE.

J'ai des raisons sécrettes qui me forcent à prendre le parti que je prens; & vous serez persuadé qu'elles sont bien fortes, quand je vous aurai dit que le gendre que je me choisis est un jardinier de vos voisins, nommé Arlequin.

PAMPHILE.

Arlequin! puis-je croire, Monsieur, qu'un homme aussi sage que vous....

CHRISANTE.

La chose est résolue.

PAMPHILE.

De grace, si je ne puis vous toucher,

au moins ayez pitié de la charmante Florise, qu'un mariage si peu digne d'elle réduira au désespoir.

CHRISANTE.

Mes raisons la détermineront.

PAMPHILE.

Ah! ne l'esperez pas; je connois son cœur; elle ne pourra jamais consentir. ..

CHRISANTE.

Au surplus, Monsieur, c'est mon affaire, je suis son pere, c'est-à-dire le maître: je vous crois trop honnête homme pour la revoir après cela; je suis votre serviteur. *bas.* M'en voilà quitte, que je suis content de moi!

---

## SCENE VII.

### PAMPHILE, TRIVELIN.

PAMPHILE *à part.*

JE vous perds, charmante Florise... juste ciel.... je suis au désespoir... vous allez être l'épouse d'Arlequin... un jardinier!

TRIVELIN *à part un papier à la main.*

Je le trouve bien à propos pour lui donner mon mémoire.

PAMPHILE *à part.*

Un gueux !

TRIVELIN *à part.*

A qui en a-t-il donc !

PAMPHILE *à part.*

Un misérable !

TRIVELIN *à part.*

On lui aura dit quelqu'une de mes fredaines.

PAMPHILE *à part.*

Je voudrois qu'on m'amenât ce coquin : dans la fureur où je suis .....

TRIVELIN *à part.*

C'est fait de toi, pauvre Trivelin !

PAMPHILE *à part.*

J'aurois le plaisir de l'assommer ....

TRIVELIN *à part.*

De l'assommer ... détallons, la place n'est pas tenable.

PAMPHILE *appercevant Trivelin.*

Trivelin !

TRIVELIN *tremblant.*

Monsieur ! .. Ah ! je suis mort.

PAMPHILE *vivement.*

Viens ça ... viens ça donc maraud, hé bien approcheras-tu ! ...

TRIVELIN.

Hé, Monsieur ... vous voulez m'assommer.

PAMPHILE *le tirant.*

Viens donc , viens donc , maroufle, ... quel est ce papier ?

TRIVELIN.

Monsieur ... c'est ... ce n'est rien.

PAMPHILE.

Je veux le voir.

TRIVELIN.

C'est le mémoire de ce que j'ai déboursé pour vous sur la route.

PAMPHILE *en colere.*

Est-il tems, bourreau , de m'apporter cela ?

TRIVELIN.

Monsieur...

PAMPHILE *le prenant au collet.*

Tu mériterois, faquin....

TRIVELIN.

A l'aide , n'y a-t-il point quelque personne charitable qui vienne nous séparer?

PAMPHILE *en colere.*

Dans le tems que je suis le plus malheureux des hommes , quand Chrisante me refuse sa fille , & que j'ai la douleur de me voir préferer Arlequin ?

TRIVELIN.

Arlequin ! *bas.* Il extravague , je pense.

PAMPHILE.

Oui , traître , on me le préfere ; il doit

épouser ma chere Florise ; mais non, il ne vous épousera pas, charmante personne : non, je cours vous délivrer du malheur qui vous menace, & me venger en même tems sur ce misérable, des mépris de votre pere.

TRIVELIN *l'arrêtant.*

Hé, Monsieur, qu'allez-vous faire ? vous n'y pensez pas.

PAMPHILE.

Retire-toi.

TRIVELIN.

Ne vaudroit-il pas mieux songer à empêcher ce mariage par quelque stratagême, au lieu d'en venir à de telles extrémitez !

PAMPHILE.

Non, laisse-moi, je suis incapable d'entendre aucune raison ; il faut....

---

## SCENE VIII.

PAMPHILE, CHLOE', TRIVELIN.

TRIVELIN *appercevant Chloé qui passe.*

CHloé, Chloé !

CHLOE'.

Qu'est-ce donc, qu'est-ce donc ?

TRIVELIN.

Mon Maître veut tuer Arlequin.

CHLOE'.

Ah, Monsieur ! quel mal vous a fait ce pauvre garçon !

PAMPHILE.

Tous les maux imaginables ; il m'enleve Florise que j'aime plus que ma vie, il l'épouse.

CHLOE'.

Il l'épouse ! ... ah, Monsieur, ne croyez pas cela ; ce sont des gens qui lui en veulent, qui vous auront fait ce rapport.

PAMPHILE.

Rien n'est plus certain ; Chrisante son pere vient de me dire que la chose étoit concluë.

CHLOE'.

Est-il possible, Monsieur ?

PAMPHILE.

Plût aux Dieux que cela fût moins vrai !

CHLOE' *à part.*

Pleure, malheureuse Chloé, que vas-tu devenir ! voilà ton rêve funeste expliqué.

PAMPHILE.

Vous aimez Arlequin, je le vois.

CHLOE' *soupirant.*

Hélas !

TRIVELIN *à part.*

La pauvre fille me fait pitié; si ce n'étoit pour un peu je l'épouserois, moi.

PAMPHILE.

Il est indigne de votre tendresse: je cours nous venger tous les deux.

CHLOE'.

Ah! Monsieur, arrêtez, je vous demande pardon pour lui.

PAMPHILE.

Vous êtes trop bonne...

CHLOE'.

Il m'aimoit, & il est impossible que je sois si-tôt effacée de son cœur; je vais le chercher, & je me flate que son indifference, sa dureté même ne pourra résister à mes larmes.

TRIVELIN.

Le voilà qui sort de sa maison.

PAMPHILE.

Je sens ma colere...,

CHLOE'.

Je vous en prie, Monsieur, laissez-moi avec lui.

PAMPHILE.

L'ingrat mérite-t'il que vous vous intereſſiez pour lui ?

CHLOE'.

De grace.

PAMPHILE.

Il faut faire ce que vous voulez. *Il ſort avec Trivelin.*

---

## SCENE IX.

### ARLEQUIN, CHLOE'.

ARLEQUIN *ſans voir Chloé.*

J'Ai ôté mon tréſor de ma cave, je viens de le mettre dans mon grenier, il ſera plus en ſureté. (*appercevant Chloé*) Ah ! c'eſt encore toi !

CHLOE'.

C'eſt encore toi ! ah mon cher Arlequin, eſt-ce toi qui me dis cela ! oui, tu vois, c'eſt toujours cette Chloé qui t'aime de tout ſon cœur ; pourquoi n'es-tu plus cet Arlequin qui avoit pour elle tant de tendreſſe !

ARLEQUIN.

Ah ! nous y voilà ; tu vas encore recommencer tes raiſons de tantôt.

CHLOE'.

Hélas ! peux-tu vouloir que je me taise, quand ton inconstance me met au désespoir ! mon cher Arlequin, te voilà prêt d'épouser Florise.

ARLEQUIN.

Florise !

CHLOE'.

Ne crois pas me le nier.

ARLEQUIN.

La fille de Monsieur Chrisante s'appelle Florise !

CHLOE'.

Tu ne le sçais que trop !

ARLEQUIN.

Non, je ne sçavois pas encore son nom ; je te suis bien obligé de me l'avoir appris : elle est bien riche. . . ain . . . .

CHLOE'.

Ta résolution est donc prise, tu vas donc être l'époux d'une fille que tu n'aimes pas, & que tu ne connois pas seulement, & moi, mon cher Arlequin, tu me laisses-là.

ARLEQUIN.

Ne te chagrine pas, tu viendras à ma nôce, il y aura tant de bonnes choses, du fromage . . . des violons . . .

CHLOE'.

Moi, à ta nôce, mon cher Arlequin, moi, à ta nôce! je pourrois te voir en épouser une autre à mes yeux, moi qui t'aime tant!

ARLEQUIN.

Si tu m'aimes tant, ne dois-tu pas être bien aise que je devienne riche, tu auras le plaisir de me voir avec un bel habit passer devant ta porte comme cela, *il se quarre*, je te dirai, bon jour, ma mie; & toi, tu diras, j'ai eu l'honneur d'aimer ce joli Seigneur-là.

CHLOE'.

Que t'ai-je fait, mon cher Arlequin, pour me traiter avec tant de dureté! voilà donc ces nôces si prochaines dont ma mere me flattoit, & dont je me faisois une si charmante idée! qu'il m'étoit doux de penser que tu allois être à moi sans réserve, que je pourrois te voir sans crainte & sans inquiétude tous les momens de ma vie. Hélas! je devois bien plutôt me dire: insensée, que fais-tu! tu t'attaches à un ingrat que le premier vent fera changer.

ARLEQUIN *bas.*

Diantre aussi, pourquoi est-elle si pauvre!

CHLOE'.

CHLOÉ.

Tu m'abandonnes ; mon cher Arlequin ! les richesses peuvent te faire oublier tous les sermens que tu m'as faits de vivre & de mourir avec moi ; peux-tu bien te résoudre à ne plus voir celle que dès le berceau tu t'étois faite une si douce habitude d'aimer ! helas ! oui, t'y voilà déterminé, je vais te perdre pour toujours, ton cœur y consent sans peine.

ARLEQUIN.

Chloé, ne me dis point toutes ces choses-là, tu me fais trop de pitié.

CHLOÉ.

Courage, mon cher Arlequin, courage, laisse-toi attendrir : ton cœur veut revenir à moi, (*il soupire*) écoute les reproches qu'il te fait.

ARLEQUIN.

Cela est vrai, il me dit mille choses, il me remue dans le corps : ce nigaud-là ne sçait pas les raisons que j'ai de te changer ; il s'imagine que pour se marier il ne faut avoir que de l'amour : bon ! il faut avoir beaucoup d'argent, sans cela on n'est pas heureux dans le mariage.

CHLOÉ.

Non, mon cher Arlequin, ce ne sont point les richesses qui rendent le mariage

heureux ; c'est un parfait rapport de conditions, d'humeurs ; une complaisance & une tendresse mutuelle qui en font toutes les douceurs : Rends moi ton cœur, mon cher Arlequin, rends-le à cette Chloé qui t'étoit hier si chere, rends-le à ces larmes que tu vois couler (*Arlequin se sentant attendrir, tourne le dos à Chloé, afin qu'elle ne s'apperçoive point de son désordre.*) Hélas ! il ne m'écoute pas, il ne daigne pas seulement tourner la vûe sur moi ! va, cruel ; Chloé ne te retient plus, va porter à ta Florise un amour que tu me dois ; va lui jurer une tendresse qui est née, & qui s'est accrue avec nous ; & afin que le don de ton cœur lui paroisse plus précieux, dis lui qu'il me tenoit lieu de tous les biens du monde, que je t'aimois plus que moi-même : va, ingrat, cours lui vanter ton infidelité.

ARLEQUIN *pleurant.*

Console-toi, Chloé, console-toi... & gagne beaucoup d'argent... quand Florise sera morte.... je te prendrai.

CHLOE'.

Adieu, traître, adieu : je le vois bien, mes larmes & les remords que j'excite dans ton cœur ne t'attendrissent point, ils me font haïr davantage. Adieu, si tu

veux vivre heureux, ingrat, tâche d'oublier jusqu'au nom de la malheureuse Chloé. ( *Elle s'en va deux pas & revient* ) Adieu pour la derniere fois, mon cher Arlequin, tu ne me reverras jamais: tu apprendras bientôt que la douleur de te voir marié à une autre, m'aura fait mourir; mais on te dira aussi qu'en mourant, j'aurai demandé pour toi aux Dieux tous les biens, tous les contentemens, & tous les plaisirs que tu peux désirer.

ARLEQUIN *seul pleurant.*

Haï... haï... haï.... Chloé... Chloé! elle n'y est plus, elle a bien fait de s'en aller, car je crois que je l'aurois reprise... pour m'ôter cela de l'esprit, allons acheter quelque chose pour ma nôçe... je songe que tout est bien cher; mais je suis un grand sot, qu'ai-je affaire moi, parce que je me marie, de nourrir mille gens! non, non, il faut plûtôt porter ces cent écus avec mon trésor.



## SCENE X.

### ARLEQUIN, UN TAILLEUR ET SON GARC'ON.

LE TAILLEUR *à son garçon.*

C'Est ici, frappons.

ARLEQUIN.

Aux voleurs, aux voleurs . . .

LE TAILLEUR

Monsieur, je suis un Maître Tailleur.

ARLEQUIN.

Aux voleurs, aux voleurs . . .

LE TAILLEUR

Et je vous dis, Monsieur, que je suis un Maître Tailleur.

ARLEQUIN.

Et ce grand benêt-là qui est derriere toi?

LE TAILLEUR

Monsieur, c'est mon garçon.

ARLEQUIN.

Que cherches-tu à cette porte?

LE TAILLEUR

Je suis envoyé de la part de Monsieur Chrisante, & je cherche Monsieur Arlequin.

ARLEQUIN.

Je le suis. Qu'est-ce que tu lui veux ?

LE TAILLEUR.

Ah Monsieur. . . je veux avoir l'honneur de vous faire un habit.

ARLEQUIN.

Sans me venir dire cela, tu n'avois qu'à le faire.

LE TAILLEUR.

Mais, Monsieur, je n'avois pas votre mesure.

ARLEQUIN.

Oh le grand ignorant ! tu n'as apparemment jamais fait d'habits pour personne, puisqu'il te faut des mesures . . . prens-la grand sot . . . hé bien . . . qu'attens-tu donc ?

LE TAILLEUR.

J'attens, Monsieur, que vous ayez la bonté de me mener chez vous.

ARLEQUIN *avec emportement.*

De te mener chez moi ! . . . sçai-tu bien belître que je t'assommerai.

LE TAILLEUR.

Mais, Monsieur. . .

ARLEQUIN.

Mais, butord, je veux rester là, moi.

LE TAILLEUR.

Mais, Monsieur, avec votre permis-

sion, on ne prend point une mesure dans une rue.

ARLEQUIN.

Si tu ne veux pas la prendre dans la rue, va-t-en.

LE TAILLEUR *à son garçon.*

Il faut en passer par là ; ces maudits parvenus-là sont plus difficiles que d'honnêtes gens. ...

ARLEQUIN *à part.*

Ces escogriffes-là pourroient bien me prendre mes cent écus. *haut.* Attendez.

LE TAILLEUR.

Plaît-il, Monsieur ?

ARLEQUIN.

Fermez les yeux tous les deux.

LE TAILLEUR.

Et pourquoi cela, Monsieur ?

ARLEQUIN.

Parce que je le veux .... ferme les yeux, te dis-je, grand nigaud, & je vous casserai la tête à tous les deux, si vous les ouvrez avant que j'aye dit, pique. *Les Tailleurs ferment les yeux, Arlequin fait plusieurs choses pour voir s'ils ne voyent point.* Ces droles-là m'ont l'air d'avoir des yeux devant & derriere ; *au garçon*, ferme donc tes yeux fripons, qui veulent me dévorer tout en vie. *Quand les Tailleurs ont les yeux*

*bien fermez, Arlequin tire sa bourse de sa poche, il l'a met sur sa tête sous son chapeau, & ses deux mains par-dessus.* Pique.

LE TAILLEUR.

Monsieur, ayez la bonté d'abbaisser vos bras, il m'est impossible de prendre votre mesure, tant que vous ferez ainsi.

ARLEQUIN.

Prens-la, si tu peux, c'est ma posture à moi d'être comme cela:

LE TAILLEUR *bas.*

Quel mystere! *Le Tailleur prend la mesure d'Arlequin qui se fait petit.* Levez-vous, s'il vous plaît, Monsieur.

ARLEQUIN.

Ne vois-tu pas, grosse buche, que plus je serai petit, & moins il faudra d'étoffe.

LE TAILLEUR *bas.*

Cetté homme-là a le diable dans le corps. *Il prend la grosseur du corps d'Arlequin, & enfin il lui passe sa mesure au tour du col, & prend ses grands ciseaux pour marquer.*

ARLEQUIN.

A moi, à moi, à moi, au secours! ah les fripons! *Il les bat.*

LE TAILLEUR.

Hé, Monsieur, Monsieur.... je n'en puis plus.... arrêtez donc, s'il vous plaît.

ARLEQUIN.

Comment, coquin, que j'arrête, tu veux me couper la gorge !

LE TAILLEUR.

Moi, Monsieur ! je vous prens votre mesure, & vous nous rouez de coups.... De quelle couleur vous leverai-je de l'étoffe ?

ARLEQUIN.

De la couleur que tu voudras.

LE TAILLEUR.

Mais, Monsieur, il faut dire votre goût.

ARLEQUIN.

Mon goût est d'avoir un habit de la couleur qui couvre le mieux, voilà tout.

LE TAILLEUR.

Monsieur, toutes les couleurs couvrent également.

ARLEQUIN.

Cela étant, grand belître, qu'est-ce que la couleur me fait donc ! fais-le vert ou jaune.

LE TAILLEUR.

Y mettrai-je de l'or, de l'argent ?

ARLEQUIN *brusquement.*

Pourquoi cela ?

LE TAILLEUR.

Monsieur, tous les gens riches en mettent.

ARLEQUIN.

ARLEQUIN *en colere.*

Qui t'a dit que j'étois riche ?

LE TAILLEUR.

Mais, Monſieur, vous épouſez la fille de Monſieur Chriſante.

ARLEQUIN.

J'épouſe le Diable qui t'emporte.

LE TAILLEUR.

Adieu, Monſieur, je vais employer tous mes ſoins pour vous contenter.

LE GARÇON.

Nous allons travailler avec toute la diligence poſſible. Vous aurez la bonté de donner aux garçons pour boire.

ARLEQUIN.

Pour boire ! oh cela eſt juſte. *Il lui donne un ſoufflet.* Tiens, voilà déja cela d'avance, partage avec tes camarades . . . ces droles-là m'ont fait grande peur avec leurs chiens de ciſeaux : voilà encore quelqu'un . . . je n'ai jamais vû une rue où il paſſe tant de monde, je vais m'en plaindre à la Juſtice.

*Fin du II. Acte.*



# ACTE III.

## SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN *seul accourt sur le Theâtre son trésor dans son chapeau.*

JE n'ai rien .... je n'ai rien ... Les maudites gens ! je voulois porter mon trésor dans les bois ; car il n'est point en sureté chez moi, mais il n'y a pas moyen, je n'ai été qu'au bout de la rue, & tout le monde m'arrête : Arlequin ! où cours-tu si vîte ! qu'as-tu là dans ton chapeau ! voyons... Le Diable vous emporte tous tant que vous êtes, les chiens aboyent après moi... ah mon cher trésor que tu as d'ennemis ... va, ne crains rien, tu es ma vie, tu es mon ame, tu es tout mon plaisir, je ne te quitterai jamais, jamais : je dormirai avec toi, je parlerai toujours avec toi... viens, je vas m'enfermer dans ma maison avec toi, j'en boucherai la porte & les fenêtres. .. Allons, allons... plaît-il ! qu'est-ce ! de quoi ! Il me semble

toujours que j'entens du monde... cache-toi bien, mon cher trésor ; je tremble qu'on ne nous voye ensemble. *En s'en allant il se trouve nez à nez avec Briarée.* Ah la mauvaise fisionomie ! *il s'enfuit.*

---

## SCENE II.

### BRIARE'E, ARLEQUIN.

BRIARE'E *à Arlequin qui s'enfuit.*

MOn ami, mon ami, parlez donc ? .... il fuit sans m'écouter, je voulois lui demander où demeure un jardinier, qui, à ce que m'ont dit mes Clercs, est venu tantôt dans mon Etude : à qui m'adresser ! je ne vois qui que ce soit, mon plus court sera de frapper à sa porte. *Il frappe.*

ARLEQUIN *par la lucarne de son grenier.*

Qui va là ? qui va là ?

BRIAREE'.

Ami...

ARLEQUIN.

Il n'y a point d'ami.

BRIARE'E.

Ouvrez s'il vous plaît, je vous veux..

ARLEQUIN.

Je ne vous veux rien, moi.

BRIARE'E.

Ouvrez-donc, je n'ai que deux mots à vous dire.

ARLEQUIN.

Dites-les d'où vous êtes ! je vous écoute.

BRIARE'E.

C'est pour vous prier de me donner. ....

ARLEQUIN *avec emportement.*

Je ne donne rien.

BRIARE'E.

Vous ne sçavez pas ce que je vous demande, c'est l'adresse d'un nommé Arlequin.

ARLEQUIN.

Arlequin ?

BRIARE'E.

Oüi : un jardinier.

ARLEQUIN.

Pourquoi faire ! c'est moi.

BRIARE'E.

Ah, Monsieur, on m'a dit que vous étiez venu me chercher.

ARLEQUIN.

Non.

BRIARE'E.

Souvenez-vous-en bien, un Procureur qui se nomme Briarée, & qui demeure-là-bas, en allant à l'Hôpital.

ARLEQUIN.

Ah! oui, je l'avois oublié, je descends, *(il entr'ouvre sa porte.)* reculez-vous de ma porte, je vais sortir... encore plus loin....

BRIARE'E *à part.*

Qelles cérémonies pour se faire écouter! je pense que cet homme-là est fou.

ARLEQUIN.

Monsieur le Procureur, faites-moi mon procez.

BRIARE'E.

Vous voulez dire que je forme quelque instance à votre requête.

ARLEQUIN.

Oui. Faut-il beaucoup de choses pour faire un procez!

BRIARE'E.

Non, je vous en ferai mille sur rien.

ARLEQUIN *bas.*

Je ne sçai si j'ai bien fermé ma porte. *(il y va & cependant Briarée continue)*

BRIARE'E.

Je sçai donner de certaines tournures ... demandez au Palais quel homme je suis, ma réputation y est bien établie ... J'ai chez moi trois Clercs Arabes de Nation, j'ose dire qu'ils seront un jour l'honneur de leur profession. C'est une bonne école que mon étude : contre qui voulez-vous que j'occupe pour vous !

ARLEQUIN.

Contre tout le monde.

BRIARE'E.

Les bons sentimens où je vous vois ! les Dieux vous les conservent, mais par qui commencerai je !

ARLEQUIN.

Par qui vous voudrez.

BRIARE'E.

Mais il faudroit me nommer quelqu'un.

ARLEQUIN.

Et bien, commencez par Monsieur Midas, un Maltotier qui demeure-là ; je voudrois bien avoir un coin de sa cour pour aggrandir mon jardin.

BRIARE'E.

Rien n'est plus facile ; il ne s'agit que de voir si vous avez des raisons.

ARLEQUIN.

Oh oui, premierement il est trop petit. Est-ce assez ?

BRIARE'E.

Non, la taille d'un homme n'est pas matiere à procez.

ARLEQUIN.

Il a trop de terres, il est trop riche.

BRIARE'E.

Tout cela ne vous fait rien ; ces gens-là sont des volailles que la République laisse engraisser, elle sçait bien où les trouver dans ses besoins pour en faire ses consommez.

ARLEQUIN.

Eh bien il a une femme qui a de grands Seigneurs pour amans.

BRIARE'E.

Cela est louable à cette femme ; elle fait ce qu'elle peut pour annoblir ses enfans.

ARLEQUIN.

Oh dame, vous disiez qu'il ne falloit rien pour faire un procez.

BRIARE'E.

Rien, c'est-à-dire peu de choses ; il faut pourtant une espece de fondement. (*Arlequin rêve*) Hé bien trouvez-vous quelque chose ?

ARLEQUIN *gaiement.*

Oui, oui, Monsieur, un fondement! un fondement.

BRIARE'E.

Voyons.

ARLEQUIN.

Il ferme sa porte trop fort, & il ébranle toute ma maison.

BRIARE'E.

Oh! cela prend forme de raisonnement... Monsieur Midas nous vous apprendrons à fermer doucement votre porte.

ARLEQUIN *avec transport.*

Un autre fondement; il m'a promis des coups de bâton, parce que je chante toujours.

BRIARE'E.

Courage, courage, Monsieur Midas, ah! s'il vous les avoit donnez, (*Arlequin court.*) où allez-vous donc!

ARLEQUIN.

Je vas le prier bien honnêtement de me les donner.

BRIARE'E.

Demeurez, demeurez, cela n'empêchera rien; je vais lui faire manger en frais sa maison... des coups de bâton! patience, il vaudroit mieux qu'il eût

affaire à tout l'enfer qu'à moi : avant qu'il soit quatre jours il y aura plus de deux rames de papier produites contre lui.

ARLEQUIN.

Ah l'honnête homme ! que je vous embrasse, le ciel vous bénira.

BRIARÉE.

Mais ne perdons point de tems, donnez-moi une vingtaine d'écus pour commencer.

ARLEQUIN.

Une vingtaine d'écus . . .

BRIARÉE.

Oui . . .

ARLEQUIN.

Une vingtaine d'écus. . . Vous êtes un fripon.

BRIARÉE.

Comment, m'appeller fripon ! un Procureur !

ARLEQUIN.

Me demander vingt-écus . . Retire-toi. . .

BRIARÉE *à part.*

Je vois bien qu'il n'y a rien de bon à gagner avec cet extravagant-là.

ARLEQUIN.

Ah, ah, tu me dis des injures tout bas, tiens, tiens, au lieu de ta vingtaine d'é-

çus, voilà une vingtaine de coups de bâton. ( *il le bat.*

BRIARE'E.

A moi, à l'aide.

ARLEQUIN *seul.*

Fi . . . j'aurois grande honte : il faut que ce drole-là n'aît guéres de conscience pour un Procureur . . Diantre je ne serai jamais en repos ; quest-ce que cette créature là à présent . . . ah ! elle regarde ma maison, je suis perdu . . . elle aura senti . . .

---

## SCENE III.

FLORISE, ARLEQUIN.

FLORISE *à part.*

C'Est ici qu'on dit qu'il demeure.

ARLEQUIN *bas.*

Il faut que je l'éloigne de ma porte.

FLORISE *à part.*

La résolution de mon pere me fait tourner l'esprit, je ne sçais où je vas.

ARLEQUIN.

Vous êtes bien triste, Mademoiselle,

(*à part*) elle a peut-être perdu son trésor.

FLORISE.

Hélas, mon ami, je suis d'un chagrin que je ne me connois pas : mon pere veut me marier.

ARLEQUIN.

La drole de fille que vous êtes ; & depuis quand donc un mari fait-il peur aux filles ! j'ai toujours vû que le seul nom de mariage les réjouissoit.

FLORISE.

Il n'auroit pour moi rien d'affreux, si l'entêtement d'un pere ne m'arrachoit à ce que j'aime pour me donner à un homme que j'abhorre.

[*Elle tourne les yeux du côté de la maison d'Arlequin.*

ARLEQUIN.

Ne regardez pas de ce côté-là, le soleil vous feroit mal : le mari que votre pere veut vous donner a-t-il beaucoup d'argent ?

FLORISE.

Non, c'est un misérable,

ARLEQUIN.

Votre pere a tort.

FLORISE.

On dit qu'il est laid à faire peur, pe-

tit, mauſſade, bête à tuer, yvrogne, jaloux.

ARLEQUIN.

Si j'étois comme cela, j'irois me pendre.

FLORISE.

On pourra bien m'obliger à lui donner ma main : mais pour mon cœur . . .

ARLEQUIN.

Vous me faites pitié.

FLORISE.

Mon pere doit me le faire voir tantôt.

ARLEQUIN.

Vous ne le connoiſſez donc pas !

FLORISE.

Non, mais je le hais à mort.

ARLEQUIN.

Je me marie comme vous, à une fille que je n'ai jamais vûe.

FLORISE.

Vous !

ARLEQUIN.

Oui. On m'a dit qu'elle n'étoit pas trop jolie ; mais qu'elle étoit bien méchante, qu'elle jouoit, qu'elle étoit coquette, qu'elle . . .

FLORISE.

Que je vous plains !

ARLEQUIN.

Oh ! taisez-vous ; quand je serai son mari, je la ferai bien changer.

FLORISE.

Après tout, si vous êtes malheureux avec elle, c'est que vous le voudrez bien ; car enfin, pourquoi épouser une femme que vous n'aimez pas ? personne ne vous y contraint, vous.

ARLEQUIN.

Elle est bien riche . . . vous la connoissez peut-être.

FLORISE.

Cela se peut, comment s'appelle-t-elle ?

ARLEQUIN.

Elle s'appelle . . . attendez . . diable . . elle s'appelle . . . ah ! Florise, Florise.

FLORISE.

Qu'entens-je !

ARLEQUIN.

Vous êtes trop bonne, Mademoiselle, de vous chagriner à cause de moi : je vois bien que vous la connoissez cette Florise ; elle est bien méchante, n'est-ce pas ?

FLORISE.

C'est donc toi qui es Arlequin ?

ARLEQUIN.

Et vraiment oui, à votre service.

FLORISE.

Je ſuis Floriſe.

ARLEQUIN.

Vous !

FLORISE.

Oui, traître, & ſi tu as la hardieſſe de m'épouſer....

ARLEQUIN.

Ah, ah, c'eſt donc de moi que vous diſiez de ſi belles choſes ! yvrogne, laid, bête... je vous épouſerai pour vous faire enrager.

FLORISE.

Si tu es aſſez oſé pour le faire, attens-toi de ma part à tous les chagrins & à toutes les peines que peut faire une femme comme moi à un mari de ta ſorte.

ARLEQUIN.

Tarare, je ne vous crains pas ; *les écus* de votre pere me conſoleront.

FLORISE.

Il n'y a point d'outrages, ni d'affronts que tu ne doives eſperer de moi.

ARLEQUIN.

Nous verrons, nous verrons : la jolie maniere de faire l'amour ! ( *bas en ſoupirant* ) hélas ce n'étoit pas ainſi que je parlois avec la pauvre Chloé ! ( *haut.* ) J'entens du bruit dans ma maiſon. Ah ! on

me vole, on me ruine, on m'arrache l'ame, (*il s'enfuit & tombe*) Ah la tête ! (*il entre chez lui.*)

FLORISE *seule.*

Se fût-il tué ! Elle n'est pas trop jolie : l'impertinent ! Voilà donc l'époux que mon pere me destine, c'est avec lui qu'il veut que je passe mes jours : non, plutôt que d'y consentir, il n'est point d'extrémité où je ne me porte ; cependant que fait Pamphile, d'où vient que je n'entens point parler de lui ! je connois son amour & sa vivacité, & après le refus de mon pere, tout m'allarme . . Mais le voici. Ciel ! que vois-je avec lui, ne le reverrois-je que pour le trouver infidele. Tâchons de l'écouter sans être vûe. (*Elle se cache.*)

## SCENE IV.

PAMPHILE, CHLOE', TRIVELIN, FLORISE *cachée.*

PAMPHILE.

OUi, belle Chloé, ce sont mes parens qui sont cause de toutes vos peines.

CHLOE'.

Hélas ! que leur ai-je fait !

TRIVELIN.

Arlequin les éveilloit tous les jours par ses chansons, ils s'y sont pris de toutes les manieres pour le faire taire ; enfin las d'employer inutilement leurs prieres & leurs menaces, ils ont eu recours au ciel qui les a exaucez ; Plutus le Dieu des Richesses est descendu à leur secours ; il les a vengez d'Arlequin en lui donnant un trésor, c'est ce qui l'a rendu comme vous l'avez vû.

CHLOE'.

Voilà qui est bien honnête à un Dieu de venir ensorceler le monde.

PAMPHILE

Consolez-vous, belle Chloé : je vas dans un moment essuyer vos larmes ; c'est à moi à vous faire oublier tous les chagrins que mes parens vous ont causez.

CHLOE'.

Quelles obligations je vous aurai, Monsieur !

PAMPHILE.

Vous ne m'en aurez aucune, belle Chloé, puisqu'en travaillant à votre bonheur j'assure en même tems le mien.

L'Amour

L'Amour vient de m'inspirer le moyen d'y parvenir.

CHLOÉ.

Que je serois heureuse, si vous pouviez y réussir ! mais hélas ! je le souhaite trop pour oser me le promettre.

PAMPHILE.

Fiez-vous à moi, & reposez-vous sur moi de toutes choses ; je vous répons du succès, & j'espere que la fin du jour nous verra heureux l'un & l'autre. (*à Trivelin*) Toi, songe à faire passer cette lettre à Florise ; il vaut mieux la prévenir, sans cette précaution, elle pourroit venir rompre nos mesures : venez, belle Chloé, donnez-moi la main.

CHLOÉ.

Allons chez ma mere prendre nos arrangemens là-dessus.

---

## SCENE V.

FLORISE, TRIVELIN.

TRIVELIN *à part.*

COmment diable m'y prendre pour faire tenir cette lettre à Florise sans

que le bon homme Chrisante s'en apperçoive.

FLORISE à part.

Non, ingrat, ne crains rien, tu connois mal Florise, elle ne rompra point tes mesures.

TRIVELIN révant à part.

Fi, au diable, cet expédient-là m'attireroit une volée de coups de bâton.

FLORISE à part.

Le perfide ! quelle peine j'ai eue à me retenir.

TRIVELIN à part.

Si Nerine sa suivante sortoit, il m'en coûteroit quelques baisers, mais je passerois par là-dessus : quand il s'agit de faire plaisir à son Maître, il faut prendre un peu sur soi.

FLORISE à part.

C'en est fait, son lâche procedé me rend à moi-même.

TRIVELIN l'appercevant.

Ah ! Mademoiselle, vous voilà, parbleu je vous rencontre bien à propos ; j'étois à creuser ma cervelle pour trouver le moyen de vous rendre une lettre que mon Maître ....

FLORISE.

Donne ; & voilà la réponse que j'y fais. (*Elle la déchire.*)

TRIVELIN.

Qu'est-ce à dire ! Est-ce que je rêve !

FLORISE.

Dis à ton Maître qu'il peut pousser sa perfidie aussi loin qu'il voudra, & qu'il ne craigne point que je le trouble dans ses beaux projets.

TRIVELIN.

Comment, Mademoiselle !

FLORISE.

Qu'il l'épouse ...

TRIVELIN.

Et qui ! *bas* ; le Diable m'emporte, si j'y comprens rien.

FLORISE.

Ne voudrois-tu point me nier des choses dont je viens d'être témoin, ne viens-je pas de voir ici ton Maître avec Chloé ! n'ai-je pas entendu les beaux discours qu'il lui a tenus ?

TRIVELIN.

Mais, Mademoiselle ....

FLORISE.

Assure-le que je vois son inconstance sans dépit.

TRIVELIN,

S'il vous plaisoit...

FLORISE.

Le traître ! avec quels transports il l'assuroit qu'il alloit travailler à leur bonheur commun.

TRIVELIN.

Vous ne voulez pas m'entendre.

FLORISE.

J'en ai trop entendu, on ne m'abuse point. L'ingrat !

TRIVELIN.

Un mot...

FLORISE.

Non, je n'écoute rien, va lui dire que je vas épouser Arlequin ; que je cours de ce pas presser mon pere de conclure notre hymen, & que dès ce soir je veux être son épouse.

TRIVELIN.

Y songez-vous, Mademoiselle ! épouser Arlequin !

FEORISE.

Laisse-moi, mon parti est pris, rien ne m'en fera revenir; dis bien à ton Maître que je ne l'aime plus ; mais qu'au contraire j'ai pour lui une haine si violente... Oh je voudrois qu'il fût ici pour lui faire connoître moi-même combien

il m'eſt odieux. Tu ne lui diras pas cela comme moi. *Elle s'en va.*

TRIVELIN.

Permettez de grace ...

FLORISE.

Ne me ſuis point.

TRIVELIN *ſeul.*

Quelle tête ! M'a-t-il été poſſible de lui faire entendre raiſon ! Après tout, ſes menaces ne m'effrayent gueres : il ſera bien facile à mon Maître de l'appaiſer, dès qu'il voudra s'en donner la peine, quoiqu'elle diſe, ſa haine reſſemble bien à de l'amour ... mais voilà Arlequin qui ouvre ſa porte, je me retire, afin qu'il ne ſoupçonne rien du tour qu'on lui joue.

---

## SCENE VI.

ARLEQUIN *ſeul ſon tréſor dans ſa main.*

ALlons, allons, Monſieur le Tréſor, vîte, vîte, hors de ma maiſon, je ſuis las de loger un hôte comme vous, vous avez penſé tantôt me faire rompre le cou, & je me tuerois peut-être tout-à-fait, ſi je vous gardois davan-

tage ; allons, allons, vous avez beau me regarder : point de raisons, il faut décamper... mon cher Arlequin, mon cher Arlequin. Oui, oui, je t'en réponds, il n'y a point de cher Arlequin qui tienne, je n'entends rien, je suis sourd, je ne veux plus de ta maudite compagnie : Est-ce donc Arlequin ? non je ne te connois plus : Toi qui vivois hier si heureux, qui ne connoissois ni les peines, ni les chagrins, ni les maladies, depuis ce matin que tu as un trésor, te voilà devenu fou, furieux, ingrat à tes amis, cruel à ta Maîtresse, barbare à toi-même : quelle chienne de vie menes-tu ? n'as-tu point de honte de vivre comme cela ?

---

## SCENE VII.

### PLUTUS, MIDAS, ARLEQUIN

MIDAS.

QUe j'aye le plaisir, Seigneur Plutus, de voir de mes yeux le trouble d'Arlequin ; c'est ce qu'il y a de plus doux & de plus satisfaisant dans la vengeance.

PLUTUS.

Venez : & avant de remonter au ciel, je veux assurer pour jamais votre repos. Le voici, avançons.

ARLEQUIN *à part*.

Je vas chercher Plutus, & lui rendre son trésor. ( *l'apporcevant* ) Ah vous êtes bien venu. *à Midas.* Qu'est-ce qui vous demande, vous ?

PLUTUS.

Il est ici sans conséquence ; c'est un de mes favoris.

ARLEQUIN.

Vous lui avez donc donné aussi un trésor !

PLUTUS.

Oui.

ARLEQUIN.

En bonne cause qu'il est toujours triste comme un loup garou. Tenez, donnez-lui encore celui-ci, il en aura deux.

MIDAS.

Ah !

PLUTUS.

Comment, mon cher Arlequin ! Pour quelle raison. . . . .

ARLEQUIN.

Pour la raison que je n'en veux plus.

PLUTUS.

Tu n'en veux plus ?

ARLEQUIN.

Non tenez, vous dis-je, prenez-le vîte, sinon j'irai le jetter dans la mer. Si j'avois bien sçû ce que c'est qu'un trésor quand vous me l'avez donné ...

PLUTUS.

Quoi, mon cher Arlequin, est-ce là cette fidelité & ce zele que tu m'avois tant promis ce matin, tu te lasses déja de mes bienfaits !

ARLEQUIN.

Quels diables de bienfaits, qui rendent le monde misérable !

MIDAS.

Seigneur Plutus ne m'abandonnez pas.

PLUTUS.

Laissez-moi faire. (*à Arlequin*) Ton embarras me divertit, il est tems de le faire finir, & de t'apprendre à te procurer avec ce trésor tous les agrémens & toutes les commoditez de la vie.

ARLEQUIN.

Laissez-moi, je ne veux point de tout cela.

PLUTUS.

Quoi tu serois fâché d'avoir un bon cuisinier, qui te feroit des ragouts délicats,

licats, des fricassées exquises, des....

ARLEQUIN.

Qu'ai-je affaire moi de toutes ces drogues-là ! je trouve bon tout ce que je mange, parce que j'ai toujours bon appetit.

MIDAS.

Mais comptes-tu pour rien le plaisir d'avoir tous les jours à ta table les plus grands Seigneurs d'Athénes, & l'élite des beaux esprits du Portique !

ARLEQUIN.

Le beau chien de plaisir, de donner à manger à ces friands-là qui se mocquent de vous ! Vous croyez donc que c'est à cause de vous qu'ils viennent manger de votre soupe ?

MIDAS.

Assurément.

ARLEQUIN.

Pour être Maltotier, vous n'avez gueres d'esprit : renvoyez votre Cuisinier, & vous verrez après s'ils reviendront.

PLUTUS *à part.*

J'en viendrai pourtant à bout.

ARLEQUIN.

Moi, ce n'est pas de même : mes amis ne viennent manger avec moi que parce

qu'ils m'aiment; car je ne leur donne que du pain & des noix.

PLUTUS.

Tu serois pourtant bien aise, Arlequin, de te voir suivi d'une troupe de laquais, & de demeurer dans une belle maison.

ARLEQUIN.

Ne me parlez pas de cela. Sçavez-vous bien comme je regarde Monsieur Midas avec tous ses domestiques ?

PLUTUS.

Hé bien, comment ?

MIDAS.

Que va-t-il dire ?

ARLEQUIN.

Comme un prisonnier au milieu des archers; & sa maison, je la regarde comme une prison.

MIDAS.

Comme une prison !

ARLEQUIN.

Oui : tenez, un jour par curiosité j'allai pour vous voir chez vous, je frappai à votre porte; tout d'un coup cric, crac, les verroux, les serrures, les barres de fer; un homme avec deux grandes moustaches, que demandez-vous ? je demande Monsieur Midas : Entrez. . . aussi-tôt il

donna un grand coup de sifflet, & puis je vis accourir au-devant de moi tant de gens qui me disoient : Où allez-vous ? que voulez-vous ? de quelle part ? qui êtes vous ? comment vous appellez-vous ? oh cela me fit si grande peur, que je m'en retournai bien vîte.

MIDAS.

Que tu es simple ! ne vois-tu pas que ce sont des marques d'honneur ?

ARLEQUIN.

Votre honneur, à vous autres, pour être si petit est bien embarassant. Vive ma petite maison : ah que j'y suis tranquille, que j'y suis en liberté ! ceux qui veulent me voir, me voyent dans le moment, je ne ferme pas seulement ma porte la nuit.

PLUTUS.

Allons, Arlequin, mon ami, je veux te rendre heureux malgré toi-même, reprends ce trésor.

ARLEQUIN.

Dites-moi plutôt de m'aller jetter dans un puits.

MIDAS.

J'enrage.

ARLEQUIN.

Je vais retourner à mes jolies chansons, à tous les plaisirs que je goûtois avant de

vous connoître, à mon petit jardin, & à ma chere Chloé. Je songe à toutes les mauvaises choses que je lui ai dites tantôt. J'étois bien malheureux de faire de la peine à cette pauvre enfant, qui m'aime plus que ses yeux; je voulois la quitter pour prendre une fille que je n'aime point.

PLUTUS.

Hé bien, mon cher Arlequin, épouse ta Chloé, je ne m'y oppose plus; mais songe que ce n'est pas assez de l'aimer comme tu fais: la plus grande preuve d'amour que tu puisse lui donner, c'est de garder ce trésor; par-là tu deviendras grand Seigneur, & tu la feras grande Dame.

ARLEQUIN.

C'est justement parce que je l'aime que je veux rester comme je suis. Chloé sera demain ma femme; si je devenois grand Seigneur je ne l'aimerois plus, ce n'est pas la mode: cette pauvre fille m'aime de tout son cœur, elle est douce comme un petit mouton; si je la faisois grande Dame, elle deviendroit de même que beaucoup d'autres, méchante, joueuse, méprisante...

MIDAS.

C'est perdre le tems, Seigneur Plutus.

PLUTUS.

Tenez, Midas, c'est à vous que je donne ce trésor.

ARLEQUIN.

Bon, j'avois tantôt envie de lui faire un procez, parce qu'il ne veut pas que je chante, mais ce trésor que vous lui donnez me vengera mieux.

PLUTUS.

Je m'en vais, Arlequin, tu seras fâché quelque jour du peu de cas que tu fais aujourd'hui de mes faveurs.

ARLEQUIN.

Allez, allez, bon voyage. (*seul*) Les voilà bien attrapez . . . que je suis content de lui avoir rendu son trésor! c'est comme si j'avois ôté de dessus mes épaules une grosse maison; allons, Arlequin, mon ami, reprends ton humeur gaillarde . . . je vas bien me divertir : commençons par aller demander pardon à ma chere Chloé, & puis j'irai reporter à Monsieur Chrisante ses cent écus, & je lui dirai que je ne veux plus de sa fille.

## SCENE VIII.

ARLEQUIN, DANSEURS. *On danse.*

ARLEQUIN.

J'En suis, j'en suis : je ne ferai pas mal de me remettre un peu en joye pour aller revoir Chloé ; (*il se mêle aux danses*) à propos, à propos, mes amis, pourquoi dansez-vous, vous autres ?

DANSEURS.

Nous reconduisons le Seigneur Pamphile qui vient d'épouser la belle Chloé...

ARLEQUIN *vivement.*

Qui vient d'épouser !

DANSEURS.

La belle Chloé ; tenez, les voilà qui s'avancent.



## SCENE IX.

PAMPHILE, CHLOE',
*( à qui on porte la Robe, )*
ARLEQUIN, TRIVELIN.

DANSEURS.

ARLEQUIN *courant à Chloé.*

AH, ma chere Chloé, est-ce toi !

PAMPHILE *le repoussant.*

A qui en a ce maraud-là ! est-ce ainsi qu'on parle à Madame ?

ARLEQUIN.

A Madame ! ah Monsieur, je l'aimois auparavant vous.

PAMPHILE.

Retire-toi.

ARLEQUIN.

Ma chere Chloé....

PAMPHILE *le menaçant.*

Ain....

ARLEQUIN.

Madame, vous voilà mariée !

CHLOÉ *froidement.*

Ah, c'eſt encore toi, Arlequin ! oui, tu vois, mon enfant.

ARLEQUIN.

Vous avez quitté comme cela Arlequin que vous aimiez tant !

CHLOÉ.

J'étois folle de t'aimer, que voulois-je faire de toi ? tu es ſi pauvre ! après tout c'eſt à toi que j'ai l'obligation de l'état gracieux où je ſuis ! tu m'as appris qu'on n'étoit point heureux dans le mariage, quand on n'avoit point de bien ; effectivement j'ai jugé que tu avois raiſon : j'ai trouvé Monſieur, tu épouſois ſa Maîtreſſe, il a bien voulu de moi, & voilà comme la choſe s'eſt faite ; ſi cela te fait de la peine, j'en ſuis fâchée ; mais tu ne dois t'en prendre qu'à toi.

ARLEQUIN *bas.*

Ah fripon de Plutus, ſi je te tenois ... c'eſt toi qui es cauſe de tout mon malheur, tu as bien fait de t'en aller. ( *Voyant Pamphile & Chloé qui ſe parlent à l'oreille.* ) Il lui parle à l'oreille . . ah . . ma chere Chloé eſt mariée !

CHLOÉ.

Va, conſole-toi, tu viendras me voir danſer à ma nôce, tu auras le plaiſir de

dire, j'ai eu l'honneur d'être aimé de cette belle mariée : & moi je dirai à mes gens, hola quelqu'un, qu'on fasse boire ce pauvre garçon.

ARLEQUIN *bas.*

Tu mérites cela, misérable que tu es; je te tiens, je te tuerai. [*haut*] Madame...

PAMPHILE.

C'à, mon ami, voilà qui est fait, laisse Madame en repos.

ARLEQUIN.

Hé Monsieur, je vous en prie.

PAMPHILE.

Allons, allons, tu es un importun.

ARLEQUIN.

Monsieur, laissez-moi demeurer avec vous, que je sois auprès d'elle.

PAMPHILE.

Hé que veux tu faire auprès d'elle.

ARLEQUIN.

Je serai celui qui lui porte la Robe.

CHLOE'.

Non, Arlequin, je t'ai trop aimé pour te voir réduit auprès de moi à un emploi si bas; d'ailleurs il est du devoir d'une honnête femme d'écarter d'elle tous ceux qui pourroient lui faire oublier un instant qu'elle a un époux : tant que je te

verrois, je ne pourrois jamais m'empêcher de t'aimer toujours, je le sens bien.

ARLEQUIN.

Hé, Madame, cela ne me fera point de peine de vous servir, pourvû que je vous voye, je serai trop content.

PAMPHILE.

Madame laissons-là ce causeur.

ARLEQUIN *à genoux.*

Monsieur, Monsieur, encore un petit moment. Madame, priez votre mari pour moi.

PAMPHILE.

Que veux-tu ! cela me fatigue à la fin.

ARLEQUIN.

Je vous servirai bien fidelement, je ne vous demande point de gages .... Trivelin, prie ton Maître.

TRIVELIN.

Tu n'as pas voulu venir boire avec moi tantôt.

ARLEQUIN.

Pauvre Arlequin, tout le monde t'abandonne !

CHLOÉ.

Il me fait pitié.



## SCENE DERNIERE.

PAMPHILE, CHRISANTE, FLORISE, CHLOE', ARLEQUIN, TRIVELIN, DANSEURS.

CHRISANTE *à Florise.*

ALlons, allons, Mademoiselle la difficile : ( *à Arlequin* ) tenez, Arlequin, voilà une épouse que je vous amene.

ARLEQUIN.

Ah, Monsieur, je vous remercie, je suis bien fâché d'avoir empêché que votre fille n'épousât ce Monsieur.

CHRISANTE.

Comment donc ?

ARLEQUIN.

Il vient d'épouser ma chere Chloé, Monsieur Chrisante.

FLORISE *bas.*

Le traître !

ARLEQUIN *à Chrisante.*

Tenez, voilà vos cent écus que je vous rends. ( *à Florise* ) Mademoiselle, je vous demande excuse, si je ne vous épouse pas : vous comptiez d'être mariée, cela

eſt bien fâcheux pour une fille ; mais vous retrouverez un autre mari, & moi je ne retrouverai pas une autre Chloé ; adieu, Mademoiſelle.

FLORISE *bas.*

Je creve de ne pouvoir pas me venger du perfide.

ARLEQUIN.

Adieu, Monſieur Chriſante.

CHRISANTE.

Que veut dire ceci ! je veux mourir, ſi j'y comprends rien.

ARLEQUIN *en pleurant à Pamphile.*

Adieu, Monſieur....

PAMPHILE.

Encore...

ARLEQUIN.

Monſieur, je vous en prie.. aimez bien ma chere Chloé... c'eſt une bonne fille... ne lui faites jamais de peine : je vous demande cela pour l'amour de moi.

PAMPHILE.

Que cela ne t'inquiéte point, adieu.

ARLEQUIN *en ſanglotant, à Chloé.*

Adieu Madame... adieu Trivelin, adieu tout le monde.

TRIVELIN.

Où vas-tu donc !

ARLEQUIN.

Je vais me pendre.

CHLOÉ.

Je n'y puis plus tenir. Arlequin. . . .

ARLEQUIN.

M'appellez-vous, Madame!

CHLOÉ.

Oüi, reviens.

ARLEQUIN *accourant.*

Vous voulez donc bien que je demeure avec vous, (*il arrache la Robe de Chloé à celui qui la portoit*,) gare de là, toi.

CHLOÉ.

Va, Arlequin, je ne suis pas mariée, c'est un tour que Monsieur m'a aidé à te joüer pour regagner ton cœur.

FLORISE *bas.*

Qu'entens-je!

ARLEQUIN *avec transport.*

Vous n'êtes pas mariée, Madame, ah! . . cela est-il bien vrai, Monsieur! vous vous mariés pourtant si vîte, vous autres.

PAMPHILE.

Rien n'est plus vrai, Arlequin, je te rends ta chere Chloé, je suis charmé de voir la tendresse que vous avés l'un pour l'autre, je ne croyois pas qu'il fût encore au monde de si parfaits amans:

aimés-vous toûjours de même. Arlequin, il faut en revanche que tu m'aides à obtenir de Monsieur Chrisante la charmante Florise que j'aime.

ARLEQUIN.

Ah, tout à l'heure. Monsieur Chrisante, je vous en prie, donnés votre fille à cet Officier, c'est un honnête homme; il n'est pas comme les autres Officiers qui se marient dans tous les pays où ils vont.

CHRISANTE.

Vous êtes le seul qui pouviez me la faire refuser à Monsieur Pamphile; je connois son mérite: allons, je consens à tout.

FLORISE.

Ah, mon pere!

PAMPHILE.

Quelle reconnoissance, Monsieur!..

CHRISANTE.

Arlequin, je veux faire les frais de vos nôces.

ARLEQUIN.

Je le veux bien: je suis si aise, ma chere Chloé, je ne me sens pas de plaisir.

CHRISANTE *à part*.

Il faudra que je trouve les moyens de m'acquitter envers lui.

ARLEQUIN.

A qui sont ces habits-là, ma chere Chloé !

CHLOÉ.

Ils sont à Madame Midas.

ARLEQUIN.

Quitte-les vîte, crainte du mauvais air.

PAMPHILE.

Allons, mes amis, commencez votre divertissement.

ARLEQUIN.

Oüi, & dépêchez-vous; car il y a long-tems que je n'ai bû ni mangé, & j'ai aussi envie de rester seul avec ma chere Chloé.

*On danse.*

UN torrent du haut des montagnes
Avec fracas précipite ses eaux,
Il ravage en fuyant les fertiles campagnes;
Mais un rocher brise ses flots :
Heureux ruisseau dans cette route obscure
Vous coulés plus tranquillement,
Rien ne trouble jamais votre cristal charmant;
Avec un doux murmure
Vous suivés le penchant que donne la Nature,
Et si le Dieu d'Amour
Enflâme votre onde chérie

Vous pouvez chaque jour
Moüiller une tendre prairie.

*On danse.*

## VAUDEVILLE.

LEs richesses, les vains honneurs
Sont des fers qui gênent la vie,
Heureux, qui loin de ces grandeurs,
Passe des jours dignes d'envie;
Il ne connoît que les plaisirs,
Son champ est tout ce qu'il desire,
Et s'il pousse quelques soupirs,
Ce n'est que d'amour qu'il soupire.

CHLOE'.

Toute ma richesse est mon cœur,
Cher Arlequin, je te le donne,
Qu'il fasse à jamais ton bonheur,
C'est tout ce que j'ambitionne,
Je ne changerois pas mon sort
Contre celui de Venus même.
Ah! que c'est un charmant trésor
Que de posseder ce qu'on aime!

ARLEQUIN.

Quelqu'un peut-être me dira,
Que ma maison est trop petite;

Mais je l'aime comme cela,
Et c'est moi tout seul qui l'habite.
Fi de tous ces grands logemens,
Je ne pourois m'y connoître:
Il y demeure tant de gens,
Qu'on n'en connoît pas le vrai Maître.

TRIVELIN.

La vie a pour moi des appas
Qu'un Grand n'y trouve point, je gage,
Je vis sans soins, sans embaras,
Sans valets, femme, ni ménage;
Mais aussi-tôt que de la faim
Je ressens l'ardeur inquiette,
Chez mon bon ami le voisin
Je cours vîte piquer l'assiette.

ARLEQUIN *au parterre.*

Parterre équitable, c'est toi
Que je tâche de satisfaire,
Je serai content comme un Roy
Si cette Piece a pû te plaire.
Çà, qu'en pense-tu bonnement?
Que ta belle main me l'explique;
Mais viens me l'expliquer souvent
Pour faire enrager le Critique.

*Fin de la Comedie.*

## *APPROBATION.*

J'Ay lû par l'ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux un Manuſcrit intitulé, *l'Embaras des Richeſſes, Comedie.* Cet Ouvrage a plû dans les repréſentations, & je crois qu'il aura le même ſuccès dans l'impreſſion. Fait à Paris ce 29 Décembre 1725.

DANCHET.

## *APPROBATION.*

J'Ay lû par l'ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux *le Nouveau Théâtre Italien:* j'ay examiné en particulier les différentes Pieces qui le compoſent & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. Fait à Paris ce 3 Novembre 1728.

DANCHET.

*NOUVEAU THEATRE ITALIEN.*

# L'HERITIER DE VILLAGE,

## *COMEDIE,*

EN UN ACTE.

*Représentée pour la premiere fois par les Comediens Italiens Ordinaires du Roy le 19. Août 1725.*



A PARIS,

Chez BRIASSON, ruë Saint Jacques, à la Science.

M. DCCXXXII.

*Avec Approbation & Privilege du Roy.*

# LISTE

## *Des Pièces de Théâtre de Monsieur* DE MARIVAUX.

*Pour le Théâtre Italien.*

Arlequin poli par l'Amour, Comedie.
La Surprise de l'Amour, Comedie.
La Double Inconstance, Comedie.
Le Prince travesti, Comedie.
La Fausse Suivante, Comedie.
L'Isle des Esclaves, Comedie.
L'Héritier de Village, Comedie.
Le Jeu de l'Amour & du Hazard, Comedie.

---

*On trouve dans la même Boutique,*

Le nouveau Théâtre Italien, ou Recueil des Comedies représentées par les Comediens Italiens du Roy, depuis l'année 1716. ausquelles on a joint les Airs des Vaudevilles, 8. vol. *in*-12.

Les Parodies du nouveau Théâtre Italien, avec les airs des Chansons & Vaudevilles gravez, 3. vol. *in*-12. *fig.* 1731.

Les Oeuvres de M. Riviere du Frény, avec les airs des Chansons gravez, 6. vol. *in*-12. *fig.* 1731.

*On trouve aussi tous les autres Théâtres.*



# ACTEURS DE LA COMEDIE.

Madame DAMIS.

LE CHEVALIER.

BLAISE, *Paysan.*

CLAUDINE, *femme de Blaise.*

COLIN, *fils de Blaise.*

COLETTE, *fille de Blaise.*

ARLEQUIN, *Valet de Blaise.*

GRIFFET, *Clerc de Procureur.*

*La Scene est dans un Village.*



# L'HERITIER DE VILLAGE, COMEDIE.

## SCENE PREMIERE.

BLAISE, CLAUDINE, ARLEQUIN.

*Blaise entre suivi d'Arlequin en guestres, & portant un paquet : Claudine entre d'un autre côté.*

CLAUDINE.


H, je pense que vela Blaise.

BLAISE.

Eh oüi, noute femme, c'est li-même en parsonne.

CLAUDINE.

Voirement, noute homme, vous prenez bian de la peine de revenir ; queu libertinage ! être quatre jours à Paris, demandez-moi à quoi faire !

BLAISE.

Et à voir mourir mon Frere, & je n'y allois que pour ça.

CLAUDINE.

Eh bian que ne finit-il donc, ſans nous coûter tant d'allées & de venuës ! toûjours il meurt, & jamais ça n'eſt fait : velà deux ou trois fois qu'il lanterne.

BLAISE.

Oh bian, il ne lanternera plus. ( *il pleure* ) Le pauvre homme a pris ſa ſecouſſe.

CLAUDINE.

Hélas ! il eſt donc trépaſſé ce coup-cil

BLAISE.

Oh ! il eſt encore pis que ça.

CLAUDINE.

Comment pis !

BLAISE.

Il eſt entarré.

CLAUDINE.

Eh ! il n'y a rian de nouveau à ça : ce

fera queussi queumi. Il faut considerer qu'il étoit bian vieux, qu'il avoit beaucoup travaillé, bian épargné, bian chipoté sa pauvre vie.

BLAISE.

T'as raison, femme, il aimoit trop l'usure & l'avarice, il se plaignoit trop le vivre, & j'ons opinion que cela l'a tué.

CLAUDINE.

Bref, enfin le vela défunt. Parlons des vivans. T'es son unique Hériquier, qu'a-tu trouvé ?

BLAISE *riant.*

Eh eh eh, baille-moi cinq sols de monnoie, je n'ons que de grosses pieces.

CLAUDINE *le contrefaisant.*

Eh eh eh, dis donc, Nicaise, avec tes cinq sols de monnoie, qu'est-ce que t'en veux faire ?

BLAISE.

Eh eh eh, baille-moi cinq sols de monnoie, te dis-je.

CLADINE.

Pourquoi donc, Nicodeme ?

BLAISE.

Pour ce garçon qui apporte mon paquet depis la voiture jusqu'à cheux nous, pendant que je marchois tout bellément & à mon aise.

CLAUDINE.

T'es venu dans la voiture !

BLAISE.

Oüi, parce que cela est plus commode.

CLAUDINE.

T'as baillé un écu !

BLAISE.

Oh bian noblement. Combien faut-il ! ai-je fait. Un écu, ce m'a-t-on fait : tenez, le vela, prenez ; tout comme ça.

CLAUDINE.

Et tu dépense cinq sols en porteus de paquets !

BLAISE.

Oüi, par maniere de récréation.

ARLEQUIN.

Est-ce pour moi les cinq sols, Monsieur Blaise !

BLAISE.

Oüi, mon ami.

ARLEQUIN.

Cinq sols, un Héritier, cinq sols, un homme de votre étoffe ! & où est la grandeur d'ame !

BLAISE.

Oh qu'à ça ne tienne, il n'y a qu'à dire. Allons ; femme, boute un sou de plus, comme s'il en pleuvoit. [ *Arlequin prend & fait la révérence.* ]

CLAUDINE.

Ah ! mon homme eſt devenu fou.

BLAISE *à part.*

Morgué queu plaiſir ! alle enrage, alle ne ſçait pas le tu autem. ( *tout haut* ) Femme, cent mille francs.

CLAUDINE.

Queu coqualane : vela cent mille francs avec cinq ſols à cette heure !

ARLEQUIN.

C'eſt que M. Blaiſe m'a dit par les chemins, qu'il avoit hérité d'autant de ſon Frere le Mercier.

CLAUDINE.

Eh que dites-vous ! le défunt a laiſſé cent mille francs, Maître Blaiſe ! es-tu dans ton bon ſens ! ça eſt-il vrai !

BLAISE.

Oüi, Madame, ça eſt çartain.

CLAUDINE *joyeuſe.*

Ça eſt certain ! mais ne rêves-tu pas ! n'as-tu pas le çarviau renvarſé !

BLAISE.

Doucement, ſoyons civils anvers nos parſonnes.

CLAUDINE.

Mais les as-tu vû !

BLAISE.

Je leur ons quaſiment parlé, j'ons été

chez le Maltotier qui les avoit de mon frere, & qui les fait aller & venir pour noutre profit, & je les ons laissé là, car par le moyen de son tricotage ils raportont encore d'autres écus, & ces autres écus qui venont de la manigance, engendront d'autres petits magots d'argent qu'il boutra avec le grand magot, qui par ce moyen devianra ancore pu grand, & j'apportons le papier comme quoi ce monciau du petit & du grand m'appartiant, & comme quoi il me fera délivrance à ma volonté du principal, & de la rente de tout ça dont il a été parlé dans le papier qui en rend témoignage en la présence de mon Procureur, qui m'assistoit pour agencer l'affaire.

CLAUDINE.

Ah mon homme ! tu me ravis l'ame, ça m'attendrit, ce pauvre biau-frere ! je le pleurons de bon cœur.

BLAISE.

Hélas ! je l'ons tant pleuré d'abord, que j'en ons prins ma suffisance.

CLAUDINE.

Cent mille francs, sans compter le tricotage ! mais où boutrons-je tout ça.

ARLEQUIN *contrefaisant leur langage.*

Voilà déja six fois que vous boutez

dans ma poche, & j'attends que vous les boutiez.

BLAISE.

Boute, boute donc femme.

CLAUDINE.

Oh cela est juste; tenez mon bel ami, faites itou manigancer cela par un Maltotier.

ARLEQUIN.

Aussi ferai-je; je le manigancerai au Cabaret, je vous rends graces, Madame.

BLAISE.

Madame! vois-tu comme il te porte respect!

CLAUDINE.

Ça est bien agriable.

ARLEQUIN.

N'avez-vous plus rien à m'ordonner, Monsieur?

BLAISE.

Monsieur! ce garçon-là sçait vivre avec les gens de note sorte. J'aurons besoin de laquais, retenons d'abord cetila, je barioleróns nos casaques de la couleur de son habit.

CLAUDINE.

Prenons, retenons, bariolons, c'est fort bian fait, mon poulet.

BLAISE.

Voulez-vous me ſarvir mon ami, & avez-vous ſarvi de gros Seigneurs?

ARLEQUIN.

Bon, il y a huit ans que je ſuis à la Cour.

BLAISE.

A la Cour? vela bian noute affaire, je ly baillerons ma fille pour aprentie, il la fera Courtiſanne.

ARLEQUIN *à part.*

Ils ſont encore plus bêtes que moi, profitons-en. [*tout haut.*] O laiſſez-moi faire, Monſieur, je ſuis admirable pour élever une fille, je ſçai lire & écrire, dans le latin, dans le françois, je chante gros comme un orgue, je fais des complimens; d'ailleurs, je verſe à boire comme un robinet de fontaine, j'ai des perfections charmantes. J'allois à mon Village voir ma ſœur; mais ſi vous me prenez, je lui ferai mes excuſes par lettre.

BLAISE.

Je vous prends, vela qui eſt fait, je ſis votre maître, & vous êtes mon ſarviteur.

ARLEQUIN.

Serviteur très-humble, très-obéiſſant & très-gaillard Arlequin; c'eſt le nom du perſonnage.

CLAUDINE.

Le nom est drole. Parlons des gages à présent. Combian voulez-vous gagner?

ARLEQUIN

Oh! peu de chose, une bagatelle, cent écus pour avoir des épingles.

CLAUDINE.

Diantre! vous en voulez donc lever une boutique!

BLAISE.

Eh morgué, souvians-toi de la nichée des cent mille francs, n'avons-je pas des écus qui nous font des petits, c'est comme un colombier; ç'a, allons, mon ami, c'est marché fait; tenez, vela noute maison, allez vous-en dire à nos enfans de venir. Si vous ne les trouvez pas, vous irez les charcher là où ils sont, stapendant que je convarserons moi & noute femme.

ARLEQUIN.

Conversez, Monsieur, j'obéïs, & j'y cours.





## SCENE II.

BLAISE, CLAUDINE.

BLAISE.

AH ça, Claudine, j'ons passé dix ans à Paris, moi. Je connoissons le monde, je vais te l'apprendre, nous vela riche, faut prendre garde à ça.

CLAUDINE.

C'est bian dit, mon homme, faut jouir.

BLAISE.

Ce n'est pas le tout que de jouir, femme, faut avoir de belles manieres.

CLAUDINE.

Certainement, & il n'y a d'abord qu'à m'habiller de brocard, acheter des jouïaux & un collier de parles, tu feras pour toi à l'avenant.

BLAISE.

Le brocard, les parles & les jouyaux ne font rian à mon dire, t'en auras à bauge, j'aurons itou du d'or sur mon habit. J'a-

vons déja acheté un castor avec un casaquin de friperie queje boutrons en attendant que j'ayons tout mon équipage à forfait, je dis tant seulement que c'est le Marchand & le Tailleur qui baillons tout cela; mais c'est l'honneur, la fiarté & l'esprit qui baillont le reste.

CLAUDINE.

De l'honneur, j'en avons à revendre d'abord.

BLAISE.

C'a se peut bian; stapendant de cette marchandise-là il ne s'en vend point, mais il s'en part biaucoup.

CLAUDINE.

Oh bian donc je n'en vendrai ni n'en pardrai.

BLAISE.

C'a suffit; mais je ne parle point de cet honneur de conscience, & cetila tu te contenteras de l'avoir en secret dans l'ame; la, t'en auras biaucoup sans en montrer tant.

CLAUDINE.

Comment, sans en montrer tant, je ne montrerai pas mon honneur!

BLAISE.

Eh morgué tu ne m'entends point: c'est que je veux dire qu'il ne faut faire sem-

blant de rian, qu'il faut se conduire à l'aise, avoir une vartu négligente, se parmettre un maintien commode, qui ne soit point malhonnête, qui ne soit point honnête non plus ; de ça qui va comme il peut, entendre tout, repartir à tout, badiner de tout.

CLAUDINE.

Sçavoir queu badinage on me fera.

BLAISE.

Tian par exemple, prends que je ne sois pas ton homme, & que t'es la femme d'un autre : je te connois, je vians à toi, & je batifole dans le discours; je te dis que t'es agriable, que je veux être ton amoureux, que je te conseille de m'aimer, que c'est le plaisir, que c'est la mode ; Madame par-ci, Madame par-là, ou estes trop belle, qu'esce qu'ou en voulez faire ! prenez avis, vos yeux me tracassent, je vous le dis, qu'en sera-t-il ! qu'en fera-t-on ! & pis des petits mots charmans, des pointes d'esprit, de la malice dans l'œil, des singeries de visage, des transportemens ; & pis, Madame, il n'y a morgué pas moyen de durer, boutez ordre à ça : & pis je m'avance, & pis je plante mes yeux sur ta face, je te prends une main, queuquefois deux, je te sarre, je m'agenouille, que repars-tu à ça !

CLAUDINE.

CLAUDINE.

Ce que je repartis, Blaise, mais vraiment je te repousse dans l'estomas d'abord.

BLAISE.

Bon.

CLAUDINE.

Puis après je vais à reculons.

BLAISE.

Courage.

CLAUDINE.

Ensuite je devians rouge, & je te dis pour qui tu me prand, je t'appelle un impartinant, un vaurian; ne m'attaque jamais, ce fais-je, en te montrant les poings, ne vians pas envars moi, car je ne sis pas aisiée: vois-tu bian, n'y a rian à faire ici pour toi, va-t-en, tu n'est qu'un belistre.

BLAISE.

Nous vela tout juste, vela comme ça se pratique dans noute Village: cet honneur-là qui est tout d'une piece, est fait pour les champs; mais à la Ville ça ne vaut pas le diable, tu passerois pour un je ne sçai qui.

CLAUDINE.

Le drôle de trafic! mais pourtant je sis mariée; que dirai-je en réponse?

BLAISE.

Oh je vaite bailler le régime de tout

ça. Quian ; quand quelqu'un te dira; je vous aime bian, Madame, (*il rit*) ha ha ha, vela comme tu feras, ou bian joliment, ça vous plaît à dire ; il te repartira, je ne raille point ; tu repartiras, eh bian tope, aimez moi ; s'il te prenoit les mains, tu l'appelleras badin ; s'il te les baise, eh bian soit, il n'y a rian de gâté ; ce n'est que des mains au bout du compte : s'il t'atrape queuque baiser sur le chignon, voire sur la face, il n'y aura point de mal à ça ; atrape qui peut, c'est autant de pris, ça ne te regarde point : ça viant jusqu'à toi, mais ça te passe, qu'il te lorgne tant qu'il voudra, ça aide à passer le tems ; car, comme je te dis, la vartu du biau monde n'est point hargneuse, c'est une vartu douce que la politesse a bouté à se faire à tout ; alle est folichonne, alle a le mot pour rire, sans façon, point considerante, alle ne donne rian, mais ce qu'on li vole alle ne court pas après. Vela l'arrangement de tout ça ; vela ton devoir de Madame quand tu le feras.

CLAUDINE.

Et drez que c'est la mode pour être honnête, je varrons ; cette vartu-là n'est pas plus difficile que la nôtre. Mais mon homme, que dira-t-il ?

BLAISE.

Moi ! rian. Je te varrions un regiment de galans à l'entour de toi, que je sis obligé de passer mon chemin ; c'est mon sçavoir vivre que ça, li aura trop de froidure entre nous.

CLAUDINE.

Blaise, cette froidure me chiffonne, ça ne vaut rian en ménage : je sis d'avis que je nous aimions bian au contraire.

BLAISE.

Nous aimer, femme ! morgué il faut bian s'en garder ; vraiment ça jetteroit un biau cotton dans le monde.

CLAUDINE.

Helas, Blaise, comme tu fais ! & qui est-ce qui m'aimera donc moi !

BLAISE.

Pargué ce ne sera pas moi, je ne sis pas si sot ni si ridicule.

CLAUDINE.

Mais quand je ne serons que tous deux, est-ce que tu me hairas !

BLAISE.

Oh ! non, je pense qu'il n'y a pas d'obligation à ça : stapendant je nous en informerons pour être pus surs ; mais il y a une autre bagatelle qui est encore pour le bon air : c'est que j'aurons une maîtresse

qui sera queuque chiffon de femme qui sera bian laide & bian sotte, qui ne m'aimera point, que je n'aimerai point non pus; qui me fera des niches, mais qui me coûtera biaucoup, & qui ne vaura guerre & c'est là le plaisir.

CLAUDINE.

Et moi, combian me coûtera un galant? car c'est mon devoir d'honnête Madame d'en avoir un itou, n'est-ce pas?

BLAISE.

T'en aura trente, & non pas un.

CLAUDINE.

Oui, trente à l'entour de moi à cause de ma vartu commode; mais ne me faut-il pas un galant à demeure?

BLAISE.

T'as raison, femme, je pense itou que c'est de la belle maniere, ça se pratique; mais ce chapitre là ne me reviant pas.

CLAUDINE.

Mon homme, si je n'ons pas un amoureux ça nous fera tort, mon ami.

BLAISE.

Je le vois bian, mais morgué je n'avons pas l'esprit assez farme pour te parmettre ça, je ne sommes pas encore assez naturisez gros Monsieur; tian passe toi de galant, je me passerai d'amoureuse.

CLAUDINE.

Faut esperer que le bon exemple t'enhardira.

BLAISE.

C'a se peut bian, mais tout le reste est bon, & je m'y tians; mais nos enfans ne venons point, c'est que noute laquais les charche, je m'en vais voir ça. Vela noute Dame & son cousin le Chevalier qui se promenent; je vais quitter la farme de sa cousine, s'ils t'accostent, tians ton rang, fais-toi rendre la reverence qui t'appartient, je vais revenir. Si le Fiscal à qui je devois de l'argent arrive, dis li qu'il me parle.



## SCENE III.

CLAUDINE, LE CHEVALIER, Madame DAMIS,

CLAUDINE *à part.*

PRomenons-nous itou pour voir ce qu'ils me diront.

LE CHEVALIER.

Je suis de votre goût, Madame; j'aime

Paris, c'est le salut du galant homme, mais il fait cher vivre à l'Auberge.

Madame DAMIS.

Feu Monsieur Damis ne m'a laissé qu'un bien assez en désordre, j'ai besoin de beaucoup d'économie, & le séjour de Paris me ruineroit, mais je ne le regrette pas beaucoup; car je ne le connois guere. Ah vous voilà, Claudine, votre mari est-il revenu? A-t-il fait nos commissions?

CLAUDINE.

Avec votre parmission, à qui parlez-vous donc, Madame?

Madame DAMIS.

A qui je parle, à vous, ma mie.

CLAUDINE.

Oh bian! il n'y a ici ni maître ni maîtresse.

Madame DAMIS.

Comment me répondez-vous? Que dites-vous de ce discours, Chevalier?

LE CHEVALIER *riant*.

Qu'il est rustique, & qu'il sent le terroir: Eh eh eh...

CLAUDINE *la contrefaisant*.

Eh eh eh, comme il ricane.

LE CHEVALIER.

Cousine, pensez-vous qu'elle me raille?

Madame DAMIS.

Vous n'en pouvez pas douter.

LE CHEVALIER.

Eh! donc je conclus qu'elle est folle.

CLAUDINE.

Tenez, je vous parle à tous deux, car vous ne sçavez pas ce que vous dites, vous ne sçavez pas le tu autem. Boutez-vous à votre devoir, honorez ma parsonne, traitez-moi de Madame, demandez-moi comment se porte ma santé, mettez au bout queuque coup de chapiau, & pis vous vairrais. Allons, commencez.

LE CHEVALIER.

Ce genre de folie est divertissant. Voulez-vous que je la complimente?

Madame DAMIS.

Vous n'y songez pas, Chevalier, c'est une impertinente qui perd le respect, & vous devriez la faire taire.

LE CHEVALIER.

Moi la faire taire! arrêter la langue d'une femme! un bataillon encore passe.

CLAUDINE.

Ah ah ah, par ma fiqué ça est trop drôle.

Madame DAMIS.

Son mari me fera raison de son insolence.

CLAUDINE.

Bon, mon mari, est-ce que je nous sou-

cions l'un de l'autre, j'avons le bel air nous de ne nous voir quasiment pas. Vous qui n'avez jamais quitté votre chatiau, cela vous passe, aussi bian que la vartu folichone.

LE CHEVALIER.

Cette vertu folichone m'enchante, son extravagance petille d'invention : va ma poule, va, sans-dis, je t'aime mieux folle que raisonnable.

CLAUDINE.

Oh ceti-là vaut trop, ils font envars moi ce que j'ons fait envars mon homme ; il me croyons le çarviau parclus : ne leur disons rian ; vela Blaise qui viant.



## SCENE IV.

BLAISE, COLETTE, COLIN, ARLEQUIN, *& les Acteurs précedens.*

MADAME DAMIS.

VOilà son mari. Maître Blaise, expliquez nous un peu le procedé de votre femme. A-t-elle perdu l'esprit ?

Elle

Elle ne me répond que des impertinences.

BLAISE *après les avoir tous regardé.*

Parsonne ne saluë. (*à Claudine*) leur as-tu dit l'heritage du biau frere !

CLAUDINE.

Non, mais j'ai bian tenu mon rang.

Madame DAMIS.

Mais, Blaise, faites donc réflexion que je vous parle.

BLAISE.

Prenez un brin de patience, Madame; comportez-vous doucement.

LE CHEVALIER *d'un air sérieux.*

J'examine Blaise, sa femme est folle, je le croi à l'unisson.

BLAISE *à Arlequin.*

Noute laquais, dites à ces enfans qu'ils se carraint.

ARLEQUIN.

Carrez-vous, enfans.

COLIN *riant.*

Oh oh oh.

Madame DAMIS.

En vérité voilà l'aventure la plus singuliere que je connoisse.

BLAISE.

Ah ça, vous dites comme ça, Madame, que Madame vous a dit des impartinences. Pour réponse à ça, je vous dirai d'a-

bord que ça se peut biau ; mais je ne m'en embarasse point ; car je n'y prends ni n'y mets, je ne nous mêsons point du tracas de Madame ; c'est peut-être que le respect vous a manqué. Enfin finale, accommodez-vous, Mesdames.

LE CHEVALIER.

Eh bien, cousine, le vertigo n'est-il pas double ? Voyons les enfans, je les croi uniformes. Qu'en dites-vous, petite folle ?

ARLEQUIN.

Parlez ferme.

COLETTE.

Allez-y voir, vous n'avez rien à me commander.

LE CHEVALIER à Colin.

A vous la balle, mon fils, ne dérogez-vous point ?

ARLEQUIN.

Courage.

COLIN.

Laissez-moi en repos, malappris.

LE CHEVALIER.

Par tout le même timbre. (à Arlequin) Et toi bélitre ?

ARLEQUIN contrefaisant le Gascon.

Je chante de même, c'est moi qui suis le Précepteur de la famille.

BLAISE.

Les vela bian ébaubis, je m'en vais ranger tout ça. Madame Damis, acoutez-moi, tout ceci vous renverse la çarvelle, c'est pis qu'une egnime pour vous & voute cousin. Oh bian de cette egnime en veci la clef & la sarruse. J'avions un frere, n'est-ce-pas?

LE CHEVALIER.

Nouvelle division. Eh bien ce frere?

BLAISE.

Il est parti.

LE CHEVALIER.

Dans quelle voiture?

BLAISE.

Dans la voiture de l'autre monde.

LE CHEVALIER.

Eh bien, bon voïage: mais changez-nous de vertigo, celui-ci est triste.

BLAISE.

La fin en est plus drôle. C'est que, ne vous en déplaise, j'en avons herité de cent mille francs, sans compter les broutilles: & velà la preuve de mon dire, *signé*, Rapin.

COLIN *riant.*

Oh oh, je serons Chevalié itou moi.

COLETTE.

J'allons porter le taffetas.

CLAUDINE.

Et an nous portera la queuë.

ARLEQUIN.

Pour moi, je ne veux que la clef de la cave.

LE CHEVALIER *à Madame Damis après avoir lû.*

Sandis! le galant homme dit vrai, cousine, je connois ce Rapin, & sa signature; voilà cent mille francs, c'est comme s'il en tenoit le coffre, je les honore beaucoup; & cela change la these.

Madame DAMIS.

Cent mille francs!

LE CHEVALIER.

Il ne s'en faut pas d'un sou. (*à Blaise*) Monsieur, je suis votre serviteur, je vous fais réparation, vous êtes sage, judicieux & respectable. Quant à Messieurs vos enfans, je les aime: le joli Cavalier! la charmante Damoiselle! que d'éducation! que de graces & de gentillesses!

CLAUDINE ET BLAISE.

Ah! vous nous flattez par trop.

BLAISE.

Cela vous plaît à dire, & à nous de l'entendre. Allons, enfans, tirez le pied, faites voute reverence avec un petit compliment de rencontre.

COLETTE *faisant la revérence.*

Monsieur, vos graces l'emportent sur les nôtres, & j'avons encore plus de reconnoissance que de mérite.

*Le Chevalier salue.*

ARLEQUIN.

Et vous, Colin.

COLIN *saluant.*

Monsieur, je sis de l'opinion de ma sœur, ce qu'alle a dit, je le dis.

ARLEQUIN.

Colin fait *bis.*

LE CHEVALIER.

On ne peut de répetitions plus spirituelles; vous m'enchantez, je n'en ai point assez dit : cent mille francs, capdebious! vous vous mocquez, vous êtes trop modestes, & si vous me fachez, je vous compare aux astres tous tant que vous êtes.

BLAISE.

Femme, entens-tu les astres ?

LE CHEVALIER.

Quant à Madame, je la supplie seulement de me recevoir au nombre de ses amis, tout dangereux qu'il est d'obtenir cette grace ; car je n'en fais point le fin, elle possede un embonpoint, une majesté, un massif d'agrément, qu'il est difficile de voir innocemment. Mais baste, il m'arri-

vera ce qu'il pourra, je suis acoûtumé au feu; mais je lui demande à son tour une grace. Me l'accorderez-vous, belle personne? (*il lui prend la main qu'il fait semblant de vouloir baiser.*)

CLAUDINE.

Allons, vous n'êtes qu'un badin.

LE CHEVALIER.

Ne me refusez pas, je vous prie.

CLAUDINE.

He bian baisez, ce n'est que des mains au bout du compte.

LE CHEVALIER *la menant vers Madame Damis.*

Raccommodez-vous avec la Cousine. Allons, Madame Damis, avancez: j'ai mesuré le terain, à vous le reste. (*tout bas ce qui suit.*) Ne résistez point, j'ai mon dessein; lâchez-lui le titre de Madame.

CLAUDINE *présentant la main à Madame Damis.*

Boutez dedans, Madame, boutez, je ne sis point fâchée.

Madame DAMIS.

Ni moi, non plus, Madame Claudine, je suis ravie de votre fortune, & je vous accorde mon amitié.

CLAUDINE.

Je vous gratifions de la même, & je vous désirons bonne chance.

LE CHEVALIER.

Mettez une accolade, brochant sur le tout, je vous prie ; bon, voilà qui est bien : alte-là maintenant, je requiers la permission de dire un mot à l'oreille de la Cousine.

BLAISE.

Je vous parmettons de le dire tout haut.

ARLEQUIN.

Et moi itou ; Mais M. le Chevalier, où est mon compliment à moi qui suis le docteur de la maison ?

LE CHEVALIER.

Le docteur a raison, je l'oubliois : eh bien, va, je te trouve bouffon ; vante-toi de ma bienveillance, je t'en honore, & ta fortune est faite.

ARLEQUIN.

Grand-merci de la gasconade.

LE CHEVALIER *tire à part Madame Damis pour lui dire ce qui suit.*

Cousine, sentez vous mon projet ? Cette canaille a cent mille francs, vous êtes veuve, je suis garçon, voici un fils, voilà une fille, vous n'êtes pas riche, mes

finances font modeftes : les légitimes de la Garonne: Vous les connoiffez; propofons d'époufer: ce font des Villageois: mais qu'eft-ce que cela fait ? regardons le tout comme une intrigue paftorale ; le mariage fera la fin d'une Eglogue. Il eft vrai que vous êtes noble ; moi je le fuis depuis le premier homme ; mais les premiers hommes étoient pafteurs ; prenez donc le paftoreau, & moi la paftourelle. Ils ont cinquante mille francs chacun, coufine, cela fait de belles houlettes. En voulez-vous votre part ? He donc, Colin eft jeune, & fa jeuneffe ne vous meffiera pas.

Madame DAMIS.

Chevalier, l'idée me paroît affez fenfée; mais la démarche eft humiliante.

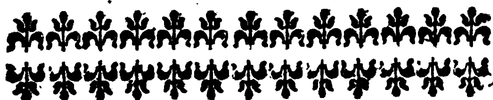
LE CHEVALIER.

Coufine, fçavez-vous fouvent dequoi vit l'orgueil de la Nobleffe ? de ces petites hontes qui vous arrêtent. La belle gloire, c'eft la raifon cadedis, ainfi j'acheve : ( *à Blaife & à fa Femme* ) Monfieur & Madame Blaife, fi ces aimables enfans vouloient fe promener un petit tour à l'écart, je vous ouvrirois une penfée qui me paroît piquante.

BLAISE.

Hola, Précepteur, boutez de la mar-

ge entre nous, convarsez à dix pas. (*Les enfans se retirent après avoir salué la compagnie qui les salue aussi.*



## SCENE V.

LE CHEVALIER, Me. DAMIS, BLAISE, CLAUDINE.

LE CHEVALIER.

REvenons à nos moutons; vous sçavez qui je suis, vous me connoissez depuis long-tems.

BLAISE.

Oh qu'oui, vous ne teniez pas trop de compte de nous dans ce tems-là.

LE CHEVALIER.

Oh des sottises j'en ai fait dans ma vie tant & plus: oublions ce-là. Vous sçavez donc qui je suis: le cousin Damis avoit épousé la cousine, j'ai l'honneur d'être Gentilhomme, estimé, personne n'en doute; je suis dans les troupes, je ferai mon chemin, sandis, & rapidement, cela s'ensuit. Je n'ai qu'un aîné, le Ba-

ron de Lydas, un Seigneur languissant, un Cazanier incommodé du poumon, il faut qu'il meure & point de lignée, j'aurai son bien, cela est net. D'un autre côté, voilà Madame Damis, veuve de qualité, jeune & charmante, ses facultez vous les sçavez, bonne Seigneurie, grand château, ancien comme le tems, un peu délabré, mais on le massonne. Or elle vient de jeter sur M. Colin un regard, que si le défunt en avoit vû la friponnerie, je lui en donnois pour dix ans de tremblement de cœur; ce regard, vous l'entendez camarade.

BLAISE.

Oh dame noute fils, c'est une petite face aussi bien troussé qu'il y en ait.

LE CHEVALIER.

Vous y êtes, & la cousine rougit.

Madame DAMIS.

En verité, Chevalier, vous êtes un indiscret.

BLAISE.

Oh il n'y a pas de mal à ça, Madame, ça est grandement naturel.

CLAUDINE.

Oh pour ça, faut avouer que Colin est biau, n'en dit par tout qu'il me ressemble.

Madame DAMIS.

Beaucoup.

LE CHEVALIER.

Je le garantis beau, je vous soûtiens plus belle.

BLAISE.

Oui, oui, Madame est prou gentille; mais je ne voyons rian de ça moi; car ce n'est que ma femme, poursuivez.

LE CHEVALIER.

Je vous disois donc, que Madame a regardé M. Colin, qu'elle le parcouroit en le regardant, & sembloit dire: *Que n'êtes-vous à moi, le petit bon homme! Que vous seriez bien mon fait!* là-dessus je me suis mis à regarder Mademoiselle Collette, la Demoiselle en même tems a tourné les yeux dessus moi; tourner les yeux dessus quelqu'un, rien n'est plus simple, ce semble; cependant du tournement d'yeux dont je parle, de la beauté dont ils étoient, de ses charmes & de sa douceur, de l'émotion que j'ai senti, ne m'en demandez point de nouvelles, voyez-vous; l'expression me manque, je n'y comprens rien: Est-ce votre fille, est-ce l'amour qui m'a regardé? je n'en sçai rien, ce sera ce que l'on voudra: je parle d'un prodige, je l'ai vû, j'en ai fait l'épreuve, &

n'en réchaperai point. Voilà toute la connoiſſance que j'en ai.

BLAISE.

Par la jarnigué ça eſt merveilleux; mais voyez donc cette petite maſque.

CLAUDINE.

Ah, M. Blaiſe, alle a deux pruniaux bian malins.

BLAISE.

Que faire à ça, ſe ſont les mians tous brandis.

Madame DAMIS.

De beaux yeux ſont un grand avantage.

LE CHEVALIER.

Oui, pour qui les porte, j'en conviens; mais qui les voit en paye la façon, & je me ſerois bien paſſé que M. Blaiſe eût donné copie des ſiens à ſa fille.

BLAISE.

Pardi tenez, j'avons quaſi regret d'avoir comme çà baillé note mine à nos enfans, puiſque ça vous tracaſſe.

LE CHEVALIER.

Homme d'honneur, ce que vous dites eſt touchant; mais il eſt un moyen.

CLAUDINE.

Lequeul?

LE CHEVALIER.

Le titre de votre gendre me ſortiroit

d'embarras, par exemple, & moyennant le nom de Bru, la cousine guériroit. Je vous ai dit le mal, je vous montre le remede.

BLAISE.

Madame, êtes-vous d'avis que nous les guarissions ?

LE CHEVALIER.

Bellemere, ne bronchez pas, je me retiens pour votre fille ; ne rebutez pas les descendans que je vous offre, prenez place dans l'Histoire.

CLAUDINE *à part.*

Queu plaisir ! Oh bian je nous accorcordons à tout, pourvû que Madame n'aille pas dire que ce mariage n'est pas de nivau avec elle.

BLAISE.

Oh morguenne tout va de plain pied ici ; il n'y a ni à monter, ni à descendre, voyez-vous ?

LE CHEVALIER.

Cousine, répondez, faites voir la modestie de vos sentimens.

*Madame* DAMIS.

Puisque vous avez découvert ce que je pensois, je n'en ferai plus de mystere : je souscris à tout ce que vous ferez, on sera content de mes manieres ; je suis née

simple & sans fierté, & votre fils m'a plû, voilà la vérité.

LE CHEVALIER.

Repartez, beau pere.

BLAISE.

Touchez-là, mon gendre, allons ma bru, çà vaut fait : j'acheterons de la Noblesse, alle sera toute neuve, alle en durera plus long-tems, & soutianra la vôtre qui est un peu usée. Pour ce qui est d'en cas d'à présent, allez prendre un doigt de collation, Madame Claudine, menez-les voir cheus nous, & dites à noute laquais qu'il arrive pour me parler. Je l'attends ici, faites itou avertir les violoneus, car je veux de la joye.

*Le Chevalier donne la main aux Dames après avoir salué Blaise.*



## SCENE VI.

BLAISE *se promene en se carrant.*

PArlons un peu seuls; car à cette heure que je sis du biau monde, faut avoit de grandes réfléxions à cause de

mes grandes affaires. Allons, révons donc tout en nous promenant. ( *Il réve.*) Un pere de famille a bian du souci ; & c'est une mauvaise graine que des enfans. Drès que çà est grand, çà veut tâter de la noce ; stapendant on a un rang qui brille, des équipages qui alochont toûjours, des laquais qui grugeont tout, & sans ce tintamarre-là, on ne sçauroit vivre. Les petites gens sont bianheureux. Mais il y a une bonne coutume ; An emprunte aux Marchands, & an ne les paye point, çà soûtient un ménage. Stapendant il m'est avis que je faisons un métier de fous, nous autres honnêtes gens. . . . Mais vela notre Fiscal qui viant, je l'y devons de l'argent ; mais il n'y a rian à faire, je sçavons mon devoir.



## SCENE VII.

LE FISCAL, BLAISE.

LE FICAL.

BOnjour, Maître Blaise.

BLAISE.

Serviteur, noute Fiscal, mais appellez-moi, Monsieur Blaise; çà m'appartiant.

LE FISCAL *riant.*

Ah ah ah ! j'entends ; votre fortune a haussé vos qualitez. Soit, M. Blaise, je me réjouis de votre avanture, vos enfans viennent de me l'apprendre ; je vous en fais compliment, & je vous prie en même-tems de me donner les cinquante francs que vous me devez depuis un mois.

BLAISE.

Cà est vrai, je reconnois la dette, mais je ne sçaurois la payer, çà me seroit reproché.

LE FISCAL.

Comment vous ne sçauriez me payer! Pourquoi ?

BLAISE.

Parce que çà n'est pas daigne d'une parsonne de ma competence; çà me tourneroit à confusion.

LE FISCAL.

Qu'appellez-vous confusion ? Ne vous ai-je pas donné mon argent ?

BLAISE.

Eh bian oüi, je ne vai point à l'encontre ; vous me l'avez baillé, je l'ons reçû,

reçû, je vous le dois, je vous ai baillé mon écrit, vous n'avez qu'à le garder : venez de jour à autre me demander votre deub, je ne l'empêche point ; je vous remettrons, & pis vous revianrez, & pis je vous remettrons, & par ainsi de remise en remise le tems se passera honnêtement. Vela comme ça se fait.

LE FISCAL.

Mais est-ce que vous vous mocquez de moi ?

BLAISE.

Mais morgué, boutez-vous à ma place. Voulez-vous que je me parde de réputation pour cinquante chetifs francs ? çà vaut-il la peine de passer pour un je ne sçai qui en payant ! Pargué encore faut-il acouter la raison. Si ça se pouvoit sans torner au préjudice de mon état, je le ferions de bon cœur ; j'ons de l'argent, tenez, en vela. Il m'est bian parmis d'en bailler en emprunt, çà se pratique ; mais en payement, ça ne se peut pas.

LE FISCAL *à part.*

Oh oh, voici mon affaire. Il vous est permis d'en prêter, dites-vous ?

BLAISE.

Oh ! tout à-fait parmis.

LE FISCAL.

Effectivement le privilege est noble, & d'ailleurs il vous convient mieux qu'à un autre ; car j'ai toûjours remarqué que vous êtes naturellement généreux.

BLAISE *riant & se rengorgeant.*

Eh eh, oüi, pas mal, vous tournez bian çà. Faut nous cajoler nous autres gros Monsieurs, j'avons en effet de grands mérites, & des mérites bian commodes; car çà ne nous coûte rian ; an nous les baille, & pis je les avons sans les monter ; vela toute la çarimonie.

LE FISCAL.

Je prévois que vous aurez beaucoup de ces vertus-là, M. Blaise.

BLAISE *lui donne un petit coup sur l'épaule.*

Ça est vrai, M. le Fiscal, çà est vrai. Mais morgué vous me plaisés.

LE FISCAL.

Bian de l'honneur à moi.

BLAISE.

Je ne dis pas que non.

LE FISCAL.

Je ne vous parlerai plus de ce que vous me devez.

BLAISE.

Si fais da, je voulons que vous nous en

parliez ; faut-il pas que je vous amusions?

LE FISCAL.

Comme vous voudrez : je satisferai là-dessus à la dignité de votre nouvelle condition, & vous me payerez quand il vous plaira.

BLAISE.

Chiquet à chiquet, dans quelques dizaines d'années.

LE FISCAL.

Bon bon, dans cent ans ; laissons cela : Mais vous avez l'ame belle, & j'ai une grace à vous demander, qui est de vouloir bien me prêter cinquante francs.

BLAISE.

Tenez, Fiscal, je sis ravis de vous sarvir, prenez.

LE FISCAL.

Je suis honnête homme, voici votre billet que je déchire, me voilà payé.

BLAISE.

Vous vela payé, Fiscal? jarnigué çà est bian malhonnête à vous ; morgué ce n'est pas comme çà qu'on triche l'honneur des gens de ma sorte ; c'est un affront.

LE FISCAL *riant.*

Ah ah ah, l'original homme ! avec ses mérites qui ne lui coûteront rien.



# SCENE VIII.

## BLAISE, ARLEQUIN ET SES ENFANS.

BLAISE.

PAr là ſanguienne il m'a vilainement attrapé-là ; mais je l'y revaudrai.

ARLEQUIN.

M. que vous plaît-il de moi ?

BLAISE.

Il me plaît que vous bailliez une petite leçon de bonne maniere à nos enfans : dreſſez-lez un petit brin ſelon leur qualité, à celle fin qu'ils puiſſent tantôt batifoler à la grandeur, ſuivant les balivarnes du biau monde ; vous ferez bian çà ?

ARLEQUIN.

Eh qu'oüi, j'ai ſifflé plus de vingt linotes en ma vie, & vos enfans auront bien autant de mémoire.

COLIN.

Papa, je n'irons donc pas trouver ſa compagnie ?

ARLEQUIN.

Dites Monſieur, & non papa.

COLIN.

Monſieur! eſt-ce que ce n'eſt pas mon pere!

BLAISE.

N'importe, petit garçon, faites ce qu'on vous dit.

COLETTE.

Et moi, papa, dis-je, Monſieur, irons-je....

BLAISE.

Ecoutez tous deux ce qu'il vous dira auparavant, & pis venez, quand vous ſçaurez la politeſſe; car je vous marie tous deux, voyez-vous!

COLIN.

Oh oh, velà qui eſt bon; j'aime le mariage moi, & je ſerai l'homme de qui!

BLAISE.

De Madame Damis.

COLIN *en ſe frottant les mains.*

Tatigué que j'allons rire.

ARLEQUIN.

Ce tranſport eſt bon, je l'approuve; mais le geſte n'en vaut rien, je le caſſe.

COLETTE *à Arlequin.*

Et moi, mon bon Monſieur, qui eſt-ce qui me prend?

BLAISE.

M. le Chevalier.

COLETTE.

Eh bian tant mieux, je ferai Chevaliere.

BLAISE.

Je vais toûjours devant. Commencez la leçon, & faites vîte.

ARLEQUIN.

Allons, étudions.

## SCENE IX.

ARLEQUIN. COLETTE.

ARLEQUIN.

LAissez-moi me recueillir un moment. (*à part.*) Qu'est-ce que je leur dirai! je n'en sçai rien; car du beau monde je n'en ai vû que dans les ruës en passant; voilà tout le monde que je sçai. N'importe, je me souviens d'avoir vû faire l'amour, j'entendis quelques paroles, en voilà assez. (*tout haut*) Ah ça approchez; comme ainsi soit qu'il n'est rien de si beau que les similitudes, commençons doctement par-là. Prenez, M. Co-

lin, que vous êtes l'amant de Mademoiselle Colette, parlez-lui d'amour, & elle vous répondra ; voyons.

COLIN *saute de joye.*

Parlez-donc, Mademoiselle, vous vela donc ?

COLETTE.

Oüi, Monsieur, me voilà. De quoi s'agit-il ?

COLIN.

Il s'agit, Mademoiselle, qu'il y a biau des nouvelles.

COLETTE.

Et queulles ? Monsieur.

COLIN.

C'est que la biauté de votre personne, car il ne faut pas tant de préambule, & c'est ce qui fait d'abord que je vous veux pour femme. Qu'est-ce qu'ou dites à çà ?

COLETTE.

Je dis qu'il en arrivera ce qu'il pourra, mais que voute discours me hausse la couleur, parce que je n'avons pas la coûtume d'entendre prononcer les choses que vous mettez en avant.

ARLEQUIN.

Ah ! cela va couci couci.

COLIN.

Çà est vrai, Mademoiselle, mais vous

ferez pûs accoutumée à la seconde fois qu'à la premiere, & de fois en fois vous vous y accoutumerez tout-à-fait. [ *à Arlequin*. ] Fais-je bien ?

ARLEQUIN.

J'apperçois quelque chose de rustique dans les dernieres lignes de votre compliment.

COLETTE.

Mais oüi, il m'est avis qu'il y a d'abord galopé de l'amour au mariage.

COLIN.

C'est que je suis hatif, mais j'irai le pas. Je ne dirai pas que vous serez ma femme : mais çà n'empêchera pas que je ne sois voute homme.

COLETTE.

Eh bian, le vela encore embarbouillé dans les épousailles.

COLIN.

Morgué, c'est que cette nôce est friande, & mon esprit va toûjours trottant envar elle.

ARLEQUIN.

Vous avez le goût d'une épaisseur.....

COLIN.

Bon bon, laissons tout cela; tenez, je m'en vas, je n'aime pas à être à l'école: je parlerai à l'avanture, laissez venir

Madame

Madame Damis, pis qu'alle est veuve, alle me fera mieux ma leçon que vous ; adieu, mijaurée, je vous salue, nouto Magister.



## SCENE X.

ARLEQUIN ET COLETTE.

ARLEQUIN *à part.*

VEla une éducation qui m'a coûté bien de la peine ; achevons la vôtre, Mademoiselle. Premierement je croi qu'il a raison quand il vous appelle une mijaurée.

COLETTE.

Et pardi il n'y a qu'à dire, je serai pûs hardie ; car je me retians à cette heure-ci : tenez, ce n'étoit que mon frere qui m'en contoit, dame ça n'afriole pas. Mais M. le Chevalier, c'est une autre histoire ; sa mine me plaît, vous varrez, vous varrez comme ça me demeine le coeur. Voulez-vous que je lui dise, que je l'aime ? ça me fera biaucoup de plaisir.

ARLEQUIN.

Prrrr.... comme elle y va : tout le sang de la famille court la poste ; patience, mon écoliere, je vous disois donc quelque chose, où en étions-nous !

COLETTE.

A l'endroit où j'étois, une mijaurée.

ARLEQUIN.

Tout juste, & je concluois .... mais je ne conclus plus rien, j'ajoûterai seulement ce qui s'ensuit. Quand les revérences seront faites, vous aurez une certaine modestie qui sera relevée d'une certaine coquetterie....

COLETTE.

Je boutrai une pincée dc chaque sorte, n'est-ce pas !

ARLEQUIN.

Fort bien. Vous serez ... timide.

COLETTE.

Helas ! Pourquoi !

ARLEQUIN.

Timide & galante.

COLETTE.

Ah j'entends ! je boutrai de çà qui ne dit rian & qui n'en pense pas moins.

ARLEQUIN *à part.*

L'aimable enfant ! elle entend ce que je luis dis, & moi, je n'y comprens rien. (*tout*

*haut* ) Le Chevalier continuera ; d'abord il ne sera que poli, petit à petit il deviendra tendre.

COLETTE.

Et moi qui le varrai venir, je m'avancerai à l'avenant.

ARLEQUIN.

Elle veut toûjours avancer.

COLETTE.

Je lui baillerai bonne esperance, & je pardrai mon cœur à proportion que j'aurai le sian.

ARLEQUIN.

Ma foi vous y êtes.

COLETTE.

Oh laissez-moi faire, je sçaurai bian petit à petit manquer de courage, & pis en manquer encore davantage, & pis enfin n'en avoir pus.

ARLEQUIN.

Il n'y a plus d'enfans! Mademoiselle, vous dira-t-il en vous abordant, vous voyez le plus humble des vôtres.

COLETTE.

Et moi, je vous remarcie de votre humilité, ce li-ferai-je.

ARLEQUIN.

Que vous êtes aimable! qu'on a de plaisir à vous contempler, ajoûtera-t-il

en penchant la tête. Qu'il seroit heureux de vous plaire, & qu'un cœur qui vous adore goûteroit d'admirables félicitez ! ah, ma chere Demoiselle, quel tas de charmes ! que d'appas ! que d'agrémens ! votre personne en fourmille, ils ne sçavent où se mettre : soûriez mignardement là-dessus. *Colette soûrit.*) Ah, ma Déesse ! puis-je esperer que vous aurez pour agréable la tendresse de votre amant ? Regardez-moi honteusement, du coin de l'œil à présent.

COLETTE *l'imitant.*

Comme ça ?

ARLEQUIN.

Bon : ah qu'est-ce que c'est cela ? vous me lorgnez d'une maniere qui me transporte. Est-ce que vous m'aimeriez ? répondez. Je ne veux qu'un pauvre petit mot. Soupirez à présent.

COLETTE.

Blan fort ?

ARLEQUIN.

Non, d'un soupir étouffé.

COLETTE.

Ah !

ARLEQUIN.

Oh après ce soupir-là il deviendra fou, il ne dira plus que des extravagances ;

quand vous verrez cela, vous vous rendrez, vous lui direz, je vous aime.

COLETTE.

Tenez, tenez, le vela qui viant : je parie qu'il va me faire repasser ma leçon. Dame je sçai où il me faut rendre à cette heure.

ARLEQUIN.

Adieu donc, je vous mets la bride sur le cou. ( *à part.* ) Ouais, je croi que mon cœur a cru que je parlois sérieusement!



## SCENE XI.

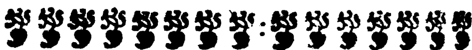
### LE CHEVALIER, COLETTE, ARLEQUIN.

LE CHEVALIER *à Arlequin.*

MOn ami, tu fais ici la pluye & le beau tems ; fais durer le dernier, je t'en prie, je suis né reconnoissant.

ARLEQUIN.

Mettez-vous en chemin, je vous promets le plus beau tems du monde. ( *Il se retire.* )



## SCENE XII.

### LE CHEVALIER, COLETTE.

LE CHEVALIER.

J'Ai quitté la compagnie, je n'ai pû, Mademoiselle, résister à l'envie de vous voir: j'ai perdu mon cœur, une charmante personne me l'a pris, cela m'inquiette, & je viens lui demander ce qu'elle en veut faire. N'êtes-vous pas la receleuse? donnez-m'en des nouvelles, je vous prie.

COLETTE *à part.*

Oh pis qu'il a perdu son cœur, nous ne bataillerons pas long-tems. (*haut.*) Monsieur, pour ce qui est de votre cœur, je ne l'avons pas vû, si vous me disiez la parsonne qui l'a prins, on varroit ça.

LE CHEVALIER.

Vous ne la connoissez donc pas?

COLETTE *faisant la revérence.*

Non, Monsieur, je n'avons pas cet honneur-là.

LE CHEVALIER.

Vous ne la connoissez pas ! Eh cadédis, je vous prends sur le fait, vous portez les yeux de celle qui m'a fait le vol.

COLETTE *à part.*

Je le vois venir, le malicieux. (*haut*) Monsieur, c'est pourtant mes yeux que je porte, je n'empruntons ceux-là de parsonne.

LE CHEVALIER.

Parlez, ne vous voiez-vous jamais dans le cristal de vos fontaines ?

COLETTE.

Oh si fait, queuque fois en passant.

LE CHEVALIER.

Patience, eh qu'y voyez-vous ?

COLETTE.

Eh mais, je m'y vois.

LE CHEVALIER.

Eh donc, voilà ma friponne.

COLETTE *à part.*

Helas ! il sera bien tôt mon fripon itou.

LE CHEVALIER.

Que répondez-vous à ce que je dis ?

COLETTE.

Dame ! ce qui est fait est fait. Votre cœur est venu à moi, je ne l'y dirai pas

de s'en aller ; & on ne rend pas cèla de la main à la main.

LE CHEVALIER.

Me le rendre ! quand vous avez tiré dessus, quand vous l'avez incendié, qu'il se portoit bien, & que vous l'avez fait malade ! Non, ma toute belle, je ne veux point d'un incurable.

COLETTE.

Queu pitié que tout çà ! comment ferai-je donc !

LE CHEVALIER.

Ne vous effrayez point : sans crier au meurtre, je trouve un expedient ; vous m'avez maltraité le cœur, faites les frais de sa guérison, j'attendrai, je suis accommodant, le vôtre me servira de nantissement, je m'en contente.

COLETTE.

Oui-da ! vous êtes bian fin : si vous l'aviez une fois, vous le garderiez peut-être.

LE CHEVALIER.

Je vous le garderois, vous sentez donc cela mignone ! une légion de cœurs si je vous les donnois, ne payeroit pas cette expression affectueuse ; mais achevez, vous êtes naïve, développez-vous sans façon, dites le vrai, vous m'aimez !

COLETTE.

Oh çà se peut bian ; mais il n'est pas encore tems de le dire.

LE CHEVALIER.

Je me mettrois à genoux devant ces paroles, je les savoure, elles fondent comme le miel ; mais donc quand sera-t-il tems de tout dire ?

COLETTE.

Allez, allez toujours, je vous garde ça quand je vous varrai dans le transport.

LE CHEVALIER.

Faites donc vîte, car il me prend.

COLLETTE.

Oh je ne le veux pas lors, retournons où nous étions. Vous me demandez mon cœur ; mais il est tout neuf, & le vôtre a peut-être sarvi ?

LE CHEVALIER.

Le mien, poupone, sçavez-vous ce qu'on en dit dans le monde, le nom qu'on lui donne ? on l'appelle l'indomptable.

COLETTE.

Il a donc pardu son nom maintenant.

LE CHEVALIER.

Il ne lui en reste pas une syllabe, vos beaux yeux l'ont dépouillé de tout : je le

renonce, & je plaide à présent pour en avoir un autre.

COLETTE.

Et moi qui ne sais pas plaider, vous varrez que je pardrai cette cause-là.

LE CHEVALIER *la regarde.*

Gageons, ma poule, que l'affaire est faite.

COLETTE *à part.*

Je crois que voici l'endroit de le regarder tendrement. [*Elle le regarde.*]

LE CHEVALIER.

Je vous entends, mon ame, ce regard là décide, je triomphe, je suis vainqueur; mais faites doucement, la victoire m'étourdit, je m'égare, la tête me tourne, ménagez moi je vous prie.

COLETTE *à part.*

Vela qui est fait, il est fou, ça doit me gagner, faut que je parle.

LE CHEVALIER.

Le papa vous donne à moi, signez, paraphez la donation, dites que je vous plais.

COLETTE.

Oh pour ça oui, vous me plaisez, n'y a que faire de pataraffe à çà.

LE CHEVALIER.

Vous me ravissez sans me surprendre: mais voici Madame Damis & le Beau-

frere, nos affaires sont faites, ils viennent convenir des leurs. [*à part.*] *retirons-nous. Colette sort.*



## SCENE XIII.

Madame DAMIS, COLIN, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

JUsqu'au revoir. M. Colin, vous aime-t-on?

COLIN.

Je sommes ici pour voir çà.

LE CHEVALIER.

Achevez donc.



## SCENE XIV.

Madame DAMIS, COLIN.

COLIN *à part.*

TAchons de bian dire. (*haut.*) Madame, il est vrai que l'honneur de

voir voute biauté est une chose si admirable, que par rapport à noute mariage, dont ce que j'en dis, n'est pas que j'en parle, car mon amitié dont je ne dis mot; mais .... tenez je m'embarbouille dans mon compliment, parlons à la franquette, il n'y a que les mots qui faisons les paroles; j allons être mariez ensemble, çà me réjouit: çà vous rend-il gaillarde!

Madame DAMIS *riant.*

Il parle un assez mauvais langage, mais il est amusant.

COLIN.

Il est vrai que je ne sçavons pas l'ostographe; mais morgué je sommes tout-à-fait drôle; quand je ris, c'est de bon cœur, quand je chante c'est pis qu'un marle, & de chansons j'en savons plein un boissiau: c'est toûjours moi qui mene le branle, & pis je saute comme un cabry, & boute & t'en auras, toûjours le pied en l'air, n'y a que moi qui tiant, hors Maturaine da, qui est aussi une sauteuse, haut comme une parche. La connoissez-vous! c'est une bonne criature & moi aussi: tenez je prends le tems comme il viant, & l'argent pour ce qu'il vaut. Parlons de vous. Je sis riche, vous

êtes belle, je vous aime bian, tout çà rime ensemble, comment me trouvez-vous ?

Madame DAMIS.

Il ne vous manque qu'un peu d'éducation, Colin.

COLIN.

Morgué l'appetit ne me manque pas toûjours, c'est le principal ; & pis cette éducation à quoi çà sart-il ! Est-ce qu'on en aime mieux ! Je gage que non. Marions nous, vous en varrez la preuve, vela parler ça.

Madame DAMIS.

Je crois que vous m'aimerez ; mais écoutez Colin, il faudra vous conformer un peu à ce que je vous dirai, j'ai de l'éducation moi, & je vous mettrai au fait de bien des choses.

COLIN.

Bian entendu ; mais avec la parmission de votre éducation, dites moi, suis-je pas aimable ?

Madame DAMIS.

Assez.

COLIN.

Assez, c'est comme qui diroit beaucoup ; mais c'est que la confusion vous rend le cœur chiche ; baillez-moi votre

main que je la baise, ça vous mettra pù en train. (*Il lui baise la main.*)

Madame DAMIS.

Doucement Colin, vous passez les bornes de la bienséance.

COLIN.

Dame, je vas mon train moi, sans prendre garde aux bornes, mais morgué dites-moi de la douceur.

Madame DAMIS.

Cela ne se doit pas.

COLIN.

Et bian ça se prête, & je sis bon pour vous le rendre.

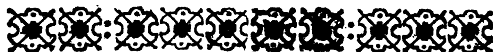
Madame DAMIS.

En verité, l'amour est un grand maître! il a déja rendu ses simplicitez agréables.

COLIN.

Bon vela une belle bagatelle, voirement vous en varrez bien d'autres.





## SCENE XV.

MADAME DAMIS, COLIN, CLAUDINE, BLAISE, ARLEQUIN, LE CHEVALIER, COLETTE, COLIN.

*( On entend les Violons. )*

LE CHEVALIER *après avoir donné la main à Claudine.*

EH bien, mes amis, êtes-vous tous d'accord?

COLIN.

Alle me trouve gaillard, & alle dit qu'alle est bian contante; mais vela des Violonneux!

BLAISE.

Oui, c'est une petite politesse que je faisons à ma Bru, comme un reste de collation.

LE CHEVALIER.

Et le Contrat? Sandis c'est le repos de l'amour honnête : où se tient le Notaire?

BLAISE.

Il va venir, divartissons nous en l'attendant : allons, Violons, courage.

(*La Fête se fait, & dans le milieu de la Fête on apporte une lettre à Blaise qui dit.*) Eh vela le Clerc de noute Procureux ! qu'est-ce, M. Griffet ! qu'y a-t-il de nouviau ?

GRIFFET.

Lisez Monsieur.

BLAISE.

Tenez mon gendre, dites-moi l'écriture.

LE CHEVALIER *lit.*

J'ai crû devoir vous avertir que M. Rapin fit hier banqueroute, & que l'état dans lequel il laisse ses affaires, fait juger qu'il passe en pays Etranger ; il doit à plusieurs personnes & ne laisse pas un sol, j'ai pris toutes les mesures convenables en pareils cas, j'y suis interessé moi-même : mais je ne vois nulle esperance, mandez-moi cependant ce que vous voulez que je fasse, j'attends votre réponse, & suis.

LE CHEVALIER *pliant la Lettre, dit à Blaise.*

Blaise, mon ami, il ne me reste plus qu'à vous répeter ce que le Procureur a mis

mis au bas de sa missive ( *en lui rendant la Lettre.* ) Et suis, car les articles de notre Contrat sont passez en Pays Etrangers, actuellement ils courent la poste. Adieu Colette, je vous quitte avec douleur.

COLETTE.

Vela donc cet homme qui me vouloit bailler tout un régiment de cœurs !

LE CHEVALIER.

Le régiment, le Banqueroutier le réforme, il emporte la Caisse.

ARLEQUIN.

Ma foi ce n'est pas grand dommage; mauvaise milice que tout cela, qui ne vaut pas le pain d'amunition.

LE CHEVALIER.

Je t'entends Faquin.

Madame DAMIS.

Allons Mr. le Chevalier, donnez-moi la main, retirons-nous, car il se fait tard.

ARLEQUIN.

Bon soir, la Cousine; adieu, le Cousin: mes complimens à vos ayeux, à cause du bon sens qu'ils vous ont laissé.

COLIN.

Pardy, c'est une accordée de pardue: tu me quittes ! je te quitte, & vive la joye. Dansons Papa.

ARLEQUIN.

Sieur Blaise, vous m'avez pris sur le

pied de cent écus par an, il y a un jour que je suis ici : & calculons, payez je parts.

BLAISE.

Femme à quoi penses-tu ?

CLAUDINE.

Je pense que vela bian des équipages de chuts, & des casaques de reste.

BLAISE.

Et moi je pense qu'il y a encore du vin dans le pot & que j'allons le boire. Allons, enfans, marchez. (*à Arlequin.*) Venez boire itou vous, bon voyage après, & pis adieu le biau monde.

*Fin de la Comedie.*

---

*APPROBATION.*

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, *l'Heritier de Village*, Comedie d'un Acte, qui peut être imprimée. A Paris le 3. Mars 1727.

BLANCHARD.

---

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, *le nouveau Théâtre Italien*; j'ai examiné en particulier les differentes Piéces qui le composent, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. Fait à Paris ce 3. Novembre 1718.

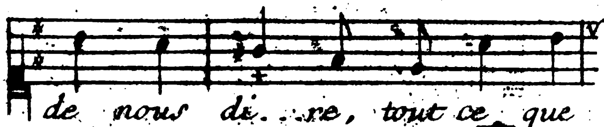
DANCHET.

## Le Faucon


2
En vain voudroit.

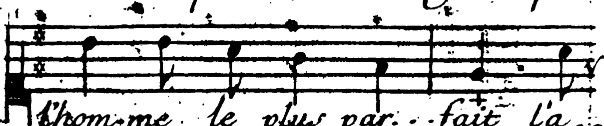

.on em-pêcher l'amour de nous in.

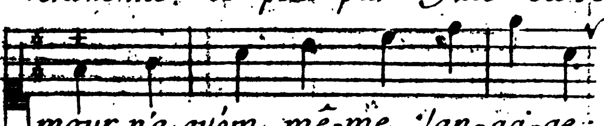

trui...re, la nature a soin


de nous di...re, tout ce que


l'on veut nous cacher: Pour l'a..ni...


.mal..le plus sau-va..ge, et pour


l'hom-me le plus par..fait l'a..


mour n'a qu'un mê-me lan-ga-ge.

dés qu'il par..le l'on est au fa

L'Isle des Esclaves.

Point de li..ber

dans la vi...e; quand le p

..sir veut nous gui-der, tout au

...tôt la rai-son cri..e, m

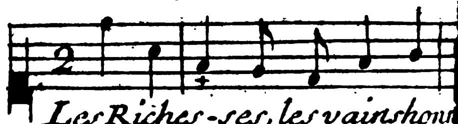
ne pouvant les ac..cor..d

je n'en fais qu'à ma fan-

..si......e.

*L'embarras des Richesses.*

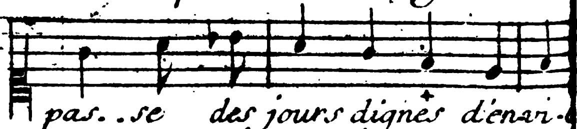
L'amour n'est plus comme au vieux tems un roman de longue lecture, souvent dix tomes rebutants ne concluoient pas l'aventure; mais a l'usage des traitants Plutus l'a reduit en brochure ture ture ture lure ton ton ton toure lon ton ton " " ture lure

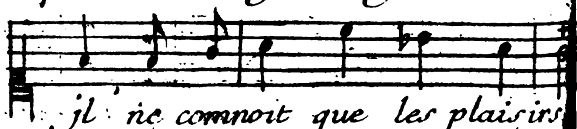


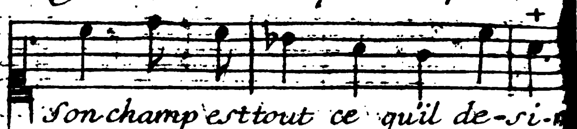


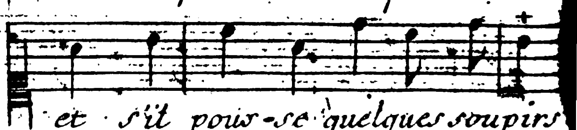








 Fin du 5e. Tome.


UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 06545 7767